This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

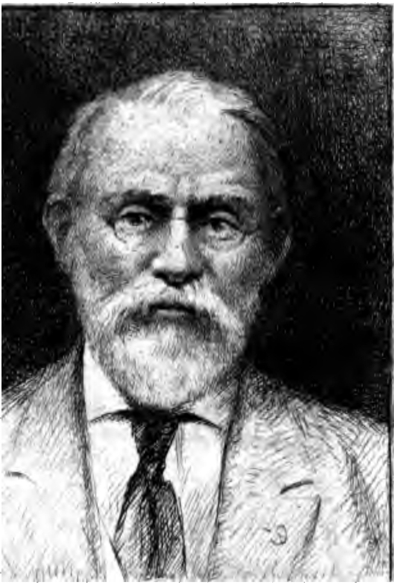
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
IVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

161
.T8
17
v. 3

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

16
.T8
17
v.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

MAI, 1755.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

MAI, 1755.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 683 volumes : Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724.	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	7.
1728.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 s. en feuilles, & 16 s. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Dunning Nijhoff 1-31-26 31472

MAI, 1755.

ARTICLE LIV.

ANALYSE RAISONNÉE DE BAYLE, ou Abrégé méthodique de ses Ouvrages, particulièrement de son Dictionnaire historique & critique, dont les Remarques ont été fondues dans le Texte, pour former un corps

instructif & agréable de lectures suivies. Tomes III. & IV. *in*-12. A Londres, M. DCC. LV.

VOici encore deux Volumes qu'on ne lit point sans éprouver un sentiment de douleur mêlé d'indignation. Les intérêts de la Religion & des Mœurs y sont trahis en tant de manières, qu'on s'étonnera toujours de plus en plus qu'une telle Edition ait pû paroître dans le sein du Christianisme. Mais enfin, puisqu'il étoit réservé à notre siècle de voir des productions si monstrueuses, ne craignons pas d'implorer contre elles les secours que ce siècle, lui-même, fournit en abondance. La doctrine de Bayle, fondue dans son immense Dictionnaire, a été combattue puissamment par des hommes sçavans & vertueux : leurs armes seroient-elles inefficaces contre l'Analyse de cette doctrine? Nous les ma-

nierons, ces armes, au moins avec le zéle qu'inſpire la meilleure cauſe. Il s'agit de l'Evangile & de la pudeur ; que pourrions-nous craindre ?

On préſente, dans ces deux Volumes, l'Hiſtoire des Dogmes & des opinions ; c'eſt comme le Plan général. Il ſe diviſe en deux Parties ; la première embraſſe *les ſyſtêmes & les ſentimens des Philoſophes*, ſur l'Origine des choſes, ſur les Dieux &c. & l'on trouve-là ce qu'ont penſé les Grecs ſur le débrouillement du Chaos ; quelle a été la doctrine de Thalès, des Cyniques, des Atomiſtes, de Diogène d'Apollonie, d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Diagoras, de Critias, d'Euclide de Mégare, d'Arcéſilas, de Stilpon, de Xénophane, de Zénon, de Démocrite, de Pythagore, des Pyrrhoniens, des Epicuriens, de Bion, de Chryſippe, de Carnéade, de Cratippe,

de Plotin, d'Hieroclès, d'Averroès, de Pomponace, de Charron. La seconde Partie explique les *systêmes de Religion*, les *dogmes hétérodoxes*; & l'on y parle du Sadducéisme, des sentimens de Cérinthus, de Marcion, des Adamites, des Caïnites, des Manichéens, d'Arius, de Mahomet.

Quand on voit l'annonce de tant de choses, & deux petits Volumes *in*-12. pour l'exécution; il vient en pensée d'admirer la précision de l'Auteur: on est tenté de demander comment, dans un espace si borné, Bayle a pû exposer tant d'objets; développer les difficultés sans nombre qui s'y rapportent; discuter, en Critique, les traits d'Histoire, les opinions dogmatiques, les successions d'idées, les diversités de systêmes & d'écoles &c. Mais cette question n'embarrasse point quiconque a pénétré la méthode du Philosophe de Rot-

terdam. Cet homme n'étoit pas comme M. Brucker qui, depuis lui, a examiné, en Sage & en Historien, toutes les révolutions de la Philosophie. Bayle avoit d'autres vues ; il puisoit l'Historique de ses sujets dans les sources les plus communes ; il ne se donnoit guères la peine de distinguer le faux du vrai ; il ne s'appliquoit presque point à instruire ses Lecteurs. Tout son plaisir étoit de disserter en Pyrrhonien, de semer des doutes, d'élever des nuages, d'envelopper la Religion de probabilités contradictoires, de piquer la curiosité des libertins par des anecdotes obscènes, de répandre dans ses réflexions un ton d'ironie, très-piquant, très-malin, très-capable, par sa malignité même, d'intéresser les imaginations.

Nous ne pouvons suivre pied à pied ce dangereux Ecrivain ; d'autres l'ont fait & le feront encore.

Voici notre tâche : 1° Nous montrerons, par quelques exemples, combien Bayle est fautif dans l'exposition des systêmes de Philosophie ou de Religion. 2° Avec quelle partialité il rend compte des sentimens de quelques Peres de l'Eglise. 3° Quelle est la fausseté & l'impiété de sa doctrine sur le Pyrrhonisme. 4° Dans quels écarts il se jette en raisonnant sur le Manichéisme. Nous n'indiquerons ni ne réfuterons les obscénités de cet Auteur. Il suffit d'avertir que ces deux Volumes en sont remplis ; & que ces turpitudes y paroissent infiniment plus que dans le Dictionnaire, parce que les morceaux, qui en sont infectés, se présentent à découvert, sans mêlange de critiques, sans appareil d'érudition ; en un mot, sans être voilés par tous ces objets étrangers dont le Dictionnaire abonde.

I.

Fautes de Bayle dans l'expoſition des ſyſtêmes de Philoſophie ou de Religion.

Le Dictionnaire de ce fameux Critique, eſt un répertoire de fautes en toute matière & en tout genre : il faut bien que nos Déiſtes, ſes admirateurs, en conviennent ; &, ce qui les mortifie preſque autant, il faut qu'ils reconnoiſſent que ce ſont des hommes, perſuadés de la vérité de l'Evangile, qui ont relevé le plus grand nombre de ces fautes. Voilà déjà une choſe qui prouve que tout le ſçavoir n'eſt pas dans la tête des incrédules ; que la révélation a des partiſans qui ont le ſens commun ; & que l'oracle de Rotterdam n'eſt pas tel qu'il ne puiſſe ſortir du Chriſtianiſme des voix capables de le réduire au ſilence.

Pour l'objet que nous embraſſons dans cet Article, nous n'avons beſoin que de quelques exemples : commençons par le ſyſtême de Thalès. Bayle ne l'a point entendu. Il s'embrouille, dans l'expoſition qu'il en fait, pour dire que Cicéron, parlant de Thalès & d'Anaxagore, s'eſt contredit ; car, ajoûte notre Critique, Cicéron aſſure, d'une part, que Thalès admit *le premier une intelligence qui de l'eau forma tous les Etres ;* & de l'autre, qu'Anaxagore, *troiſième ſucceſſeur de Thalès dans l'Ecole d'Ionie, fut le premier qui attribua la conſtruction & l'arrangement de toutes choſes à une intelligence infinie.* N'eſt-ce pas là en effet ſe contredire & *oublier ſes propres paroles ?* Non, répondent tous ceux qui ont lû Cicéron ſans préjugé. En parlant de Thalès (Liv. 1. de la Nature des Dieux,) il fait entendre que ce Philoſophe admit

une *intelligence* qui donnoit l'Etre à toutes choſes ; mais un Etre confus, un Etre ſemblable au Chaos. En parlant d'Anaxagore, Cicéron nous apprend que ce Philoſophe reconnut une *intelligence infinie*, qui avoit tiré de ce Chaos toutes *les parties ſimilaires* pour en former des corps : c'eſt-ce qu'on trouve expliqué plus clairement dans le 4^e Livre des Queſtions Académiques, & c'eſt ainſi que Voſſius concilie Cicéron avec lui-même. Que Thalès au reſte eût admis une intelligence qui fût comme *l'ame* de la matière ; c'eſt-ce qu'énoncent en termes exprès Plutarque *, Diogène Laërce **, & après eux Minucius Felix, & Lactance. Bayle

---

* *Lib. I. de Placit. Philoſ. cap.* 7. Il dit que Thalès faiſoit *Dieu l'ame du monde.*

** *In Thalete.* Il dit que *le monde avoit une ame*, ſi l'on en croit Thalès.

opposé saint Augustin, qui, dans sa Cité de Dieu, soutient que, selon le système de Thalès, *l'intelligence divine n'eut aucune part au grand ouvrage* du monde : *Nihil huic operi ex divinâ mente præposuit.* Mais qu'on imagine un moment que Bayle n'eût aucun intérêt, ni aucun dessein de faire Thalès Athée, vient-il en pensée de croire qu'il préférât l'énoncé de saint Augustin au témoignage de Cicéron, de Plutarque, de Diogène Laërce ? Ne diroit-il pas qu'en une matière comme celle-ci, on doit s'en rapporter aux plus anciens, sur-tout à Cicéron qui avoit fait une étude particulière de la doctrine des Philosophes ? Et cette réponse seroit si décisive, qu'on ne pourroit se dispenser de la recevoir.

Cependant il n'y a rien encore, dans le texte de saint Augustin, qui contredise formellement Ci-

céron. Thalès admettoit une *intelligence* tellement unie à la matière, que cette *intelligence* ne donnoit à son ouvrage ni ordre, ni beauté, ni utilité, ni fécondité : en ce sens l'*intelligence* ne gouvernoit point la matière en chef ; du moins elle ne manifestoit pas l'empire qu'elle avoit sur la matière ; & il est vrai de dire que Thalès n'avoit rien mis dans l'eau, son principe, qui parût subordonné à l'*Intelligence* Divine : *Nihil huic operi ex divinâ mente præposuit.* Remarquons le terme d'*ouvrage*, qui ne peut bien s'entendre que dans l'hypothèse qu'explique Cicéron, & qu'il attribue à Thalès.

Cet ancien Philosophe Grec continue d'incommoder celui de Rotterdam. Thalès disoit que *Dieu est la plus ancienne de toutes les choses* ; & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit : *C'est que Dieu n'a point été fait.* D'où

l'on conclut que, selon ce Philosophe, le monde devoit être l'ouvrage de Dieu. Bayle n'approuve pas cette conséquence. *Ne s'est-il pas trouvé*, dit-il, *des Philosophes qui, en avouant d'un côté qu'il y a des Dieux, nioient de l'autre que les Dieux eussent fait le monde?* Oui, répondrons-nous: mais ces Philosophes ne reconnoissoient point que les Dieux fussent *la plus ancienne de toutes les choses*, & ils ne donnoient point pour raison de cette *ancienneté*, l'avantage de *n'avoir point été faits*. Dans l'opinion de Thalès est renfermé ce raisonnement: *Dieu est la plus ancienne de toutes les choses*; & la raison de cela, c'est *qu'il n'a point été fait*. Donc toute autre chose que Dieu est moins *ancienne* que lui, & si elle est moins *ancienne*, elle doit avoir été faite, autrement elle seroit aussi *ancienne* que Dieu: ce qui con-

tredit le principe & la raiſon du Philoſophe. Mais ſi toute autre choſe que Dieu a été faite, il faut néceſſairement qu'elle ſoit l'ouvrage de celui qui n'a point été fait; car rien de ce qui a été fait n'ayant pû ſe faire ſoi-même, il doit y avoir une cauſe extérieure qui ait fait tout ce qui a été fait; mais quelle autre cauſe peut-on aſſigner ſinon l'Etre qui n'a point été fait, ſinon Dieu ſeul? Nous trouvons ce même raiſonnement développé en d'autres termes dans les Remarques de M. l'Abbé Joly, ſur le Dictionnaire de Bayle (Article *Thalès.*)

Bayle n'eſt pas plus heureux dans l'explication qu'il donne du ſyſtême d'Anaximène. Il trouve encore à redire au témoignage de Cicéron, (Livre 1. de la Nature des Dieux) ſur la doctrine de ce Philoſophe. *Anaximène*, dit Cicéron, *établit que l'air eſt Dieu.* Bayle

nie cette propoſition de fait, & il s'en rapporte à ſaint Auguſtin qui, dans ſon VIII. Livre de la Cité de Dieu, dit ſimplement que, ſelon Anaximène, *les Dieux devoient à l'Air leur exiſtence.* Voilà une choſe remarquable. Notre Cenſeur écoute ſaint Auguſtin dans un endroit, ſans ſonger qu'ailleurs il affirme très-clairement la même choſe que Cicéron, c'eſt-à-dire que l'*Air* étoit le Dieu d'Anaximène. Liſez la Lettre du ſaint Docteur à Dioſcore; liſez le Chapitre VI. du dixième Livre de ſes Confeſſions: *Interrogavi*, dit-il, *auras flabiles, & inquit univerſus aër cum incolis ſuis, fallitur Anaximenes, non ſum Deus.* S'il y avoit donc quelque obſcurité dans le texte de la Cité de Dieu, il falloit la lever par l'énoncé des deux autres Livres que nous venons de citer; & d'ailleurs il n'étoit point permis d'oublier qu'en cette

matière le témoignage de Cicéron avoit des droits de préférence très-marqués. Mais Cicéron, reprend Bayle, fait dire à Anaximène que l'*Air est Dieu, qu'il a été engendré, que c'est un Etre immense & infini.* Qu'est-ce que cela signifie ? Si cet Etre est *immense* & *infini*, il ne doit donc pas avoir été *engendré*, il doit être *éternel* & *improduit.*

On a ici une preuve du peu d'attention que ce Censeur donnoit à ses lectures. Il blâme Cicéron de faire le systême d'Anaximène contradictoire & inconséquent; or Cicéron, dans ce même endroit du premier Livre de la Nature des Dieux, réfute le Philosophe Grec par ses inconséquences. Si le Dieu d'Anaximène, dit-il, est *engendré*, comment ne périra-t-il pas ? ce qui est la même chose que s'il avoit dit, comment ce Dieu peut-il être *infini ?* Il ne fal-

loit donc pas accuser Cicéron d'exposer mal le systême; mais il falloit apprendre de Cicéron que le systême étoit mal construit. Tout ceci au reste a été bien vû & bien expliqué par Vossius, dans le *Chap. 8. de son second Livre sur l'Origine de l'Idolatrie.* Ce Sçavant ne songeoit qu'à instruire ses Lecteurs; il n'avoit pas en vuë de faire Anaximène *Spinosiste*, ni de disserter, en Sceptique, sur l'ame humaine, sur l'étenduë; c'est à quoi se terminent les discussions de Bayle.

Sur la fin de l'Article qui concerne Diogène d'Apollonie, Bayle dit qu'il croit que Diogène Laërce se trompe en attribuant la doctrine du vuide infini à ce Philosophe (Diogène d'Apollonie.) *J'aime mieux suivre Plutarque*, continue notre Critique, *qui assure que tous les Physiciens, depuis Thalès jusqu'à Platon, rejetterent le vuide.* Voilà ce que c'est encore que de ne pas

lire comme il faut les Auteurs. Plutarque diſtingue trois ſortes de Philoſophes. Les uns, qu'il appelle Phyſiciens ou Obſervateurs de la Nature, n'admirent point de vuide, leur règne dura depuis Thalès juſqu'à Platon. D'autres, tels que Leucippe, Démocrite, Démètrius, Métrodore, Epicure, admirent les Atomes & un vuide infini; or, parmi ces Philoſophes, Leucippe, Démocrite & Métrodore ſont antérieurs à Platon. La dernière claſſe enfin fut celle des Stoïciens, qui ne vouloient admettre de vuide que dans les eſpaces hors du monde.

Nous ne voulons pas tenir compte d'une foule de mépriſes, d'incongruités, de contradictions, de méchancetés dont Bayle parſeme ſes Notices ſur les Philoſophes; nous n'indiquons que les traits ſuivans.

Page 106 (3^e^ Vol.) à l'occaſion

Mai, 1755.

du Matérialisme de quelques anciens Grecs, il cherche à obscurcir l'évidence même : Peut-on, *dit-il*, se fier à la clarté des idées ? Cette question est, pour ainsi dire, une des pierres d'attente qu'il pose pour construire l'édifice du Pyrrhonisme. Il dégrade la raison, sous prétexte de l'humilier ; afin que cette lumière étant ôtée à l'homme, il ne puisse plus ni se décider sur les choses purement naturelles, ni distinguer ou apprécier les motifs de crédibilité qui le conduiroient aux vérités éternelles. C'est l'artifice qui règne dans tout le gros Dictionnaire, & dans cette nouvelle Analyse : artifice qui fait dire très-judicieusement à M. De Chauffepié, dans son nouveau Dictionnaire, (Article *Manichéens*) que Bayle *se mocque* également de la raison & de la Religion. Nous aurons peut-être occasion de traiter ailleurs ce point important. Nous

pouvons aſſurer par avance que, quand on a bien ſenti la fauſſeté, & la foibleſſe de ce principe, qui ſert comme de baſe à la doctrine de Bayle, on s'étonne qu'il y ait tant de Lecteurs, qui ſe ſoient laiſſés duper par ce faux Philoſophe.

Pag. 230, il eſt queſtion d'Arcéſilas, qui commettoit des impuretés ſi étranges, que Bayle lui-même & le faiſeur d'Analyſe ſont obligés de les exprimer en Latin. Croiroit-on après cela que notre Cenſeur décide qu'Arcéſilas *vivoit bien*; que *ſes dogmes tendoient au renverſement de tous les préceptes de la morale*, & qu'il ne laiſſoit pas de la *pratiquer?* On ne peut ſauver la contradiction qu'en ſoutenant que les impuretés abominables de ce perſonnage n'étoient pas oppoſées aux bonnes mœurs. Bayle, tout cynique qu'il eſt, oſeroit-il bien défendre cette Thèſe?

Mais enfin qu'Arcésilas ait *pensé mal & vécu bien*, qu'en conclura notre Critique ? Le voici, & c'est une des observations ausquelles il donne le plus d'étenduë, ausquelles il revient le plus souvent. Selon lui, le vrai principe de nos mœurs n'est point dans les jugemens spéculatifs que nous formons de la nature des choses ; *il n'est rien de plus ordinaire*, par exemple, *que des Chrétiens orthodoxes qui vivent mal, & des libertins d'esprit qui vivent bien.* Cette doctrine reparoît au 4e Volume (p. 56.) Après avoir fait l'éloge de Carnéade, qui se *conduisoit*, dit-on, *selon la justice, quoique ses raisonnemens fussent pour l'injustice* ; Bayle ajoûte, *tout le monde en est logé-là ; on ne vit pas selon ses principes.* Sur quoi nous observons d'abord que cette dernière proposition, prise dans sa généralité, est bien fausse : il y a des

Chrétiens

Chrétiens orthodoxes qui vivent ſelon les principes de leur foi, & il y a des *libertins d'eſprit* qui ſont auſſi libertins de conduite. Mais ce qu'il faut dire une bonne fois à Bayle & à ſes partiſans, c'eſt que les *Chrétiens orthodoxes* qui vivent mal, ont du moins en eux un principe de remords, une ſource de réſipiſcence, une voix qui peut les rappeller, un frein capable de les arrêter: au lieu que les *libertins d'eſprit* ne peuvent être portés à bien vivre que par une eſpèce de hazard ou par le caprice: deux régles très-ſujettes à manquer leur effet; & s'il arrive que ces *libertins d'eſprit* viennent à ceſſer de *bien vivre*; qu'eſt-ce qui les rappellera aux bonnes mœurs? qu'eſt-ce qui les arrêtera dans la route du libertinage de conduite? On a cent fois preſſé cet argument contre Bayle; on s'en eſt ſervi pour mon-

trer qu'une Religion, même fausse est encore préférable à l'Athéisme celle-là du moins, a-t-on dit retient quelquefois ses sectateurs; elle les empêche de temps en temps d'écouter la voix des passions ; mais l'Athéisme rompt tous les liens de la crainte & de l'espérance ; un Athée, vivant selon ses principes & assuré de l'impunité extérieure, doit être un monstre : un Athée, ne vivant pas selon ses principes, est ou un imbécille, ou un homme sans conséquence ; parce que son exemple, bien-loin de pouvoir servir à personne, doit être réfuté, dans la concurrence des passions.

Il y auroit encore à remarquer, 1° que Bayle n'a point entendu l'endroit où Cicéron explique le système de Xénophane. M. l'Abbé d'Olivet démontre ce point dans ses Remarques sur la Théologie des Philosophes Grecs. 2° Que

notre Critique compare très-indécemment & très-fauſſement la doctrine du P. Mallebranche ſur les idées, avec celle de Démocrite, qui *ne connoiſſoit de Dieu que le nom.* C'eſt encore ce qu'on peut juſtifier par les Remarques du célèbre Académicien, que nous venons de nommer. 3° Que l'Article (Averroës,) dans le Dictionnaire & dans l'Analyſe, eſt extrêmement défectueux, comme le prouve évidemment M. Freind, dans ſon *Hiſtoire de la Médecine.* Bayle voudroit faire croire qu'Averroës étoit un impie, qui tenoit la *mortalité de l'ame : je ne chercherai pas à deviner,* reprend M. Freind, *pourquoi il ſe plaît ſi fort à attribuer cette opinion à Averroës. Obſervons ſeulement que s'il avoit cité l'Auteur lui-même, au lieu de citer des Compilateurs, il auroit jugé tout autrement de ſes idées ;*

car dans une Dissertation, Averroës affirme que l'ame n'est pas matérielle, & dans une autre qu'elle est immortelle. 4° Qu'on reproche très-justement à Bayle l'éloge qu'il fait d'une idée de Pomponace. Ce Philosophe disoit que *plusieurs Saints ne croient pas l'immortalité de l'ame*; & parmi ces Saints, il mettoit *Simonide, Homère, Hippocrate, Galien, Sénèque &c.* Etoit-il bien nécessaire que l'Auteur du Dictionnaire appellât toute cette folie, ou cette impiété *une pensée raisonnable?* Voyez ce que M. l'Abbé Joly observe à ce sujet dans ses Remarques, & comment il s'appuie d'une judicieuse Critique faite par les Journalistes de Leipsic en Mars 1736. Mais c'en est assez sur ce premier Article: le second sera moins étendu, parce que les bornes de ces Mémoires nous avertissent de finir.

II.

Partialité de Bayle, dans le compte qu'il rend des ſentimens de quelques Peres de l'Egliſe.

Cette matière a déja mérité l'attention de quelques Sçavans. Il y a environ 20 ans qu'on entreprit, dans nos Mémoires, une eſpèce de juſtification ſuivie des Pères de l'Egliſe calomniés par Bayle. Pluſieurs Diſſertations parurent ſur ce ſujet. S. Auguſtin, S. Baſile, S. Chryſoſtôme, Tertullien, Lactance, Arnobe &c. y étoient pleinement vengés de l'injure que leur fait le Dictionnaire. On peut revoir les Journaux de 1735. 1736. 1737. 1738. Cette route, une fois ouverte, auroit dû n'être abandonnée qu'après l'examen complet de tout ce que Bayle a écrit contre les Pères: peut-être qu'à l'occaſion de cette nouvelle *Analyſe*

quelque Ecrivain zélé reprendra le fil de ces Apologies. Nous osons dire qu'en bien des endroits cette tâche n'est pas difficile. Voici des exemples.

I. Lactance soûtenoit contre Leucippe que, si les Atomes avoient des crochets & des angles, ils devoient être divisibles, & par conséquent visibles: car, ajoûtoit-il, *ce qui peut être coupé & divisé, peut aussi être vû & manié*. Sur quoi Bayle prétend *qu'on se mocqueroit aujourd'hui* d'un pareil faiseur d'objections ; mais nous ne voyons pas encore clairement qui pourroit *s'en mocquer*. Lactance ne parle en cet endroit que de la possibilité des choses. * *S'il y a*

* Il est vrai que plus haut Lactance dit: *Quis vidit, quis audivit* &c. Mais le progrès de la dispute, qui se termine toute à la simple *possibilité*, fait bien voir que cet Auteur reprend, dans les

des corpuſcules qui puiſſent être diviſés par l'opération de quelque puiſſance animée, il eſt manifeſte que cette puiſſance pourra *voir* auſſi ces corpuſcules & les *manier*. Mais, reprend le Critique, *il y a néceſſairement une infinité de corpuſcules qui ne ſont jamais diviſés, & cela ſuffit pour rendre nulles les objections de Lactance :* point du tout aſſurément, puiſqu'il s'agit de la diviſibilité, & non de la diviſion actuelle.

3°. II. Le Philoſophe Anaxagore abandonna ſes terres à la merci des beſtiaux, pour s'appliquer uniquement à l'Aſtronomie & à la Phyſique. Ce fait donne occaſion à Bayle de critiquer S. Jean Chryſoſtôme : avec quel ſuccès ? nous en faiſons juge le Lecteur. *Je ſuis ſurpris*, dit

Atomes de Leucippe, la propriété que celui-ci leur donnoit d'être totalement *indiviſibles* & *inviſibles*.

notre Aristarque, *que S. Chrysostôme ait blâmé ce noble desintéressement, & qu'il l'ait traité de* folie *& de* bêtise. *N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils qui traitoient de fous & de stupides tous les Chrétiens qui renonçoient à leurs patrimoines pour se retirer dans des solitudes? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal par-tout, selon qu'on est rempli de préjugés.* Remarquons, avant tout, que saint Chrysostôme ne parle point du Philosophe Anaxagore. Ensuite écoutons-le dans sa 7e Homélie sur les Actes des Apôtres. Les premiers fidèles, *dit-il*, distribuoient leurs biens aux pauvres, selon les besoins d'un chacun: *ce qui n'étoit pas une chose vaine, comme l'action des Philosophes dont les uns quittoient leurs terres, les autres jettoient beaucoup d'or à la mer. Or ceci*, ajoûte le S. Docteur, *n'étoit pas un mépris des richesses, mais une*

FOLIE *& une* SOTISE. D'ailleurs* *le démon a toujours pris à tâche de calomnier les Créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas possible de faire un bon usage de l'argent.* On voit que la pensée du S. Evêque est très-belle. Les Philosophes abandonnoient leurs terres & leur or sans motif raisonnable, bien loin d'être portés à cette action par des raisons aussi sublimes que celles des Chrétiens qui se retiroient dans les déserts. Le renoncement des Philosophes n'étoit pas non plus comparable, pour le mérite & pour la générosité, aux distributions que les premiers fidèles faisoient de leurs biens, soulageant les pauvres, & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du nécessaire. S. Chry-

* Il y a, selon le Grec : *Car le Démon &c.* ce qui feroit regarder aussi cette *folie* & cette *sotise* comme un effet de l'opération du Démon.

ſoſtôme ajoûte en même ten
mot contre les Manichéens c
temps, qui *calomnioient* les
tures de Dieu; l'or, l'arger
poſſeſſions : calomnie qui n
voit être qu'un effet des ar
du Démon. Demandons pré
ment ſi l'on peut dire que l
jugé ait fait parler le S. Doć
ou qu'il ait voulu *rendre la pa*
aux Gentils qui ſe mocquoien
Philoſophie toute céleſte des
tiens?

III. Bayle dit qu'il » ne ſ
» quoi penſoit Tatien, lor
» s'eſt aviſé d'alléguer aux A
» niens l'exemple de Diagoras
» s'en prévaloir en faveur du C
» tianiſme. *Vous avez puni*,
» dit-il, *un homme qui avoit*
» *fané vos myſtères, & que*
» *vous liſiez ſes Livres, vou*
» *laiſſez pas de nous haïr.* Je
» te, reprend notre Critique, q
» bon Rhétoricien eût raiſonr

» la forte. Le but de Tatien eſt » de faire voir que la haine des » Gentils pour les Chrétiens étoit » injuſte, &, pour le prouver, il » allégue deux choſes ; l'une qu'on » avoit puni le profane Diagoras, » l'autre qu'on liſoit ſes Livres. Il » me ſemble qu'il n'y avoit pas » trop d'adreſſe à rappeller le ſou- » venir de l'ancienne ſévérité des » Athéniens contre ceux qui s'é- » toient mocqués de la Religion » des Grecs, comme les Chrétiens » s'en mocquoient. D'ailleurs Ta- » tien ne voyoit-il pas qu'il étoit » facile de lui répondre : *Quand on » vous aura châtiés, comme l'on » châtia Diagoras, on traitera vos » Livres comme l'on traite les ſiens : » il y aura des curieux qui conſer- » veront vos écrits*, &c. « Nous n'altérons point l'objection du Critique, puiſque nous la tranſcrivons en entier. Mais ſur quoi eſt-elle fondée ? Sur une lecture maligne

ou superficielle du Texte de Tatien. Il faut le lire de suite dans l'ouvrage même, & voici le sens véritable qu'on en tire. » O Grecs ! » vous êtes injustes à notre égard : » vous ne condamnez point les vo» leurs sur un simple soupçon ; vous » attendez que la vérité soit bien » connue : quand il est question de » nous, c'est le contraire ; vous » nous haïssez sans avoir examiné » notre doctrine, vous vous con» tentez des mauvais bruits qui » courent contre nous. *Diagoras* » *étoit un Citoyen d'Athènes : mais* » *il osa divulguer les mystères re*» *ligieux de sa Patrie, & vous le* » *punîtes*, après une entiére con» viction : aujourd'hui *vous lisez* » *les Livres* (*Phrygiens*) *de cet* » *impie, & vous nous haïssez :* « c'est-à-dire, vous en prenez occasion de nous haïr. Tatien veut faire entendre que les Grecs lisoient ces Livres pleins d'irréligion, pour re-

procher les mêmes excès aux Chrétiens, & pour les *haïr* ſans avoir vérifié la conformité ou l'identité de doctrine. Nous ſçavons que, dans la derniére édition de Tatien, laquelle eſt jointe à celle de S. Juſtin & d'Athénagore, on inſinue en note qu'il faudroit lire τετιμήκατε *honoraſtis*, au lieu de τετιμωρήκατε *puniviſtis* : ce qui feroit dire à Tatien que les Grecs ont *honoré* Diagoras qui étoit un impie, & qu'ils haïſſent les Chrétiens qui ſont des hommes vertueux : mais nous croyons cette correction plus ingénieuſe que néceſſaire.

Nous avertiſſons en finiſſant, 1° qu'au 3e Tome de cette Analyſe (p. 371.) Bayle fait une mauvaiſe objection à Tertullien, & qu'on trouvera la réponſe dans nos Mémoires de Novembre 1737. (Art. CXVII.) 2° Qu'au 4e Tome de

cette même Analyse, le même Censeur traite très-mal & très-injustement un Discours de S. Basile; & qu'on peut voir la réparation de l'injustice dans les mêmes Mémoires de Novembre 1737, (Art. CXIV.) Il nous reste deux points à traiter, celui du Pyrrhonisme & celui du Manichéisme : articles détestables, mais capitaux dans la doctrine de Bayle & dans l'Analyse qu'on nous donne : ce sera la matiére d'un autre extrait.

ARTICLE LV.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Sciences, année 1750; avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, pour la même année; tirés des Registres de cette Académie. Vol. in-4°. *pages 621.*

A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LIV.

L'Histoire de cette Académie remplit exactement un tiers du Volume que nous annonçons : les Mémoires des Académiciens en occupent les deux autres tiers. Dans nos Extraits, nous rendrons d'abord compte de ces Mémoires.

Expériences ſur quelques effets de la poudre à canon, par M. Du Hamel. Le réſultat de ces expériences qu'il n'eſt pas poſſible d'abréger, eſt 1° Que la poudre, dans ſon exploſion, produit un fluide élaſtique, dont le volume égale 244 fois le volume de la poudre : 2° Qu'étant retenu dans un eſpace pareil à celui qu'occupoit la poudre, ce fluide agit avec une force 244 fois ſupérieure au poids de l'athmoſphère. 3° Que la chaleur de l'inflammation augmente l'élaſticité de ce fluide à un degré qui

en rend la pression 244000 fois égale au poids de l'athmosphère. Ce fluide n'est-il que de l'air, comme l'a pensé M. Varignon ? Sont-ce des vapeurs, comme le soupçonne M. l'Abbé Nollet ? C'est un problême que M. Du Hamel abandonne à la sagacité de nos Physiciens.

Sur les élémens de la Théorie du Soleil, premier Mémoire, par M. l'Abbé De la Caille. Il y a longtemps que nos Astronomes s'occupent de cette Théorie : pour la saisir, ils se sont d'abord aidés des anciennes observations. Aujourd'hui ils se passent de ce secours, ils ont plus de confiance dans leurs propres observations, dont la suite s'augmente & dont la pratique se perfectionne de plus en plus. Tout dépend ici de la connoissance qu'on peut avoir de l'orbite, & du mouvement de la terre, ou plutôt c'est cette connoissance qu'on s'efforce d'atteindre avec la plus grande pré-

iſion poſſible. Le mouvement du oleil n'eſt guères qu'apparent : obſervation de ce mouvement pparent ſert à déterminer le mouement réel de la terre. M. l'Abbé)e la Caille a employé dix-huit nois à obſerver cet aſtre, à calᵾler les élémens de ſa Théorie. » J'en ai fait, *dit-il*, le calcul en » deux manières, l'une en ſuppo- » ſant le ſyſtême phyſique qu'on » peut regarder comme univerſel- » lement reçu maintenant ; c'eſt le » ſujet de ce Mémoire : l'autre ma- » nière conſiſte à chercher quel- » ques-uns des élémens par un cal- » cul plus indépendant de tout ſyſ- » tême phyſique, ce ſera le ſujet » du ſecond Mémoire. «

Comme les diſtances moyennes lu Soleil à la terre, & la ligne les apſides ſont les circonſtances es plus favorables pour les obſerrations où l'on cherche à détermiaer la figure & la poſition de l'or-

bite solaire, le sçavant Acad
cien n'a pas manqué de les c
sir. Par l'extrait qu'il donne ic
son travail; on verra qu'il a ol
vé, pendant plusieurs jours con
tifs, & qu'il a toujours compa
Soleil à la même étoile. Dans
calcul, il n'a négligé ni la p
irrégularité qui, dans le sys
Newtonien de la pesanteur, af
la terre, quand la Lune exerc
action sur cette planète; * ni l
tation de l'axe de la terre qui
dans l'obliquité de l'écliptiqu
décroissement uniforme. On
même remarquer qu'en 1745
née de ses observations, la c
tion qui naît de cette nuta
approchoit du terme où el
la plus grande. Dans ses obs
tions & dans ses calculs, M.
bé De la Caille a porté le scr

* Dans son second Mémoire,
teur prouve, par ses Observation
*l'effet de l'équation lunaire est ass
sible.*

jusqu'à tenir compte des fractions de secondes, quand il y étoit invité par la délicatesse des recherches. Malgré ces extrêmes attentions, il ne se flatte pas d'avoir saisi la vraie longitude du Soleil à moins de 10 ou 12 secondes près : & comme une erreur de cette quantité est possible dans les deux sens opposés, l'Auteur avertit qu'on ne doit pas être surpris de trouver quelquefois 20 secondes de différence entre l'observation & le calcul.

Au reste la méthode qu'à suivie M. l'Abbé De la Caille est la plus sûre & la plus *expéditive* : il a moins visé à l'élégance qu'à la facilité qui, en fait de méthode, est toujours préférable. Dans ce Mémoire, où l'exactitude est poussée plus loin qu'on n'avoit encore fait, il y a deux choses que les Astronomes ne manqueront pas d'observer ; la première est, que

l'apogée du Soleil est ici plus av
cé de 10 à 12 minutes que d
les tables de Mrs Cassini & I
ley ; la deuxiéme, que » l'épo
» de la longitude moyenne du
» leil déduite des calculs que c
» tient ce Mémoire, donne le
» du Soleil plus avancé de 11
» condes que dans les tables de
» Cassini ; de 36 secondes que
» les tables de M. Halley, &
» 25 secondes que dans celle
» M. Flamstéed. Cette différ
» considérable, *ajoûte M. l'A*
» *De la Caille*, ne doit pas
» dre suspects les élémens que
» trouvés, ni ceux de ces illu
» Astronomes ; car j'espere dém
» trer évidemment, dans le
» moire qui suivra celui-ci, q
» principale raison en est qu
» grandeur de l'année solaire *

* Du second Mémoire de M. l
la C., qui est aussi dans ce Volum

» préſent plus petite que celle qui
» a été employée par ces Aſtro-
» nomes, &c. «

De la connoiſſance des Pierres précieuſes, par M. Daubenton. Les Pierres forment une branche de commerce ſi conſidérable, qu'on en a toujours plus étudié la valeur extrinſéque que les qualités ſpécifiques. On en a multiplié les noms & les eſpèces, plutôt ſelon l'intérêt ou le caprice des Joailliers & des Lapidaires, que ſelon les différences de ces minéraux. De-là vient, *dit M. Daubenton*, que dans les Livres il y a beaucoup plus d'eſpèces qu'on n'en trouve dans la nature. Toutes ces fauſſes multiplications d'eſpèces ont cauſé, dans cette matière, l'équivoque des noms & la confuſion des choſes. Dans ce

réſulte que la grandeur de l'année ſolaire moyenne n'eſt à préſent que d'environ 365 jours, 5^h $48'$ $40''$.

Mémoire, on s'est proposé de l
ces équivoques, & de bannir c
confusion.

Les expériences que M. D
benton a tentées, l'ont conva
que la dureté des Pierres préc
ses, leur pesanteur, leur poli &
plûpart de leurs autres propri
ne fournissent point de limites a
distinctes pour en former une éc
le graduée, où les différentes c
ses de ces Pierres puissent se
ger dans un ordre méthodique
transparence & l'opacité sont c
extrêmes où l'on peut attache
espèces les plus éloignées : e
ces deux termes, il y a asse
nuances pour placer les esp
intermédiaires ; mais commen
faire la distribution avec une e
titude qui lève tous les incon
niens dont se plaint notre céle
Naturaliste ? Toutes les tentat
l'ont ramené à la couleur de
Pierres, comme au seul moyen

la nature lui préſentoit pour fixer avec *évidence & avec certitude* leurs différences propres, aſſigner leurs rangs, & diſcerner leurs eſpèces.

La difficulté étoit de trouver un terme de comparaiſon, où toutes les nuances de couleurs ſe rangeaſſent dans un ordre naturellement invariable. Le Priſme eſt le ſeul inſtrument qui ait la vertu de diviſer & d'analyſer, de ſouſtraire & de multiplier, de fortifier & d'affoiblir les couleurs en proportion des diſtances où le ſpectre, au ſortir du priſme, va tomber & s'étendre ſur le plan qu'on deſtine à le recevoir. Entre les mains de M. Daubenton, ce priſme eſt devenu le *croamètre* des Pierres précieuſes, c'eſt-à-dire une régle infaillible, une échelle invariable, dont les degrés correſpondent à toutes les nuances que la nature met entre les couleurs des Pierres. A la fenêtre d'une

chambre obſcure on fait deux petits trous dans le volet, leur diamètre n'eſt que de 2 ou 3 lignes, & une diſtance d'un pied les ſépare : l'un tranſmet les rayons qui, après avoir traverſé le priſme, vont, à la diſtance qu'on veut, étaler leurs couleurs, ou le ſpectre qu'elles forment ; l'autre tranſmet à la même diſtance, les rayons du Soleil ſur un cryſtal placé vis-à-vis de la Pierre dont on veut déterminer la couleur. On augmente ou l'on diminue les diſtances, juſqu'à ce que les couleurs du criſtal & celles du priſme ſoient au même ton ; par ce moyen on a les degrés néceſſaires pour la conſtruction de l'*échelle*, & l'on en détermine le rapport conſtant pour tous les lieux où l'on voudra faire le même uſage de cette échelle graduée. Si, dans quelques eſpèces de Pierres, les couleurs ſont rapprochées & mêlées, on expoſe deux ſpectres ſolaires

de

de façon que l'extrémité ſupérieure de l'un anticipe ſur l'extrémité inférieure de l'autre.

Pour bien entendre cette ingénieuſe invention & en ſaiſir le jeu méchanique, il faut recourir au Mémoire même. Quelque aiſés, quelque sûrs que ſoient ces procédés, nous doutons que les Artiſtes, pour en adopter la nouveauté, quittent leur routine groſſière dont ils ne ſont pas mécontens : dans le terme de comparaiſon qu'on leur préſente comme une commodité ; ils ne trouveront qu'un ſurcroît d'embarras. D'ailleurs entre les Pierres, ce n'eſt pas toujours la couleur qui décide du prix & du mérite : or le Négociant ne s'embarraſſe des teintes qu'autant qu'elles influent dans la valeur courante de ſa marchandiſe. Nous répétons néanmoins que la méthode de M. Daubenton eſt auſſi utile qu'agréable & curieuſe. Elle mérite à

tous égards de prévaloir ſur les routines dont le propre eſt de ne rien apprendre, & de tromper ſouvent ceux qui s'y livrent.

Mémoire ſur la conduite des eaux, par M. De Parcieux. Juſqu'ici on a ſuppoſé que, pour conduire l'eau à ſa deſtination, il ſuffiſoit, dans la diſpoſition des tuyaux, d'élever le point du départ, & de baiſſer le point d'arrivée. Quand, malgré cette précaution, l'eau ne s'eſt pas rendue à ſon terme, on s'eſt contenté de donner plus de hauteur à l'orifice du départ, ſans rechercher davantage la nature des obſtacles que l'eau n'avoit pû vaincre. Chargé par l'Académie d'examiner un phénomène de cette eſpèce, M. De Parcieux s'eſt ſouvenu d'une obſervation de M. Couplet, ſçavoir que l'air, cantonné dans les tuyaux, s'oppoſoit ſouvent au cours des eaux. Cette idée, étendue & approfondie dans le Mé-

moire que nous abrégeons, démontre clairement un vice qu'on ne soupçonnoit pas dans les conduites, & dont M. D. P. enseigne le remède aussi sûr que facile.

Il n'est pas possible que les tuyaux soient placés dans une position parfaitement horizontale, les ouvriers ne sont jamais assez attentifs pour la leur assurer. Souvent les terres s'affaissent, forment des courbures dans les tuyaux ; & ces courbures en font comme autant de syphons joints ensemble. Or voici ce que la raison & l'expérience nous apprennent sur ce point de Physique. Dans les syphons verticaux l'eau ne monte qu'en remplissant toute leur capacité, elle en chasse par conséquent l'air qui l'occupoit, & le force à se retirer dans la partie supérieure de la courbure, & dans le syphon descendant, où l'eau continue de le suivre ; & partage avec lui l'espace

dont il s'étoit emparé. De-là elle remonte dans un nouveau ſyphon, dont elle remplit encore tout le diamètre. Ainſi l'air qui avoit partagé avec elle la capacité du ſyphon deſcendant, ſe trouve intercepté entre deux ſyphons montans qui ne lui permettent aucune iſſuë. C'eſt en ſe cantonnant dans ces portions des conduites, qu'il devient un obſtacle au cours des eaux, ſurtout quand il vient à être dilaté par la chaleur des ſaiſons, ou autrement; auſſi eſt-ce principalement en été que tariſſent les fontaines qui répondent aux pompes de Paris.

Dans la rue S. Jacques, ce phénomène ſe préſente tous les ans: pendant la plus grande partie de l'été, l'eau de la fontaine des Carmelites ne peut ſe rendre au réſervoir des Dames de la Viſitation. Pour remédier à des inconvéniens ſi fâcheux, juſqu'ici on n'a fait

qu'augmenter la charge ou la hauteur des eaux aux points de départ; en même temps on fortifie les tuyaux pour qu'ils puiſſent la ſoûtenir ſans crever. Les précautions que preſcrit M. De Parcieux, pour prévenir ces obſtructions dans les conduites, ſont plus ſimples, plus aiſées & moins diſpendieuſes. Il ordonne 1° qu'on poſe les conduites de façon qu'elles aillent toujours un peu en montant & en deſcendant alternativement; 2° qu'on mette des robinets de décharge à tous les endroits bas, & des ventouſes à tous les endroits élevés. Il conſeille encore de donner aux tuyaux de petit diamètre des pentes plus ſenſibles, & lorſqu'on fait des conduites neuves, ſur-tout en plomb, de battre bien la terre du fond de la tranchée, & de la dreſſer à la régle ſelon les pentes & contre-pentes qu'on jugeroit à propos de leur donner.

Les expériences qu'il a exposées aux yeux de l'Académie, ont vérifié tous ses principes : on doit regretter de ne les avoir pas connus quand on a placé la pompe du Pont Notre-Dame. Son Mémoire est singulièrement relatif à cet objet.

Suite des expériences & des observations faites en différents endroits de l'Italie, par M. l'Abbé Nollet. Article VIII[e], *Oiseaux rares ou singulièrement conformés. Insectes lumineux*. Voici ce qui nous a paru de plus singulier dans cet Article. L'Italie a, comme la France, ses Vers luisans que M. l'Abbé Nollet appelle des *lumières rampantes*; elle a de plus d'autres insectes lumineux, dont l'éclat étincelle au milieu de l'air & dans le sein des eaux. Les uns sont de petits animaux qui se montrent dès que les premières chaleurs de l'été se font sentir ; ils sont *lumineux par élancemens*, & chaque coup de lumière

comme inſtantané & très-vif, repréſente aſſez bien une étoile qui ſcintille. Leur troupe ſemble diviſée en pluſieurs eſſains; l'air brille des feux de ceux qui s'élevent dans ſa ſphère; la terre eſt *parſemée* des étincelles, dont la couvrent ceux qui voltigent ſur ſa ſurface, ou qui ſe repoſent ſur l'herbe.

Ces inſectes, ſelon M. l'Abbé Nollet, ſont de vrais ſcarabées oblongs, & un peu moins gros que les abeilles. C'eſt dans leurs entrailles qu'eſt renfermée la matière du phoſphore qui les rend lumineux. Sa lumière ſe répand ſur les endroits où on l'étend, quand on écraſe l'animal. Avec un ſeul de ces inſectes, la nuit on voit *très-diſtinctement l'heure qu'il eſt à une montre de poche.* C'eſt aux autres inſectes, dont parle M. l'Abbé Nollet, qu'il faut attribuer la lumière qui, pendant certains temps de l'année, étincelle dans la mer,

ſous la rame des matelots, ou ſur la trace des vaiſſeaux. Quelque connu que fût ce Phénomène, ſa cauſe n'en étoit pas moins ignorée. Notre Académicien ſe flattoit de l'avoir trouvée ; mais en la publiant, il apprit qu'un Docteur en Médecine (M. Vianelli) avoit depuis peu propoſé cette opinion : le Mémoire de ſon généreux rival ſervira de titre à ce Docteur, pour prouver que, dans cette commune découverte, il doit jouir de l'avantage qu'on ne peut refuſer à l'antériorité. Ainſi ce n'eſt point la mer qui eſt lumineuſe ; ce ſont des inſectes qui vivent dans ſon ſein, ou qui s'attachent aux herbes & aux autres matières flottantes ſur la ſurface des eaux.

Dans l'Article VII. de ſon Mémoire, ſur *les ſources d'eau ſoufrées*, & ſur *les vapeurs dangereuſes*, M. l'Abbé Nollet, qui a examiné en habile Phyſicien tout

ces phénomènes curieux, dissipe bien des préjugés populaires : préjugés qu'on voit règner sur-tout dans les cantons que ces *sources* arrosent, & que ces *vapeurs* couvrent. Mais c'est particulièrement auprès de Naples, que l'Auteur a déployé toute sa sagacité pour découvrir les qualités de la vapeur qui a rendu la grotte du chien si fameuse. De ses essais & de ses recherches, il résulte que les animaux exposés à cette vapeur *périssent* en la respirant, *non comme empoisonnés, mais seulement comme noyés dans un fluide incapable de suppléer à l'air qui leur manque ; & qu'il en est de même du flambeau allumé.* Notre Académicien ne croit pas que les autres *Mephitis* d'Italie, dont parlent les relations, soient des exhalaisons plus pestilentes, ou plus dangereuses.

volcans, *minières de soufre & d'alun*, est rempli de descriptions & de détails très-curieux, de recherches profondes & de solides conjectures. Le Vésuve sur-tout & la *Solfatare* (minière de soufre & d'alun, près de Pouzzol) en ont fourni la matière à M. l'Abbé Nollet. Le zéle de la Physique allumoit dans son ame une curiosité intrépide quand il visitoit ces contrées, où la nature offre des spectacles si singuliers. Ne pouvant suivre l'Auteur dans toutes ces expositions, nous transcrivons seulement l'idée sommaire qu'il nous donne du Vésuve.

» On peut, *dit-il*, considérer le » bassin du Vésuve comme une » vaste chaudière en partie pleine » de matières fusibles, mais pour- » tant difficiles à liquéfier, sous les- » quelles agit un grand feu qui a » déja non-seulement fondu, mais » même enflammé ce qui est exposé

» le plus directement, & de plus
» près à son action. La superficie,
» trop loin du foyer, & toujours
» exposée à l'air & à ses influences
» qui l'empêchent de s'échauffer,
» conserve presque toute la consis-
» tance d'un corps dur ; mais la
» violence du feu l'amollit, la sou-
» lève & la perce enfin en certains
» endroits : la vapeur dilatée &
» embrasée qui s'élance par ces
» soupiraux, frappe l'air avec une
» violence extrême, & entraîne
» avec elle tout ce qui se rencon-
» tre sur son passage. « Tout le
Mémoire est écrit avec la netteté,
qui caractérise le style de cet Aca-
démicien.

Des nœuds & de l'inclinaison du quatrième satellite de Jupiter ; Par M. Maraldi. Ce Mémoire dé-
montre que les différentes Tables
astronomiques, & les Eclipses du
quatrième satellite de Jupiter,
en 1749, ne sont point d'accord,

& que la quantité qui fait entre elles ces différences, eſt toujours trop grande pour rejetter toute l'erreur ſur le défaut des obſervations. Ainſi les hypothèſes mêmes péchent, & ſont en contradiction avec les faits aſtronomiques. C'eſt un avis important que M. Maraldi donne à tous les Aſtronomes ; ils en profiteront pour comparer chaque hypothèſe avec les obſervations & préférer la meilleure, ou pour tirer de leurs obſervations de nouveaux élémens.

Sur les embaumemens des Egyptiens. Premier Mémoire, dans lequel on fait voir que les fondemens de l'art des embaumemens Egyptiens ſont en partie contenus dans la Deſcription qu'en a donné Hérodote, & l'on détermine quelles ſont les matières qu'on employoit dans ces embaumemens. Par M. Rouelle. Ce Mémoire eſt plein de recherches & d'expériences qui

aboutiſſent à des réſultats, où l'érudition n'eſt parvenue qu'avec le ſecours de la Chymie. M. Rouelle, ſi éminent dans ſa profeſſion, en a tiré des lumières ſupérieures ; il s'en eſt prévalu pour corriger les erreurs des modernes, qui ont écrit ſur la même matière. Hérodote lui-même, qu'il préfere avec juſtice & qu'il ſuit avec fidélité, n'a pas laiſſé de hazarder, dans ſon récit, des choſes qu'on relève ici, parce qu'elles ne ſont pas d'accord avec l'art & avec ſes principes.

Par ſes obſervations & ſes opérations, M. Rouelle s'eſt convaincu que, pour embaumer les corps, les Egyptiens vuidoient d'abord le crâne & les viſcères, & qu'enſuite ils ſaloient le corps avec le *natrum*. Quelquefois au lieu d'enlèver les viſcères, ils les conſumoient en injectant du *natrum* dans toute la capacité qui les renferme. Après

avoir ſalé le corps pendant le temps requis, & l'avoir nettoyé par des lotions, de tous les reſtes de liqueurs ou de *natrum* qui pouvoient y engendrer la corruption, on le faiſoit ſécher à l'air : enſuite on appliquoit ſur tous ſes membres, des bandes de toile enduites de gomme ; on finiſſoit par l'emmailloter avec un nouveau bandage également gommé.

Il y avoit encore une autre façon d'embaumer, mais à plus grands frais. On rempliſſoit la tête, la poitrine, & le ventre, de matières réſineuſes & bitumineuſes, on en couvroit toute la ſurface du corps, & pour les y tenir appliquées, on l'entouroit de pluſieurs bandes de toile qu'on avoit ſoin d'enduire des mêmes matières, dont l'embaumement étoit compoſé. Quand ces matières étoient balſamiques, les frais en étoient bien plus grands : on les augmen-

toit encore par les ornemens que l'art y ajoûtoit, par le choix des bandes, par les inſcriptions ou caractères dont on les chargeoit, par les dorures & par les peintures. M. Rouelle eſt preſque tenté de croire que la dignité des morts étoit, en Egypte, la meſure qui ſervoit à régler la magnificence des momies. L'uſage d'embaumer les corps, ne s'étendoit pas juſqu'au petit peuple : M. Maillet déclare qu'il a vû grand nombre de corps couchés ſur des lits de charbon, emmaillotés ſeulement de quelques langes, couverts d'une natte ſur laquelle réſide une épaiſſeur de 7 à 8 pieds de ſable.

Les opérations chymiques de M. Rouelle, ſur les matières qui ſervoient à embaumer les corps, en réduiſent l'art à quatre méthodes différentes. La première ſe faiſoit avec le bitume de Judée ; la ſeconde, avec le mêlange du bitu-

me, & la liqueur de cèdre, ou le *cedria* ; la troiſième, avec ce mêlange* joint à des matières réſineuſes & très-aromatiques ; la quatrième, qui étoit la plus précieuſe, ſe faiſoit avec la matière ou compoſition balſamique.

Différents moyens pour perfectionner la bouſſole. Par M. Du Hamel. La bonté des aiguilles aimantées conſiſte dans la force de leur direction, dans leur grande mobilité, & dans leur promptitude à ſe fixer ſur leur point de direction. Ainſi de ces trois qualités dépend la perfection des bouſſoles. Sur un objet ſi utile & ſi important, MM. Du Hamel & Anteaume ont réuni leur zéle, leurs lumières, & leur induſtrie. Le ſuccès de leur travail a été ſi heureux, que la France peut aujourd'hui ſe vanter d'avoir des

* M. R. croit que ce mêlange eſt le *Piſſaphalte* des Anciens.

bouſſoles plus parfaites, & des aimans artificiels plus forts que ceux qui nous viennent d'Angleterre. Dans ce curieux Mémoire, qu'il n'eſt pas poſſible d'abréger, on trouvera le détail des moyens & des procédés qui ont acquis à MM. Du Hamel & Anteaume une ſi grande ſupériorité ſur M. Knigth, dans les découvertes magnétiques.

Septième Mémoire ſur les glandes des plantes, & le ſixième ſur l'uſage que l'on peut faire de ces parties dans l'établiſſement des genres des plantes. Par M. Guettard. Il s'agit ici principalement des genres que le Livre de M. Linnæus, intitulé *Genre des Plantes*, avoit laiſſés incertains : il en a, dans la ſuite, fixé un nombre dans ſon *ſyſtême de la nature.* Les Mémoires de M. Guettard, antérieurs à celui que nous annonçons, ont éclairci quelques-uns de ces doutes,

qui souvent font autant d'honneur à celui qui les propose qu'à celui qui les resout ; car comme le remarque notre Académicien, *il n'est pas donné à tout Botaniste d'en avoir de pareils.* En continuant & en multipliant ses observations sur ces genres douteux, M. G. ne prétend pas tout décider. En fait de Botanique, il n'est pas aisé de tirer des lignes de séparation entre les genres & les espèces : rarement il se présente ici de ces principes sûrs & étendus, dont les conclusions prochaines soient des régles incontestables ; leur universalité succombe bientôt sous le poids des exceptions qui se multiplient à l'excès. Il faut lire tout ce Mémoire, pour voir jusqu'où s'étendent les attentions de l'Auteur : nous ne pourrions transcrire de son Ouvrage qu'une nomenclature qui n'apprendroit rien sans les détails.

Nous avons fait tous nos efforts pour donner un Abregé de la *Méthode facile*, que M. d'Ons-en-Bray a inventée, pour faire *tels quarrés magiques que l'on voudra*: sans qu'il nous ait été possible de la réduire dans des bornes aussi étroites que l'exige la forme de notre Extrait. Dans sa méthode l'Auteur ne s'est attaché qu'aux quarrés magiques pairs; il les subdivise en quarrés *pairemens pairs*: ce sont ceux dont la racine peut se diviser par quatre; & en quarrés *impairement pairs*, qui sont ceux dont la racine ne peut se diviser par quatre. La méthode de l'Auteur est si heureusement imaginée, que la construction des quarrés impairement pairs, n'est guères plus difficile que celle des quarrés pairement pairs.

La suite du Mémoire de Dynamique, imprimé dans les Mémoires de l'Académie de 1747, par

Mai, 1755.

M. le Chevalier d'Arcy, n'est pas plus susceptible d'extrait : il faudroit en transporter ici la figure, & transcrire tous les calculs qui forment la démonstration de l'Auteur, ce qui n'entre pas dans le plan de nos Mémoires.

L'Eclipse totale & horizontale de Lune du 19 Juin 1750 a été observée par MM. Le Monnier frères, par M. De Thury, par M. De Fouchy, & par d'autres Astronomes en différents endroits. Celle du 13 Décembre de la même année, l'a été par MM. De Thury & Maraldi, par M. Bouguer, par M. Le Monnier le fils, & par M. De l'Isle. Toutes ces observations sont consignées dans ce Volume. Les Sçavans n'ont pas besoin d'être invités à comparer les opérations de tant de célèbres Astronomes.

L'année 1749 a fourni beaucoup d'observations Botanico-Météorologiques à M. Du Hamel, & à

M. Gaultier, Médecin du Roi en Canada. Le premier a continué les siennes au Château de Denainvilliers, proche Pluviers en Gâtinois; le second à Quebec.

Dans l'*Histoire des maladies épidémiques de 1750, que M. Malouin a observées à Paris, en même temps que les différentes températures de l'air;* ce sçavant Médecin s'est sur-tout appliqué à considérer le chaud & le froid, qui, comme il le dit, *entrent pour beaucoup dans les opérations de la nature.* Il fait voir, en peu de mots, combien l'un & l'autre doivent influer dans notre œconomie animale, & en varier l'état habituel.

Sur les montagnes, l'air, quoique plus voisin du Soleil, est moins chaud que dans les plaines : mais, comme l'observe M. Malouin, cette différence de voisinage » est extrê-
» mement petite par rapport à la
» distance immense du Soleil à la

» terre, de forte que cette petite » proximité de l'air des hauteurs » fait moins à la chaleur, que ne » fait la densité des plaines. D'ail- » leurs l'air inférieur est mêlé avec » des parties étrangères qui éma- » nent de la terre ; ces parties » concentrent & réfléchissent les » rayons du Soleil, & font des » espèces de petits miroirs ardents : » la terre elle-même & les corps » qui sont dessus, réfléchissent dans » l'air qui en est à portée, les » rayons du Soleil. « Ainsi non-seulement *la différente élévation du pays par rapport au Soleil*, mais encore la *différente élévation de son terrein dans l'air*, & la diversité des vents, qui règnent dans l'athmosphère, contribuent aux variations que l'air éprouve dans sa température.

Le reste de ce Volume nous fournira la matière d'un second Extrait.

ARTICLE LVI.

BIBLIA HEBRAICA cum Notis criticis & Versione Latina, ad Notas criticas facta. Accedunt Libri Græci qui Deutero-Canonici vocantur, in tres classes distributi. Auctore Carolo-Francisco Houbigant, Oratorii JESU Sacerdote. *Bible Hébraïque avec des Notes critiques & une Version Latine, conforme aux Notes. On y a joint les Livres appellés Deutero-Canoniques &c. Par le R. P. Charles-François Houbigant, Prêtre de l'Oratoire. Quatre Volumes* in-fol. A Paris, chez Briasson & Durand, rue S. Jacques. M. DCC. LIII. &c.

LE premier Volume de cette grande Bible comprend le Pentateuque ou les cinq Livres de Moï-

ſe : matière d'autant plus abondant
pour la Critique ſacrée, qu'on tir
ici des ſecours particuliers du Text
Samaritain. Si l'on ignoroit l'hiſ
toire, la fortune & les droits de c
Texte, il faudroit lire, dans les Pro
legomènes du R. P. Houbigant, u
morceau très-détaillé ſur tous ce
points. Les Samaritains exiſtent en
core, quoiqu'en petit nombre, dan
quelques Villes de Syrie & d'Egyp
te ; ils ont le Pentateuque écrit e
lettres hébraïques primitives : c'eſ
ce qu'on ne peut nier ſans contredi
re le témoignage des Médailles, &
l'autorité de tous les Sçavans. C
Pentateuque, connu autrefois d
quelques SS. Pères, avoit com
me diſparu, ou plutôt il étoit de
meuré ſans nom & ſans effet du
rant les ſiècles d'ignorance. Au re
nouvellement des Lettres, quelque
Sçavans, entr'autres Joſeph Scali
ger, ſouhaiterent paſſionnémen
qu'on en recherchât les exemplai
res

res. Avec le zéle qui regnoit alors pour toutes les ſciences ſolides, ce deſir ne pouvoit être long-temps inefficace : on vit bientôt en Angleterre & en France des Mſſ. Samaritains. Le P. Morin de l'Oratoire, M. De Peireſc Conſeiller au Parlement de Provence ; le ſçavant Uſſerius Primat d'Irlande, ſe trouverent en état, preſque dans le même temps, d'annoncer ces richeſſes au Public. Le P. Morin fut le plus éloquent de tous, parce qu'il vivoit dans une maiſon * que M. De Harlay de Sancy, d'abord Ambaſſadeur à la Porte, puis Prêtre de l'Oratoire, enfin Evêque de S. Malo, avoit enrichie d'un grand nombre de Mſſ. Orientaux, & ſingulièrement d'un très-beau Pentateuque Samaritain : c'eſt celui qu on voit imprimé dans la Polyglotte de

* Celle des PP. de l'Oratoire de Paris, rue S. Honoré.

M. Le Jay, & l'on en doit l'édition au même P. Morin qui avoit fait, en quelque sorte, son affaire capitale d'accréditer ce monument.

Mais qui peut compter sur les affections des hommes ? Ce Pentateuque Samaritain, tant désiré par les Sçavans, n'eut pas plutôt été annoncé dans le monde, qu'il s'éleva contre lui une nuée d'adversaires. Le P. Houbigant décrit avec feu & avec élégance cette espèce d'émeute générale : les Livres, &, dans le style du temps, les invectives volerent de toutes parts : on ne peut relire aujourd'hui ce qui fut écrit de part & d'autre sur cette matière, sans reconnoître combien les doctes Personnages du dernier siècle mettoient de passion dans leurs disputes. Simeon De Muis, Hottinger, Bootius & d'autres accablèrent le P. Morin d'injures, & celui-ci leur rendit fort bien la pareille. C'est une chose étonnante que la

dépense qu'il fait, en mots Grecs & Latins, pour qualifier ses Antagonistes. Malgré le dégoût extrême que cause un style si polémique, il falloit bien s'adresser à cette source quand on vouloit sçavoir la controverse du Pentateuque Samaritain; mais dorénavant on s'en rapportera au P. Houbigant, qui traite ce point avec plus de sens froid, & beaucoup plus à fond. Il n'est point extrême, comme le P. Morin; il ne croit pas qu'un Texte, estimable par lui-même, soit mieux recommandé dans le monde, quand on n'a que des éloges pour lui & des termes insultans pour ceux qui l'attaquent. Cet Auteur montre en quoi, comment & jusqu'où le Pentateuque Samaritain doit servir à la Critique sacrée; il venge son origine & son état actuel, * sans le

* Nous pouvons observer ici que toute la doctrine du P. H. sur le Texte

croire exempt de défauts; il
que les degrés de mérite
peut reçonnoître dans les
exemplaires, ou plutôt dan
ques-uns d'entre eux: car ic
mération n'a pas dû être co
te: il faut recourir au P. l
pour avoir toute la liste d
Samaritains; c'est tout au p
l'on en compte une douzai
toute l'Europe; & l'on n'a d'

Samaritain, pourra faire im
sur quelques Lecteurs prévenu
ce Texte par les Sçavans du
siècle, ou même par quelques
celui-ci. Par exemple, le P.
doutoit encore si ce Texte Sa
a existé avant la Version des L
n'a point été composé d'après c
sion & l'Hébreu ordinaire. L
Quien, de l'Ordre de S. Don
parloit de ce Texte avec beau
mépris. Le P. Pezron ne l'estim
res plus. Le P. Hardouin enc
sur tous les autres. On peut
Chronologie de l'ancien Testam

mé que ce qui ſe voit dans les Polyglottes d'Angleterre & de Paris.

Le P. Houbigant relève les avantages du Texte Samaritain, parce que c'eſt la première & la principale ſource qu'il conſulte dans le cours des cinq Livres de Moyſe. Notre devoir préſentement eſt de ſuivre ſa marche ; de reconnoître les corrections utiles qu'il ſuggère ; d'indiquer un petit nombre de celles qui ne nous paroîtroient pas également fondées ; de voir ce qu'il emprunte des diverſes Verſions ; en un mot de donner au Public quelque idée des détails de ce grand Ouvrage. S'il étoit moins eſtimable, nous ne prendrions pas la peine de l'analyſer avec tant de ſoin. Ici, d'ailleurs, nous aimons à nous inſtruire. Il eſt agréable de travailler ſur des Livres dignes de faire naître des lumières : tant d'autres, dont nous ſommes obligés de parler, durant le cours de l'année, ne

jettent qu'une lueur sombr
plutôt laissent l'Auteur & l
teurs dans les ténébres !

Le premier Article qu
avons donné sur cette Bibl
soit par une discussion de
nologie : celui-ci commenc
un morceau presque sembl
s'agit de la Chronologie d
triarches après le Déluge.
Houbigant se propose enc
(Chap. XI de la Genèse) l
Chronologies ; celle de l'
ordinaire, celle du Samarit
celle des LXX. Ces deux
res, à quelques différence
s'accordent en ce qu'elles al
ou différent d'une centain
nées presque toutes les gén
des Patriarches : ce qui
pour le calcul des Sama
(nous négligeons ici ce
LXX) une espace de 10
entre le Déluge & la N
d'Abraham, tandis qu'il n'y

l'Hébreu que 390 ans. * Or notre Auteur abandonne en cet endroit le Samaritain, & à plus forte raison les LXX. Sa raison principale est qu'il ne paroît pas probable que les Patriarches postérieurs au Déluge n'aient engendré qu'après leur centième année. Alors la vie des hommes étant plus courte, quelle apparence que les générations fussent retardées? Nous croyons donc, *conclut l'Auteur*, qu'il est plus sûr

* *Chronologie de l'Hébreu.*	*Chronologie du Samaritain.*
Sem engendre à . . 100 ans	Sem engendre à . . 100 ans
Arphaxad à 35	Arphaxad à 135
Salé à . . . 30	Salé à . . 130
Héber à . . 34	Héber à . 134
Phaleg à . . 30	Phaleg à . 130
Ragau à . . 32	Ragau à . . 132
Sarug à . . 30	Sarug à . . 130
Nachor à . . 29	Nachor à . . 79
Tharé à . . 70	Tharé à . . 70
Total, 390.	*Total*, 1040.

de suivre les Samaritains pour la Chronologie antérieure au Déluge, & l'Hébreu ordinaire pour les temps qui suivirent le Déluge excepté néanmoins dans les année de Tharé père d'Abraham : nou allons voir dans le moment ce qu le P. Houbigant veut dire.

Ici remarquons trois choses 1° Qu'il y a d'autant plus de raiso de s'attacher à l'Hébreu, dans c calcul, que la Vulgate s'y trouv conforme, & que le Samaritai paroît n'être là qu'une copie alté rée des LXX. 2° Que le motif d l'Auteur, pour suivre cette Chrc nologie, n'est pourtant rien moir que concluant. Il ne croit pas vra semblable qu'après le Déluge l Patriarches n'aient engendré qu'a près leur centième année; mais *répondroit un Samaritain*, rie ne vous oblige à regarder les e fans, nommés dans cette liste comme ayant été les aînés de le

famille. 3° Que le P. Houbigant prend, dans la Chronologie des Livres Saints, un parti contraire au ſyſtême de la plûpart des Sçavans d'aujourd'hui : car voici la Doctrine à la mode depuis quelques années ; on ſuit l'Hébreu pour les temps antérieurs au Déluge, parce qu'aucune antiquité profane n'oblige à remonter plus haut : mais pour les temps d'après le Déluge, on prend le Samaritain ou les LXX, parce qu'à l'aide de l'addition qu'ils donnent de ſept ou huit ſiecles, on ſe trouve au large vis-à-vis des Antiquités Chinoiſes. Le P. Houbigant renverſe le ſyſtême ; il approuve le Samaritain depuis Adam juſqu'au Déluge ; il adopte l'Hébreu depuis le Déluge juſqu'à Abraham : reſteroit à ſçavoir comment il concilie les Antiquités Chinoiſes, avec ce peu d'intervalle qui n'eſt que de 390 ans. Peut-être a-t-il goûté les raiſons de M. Schuckford qui

identifie Noé avec Fohi : alors véritablement il n'y a plus de difficulté ; & c'est le systême auquel nous avons fait beaucoup d'accueil en divers endroits de nos Mémoires.

Nous avons dit plus haut que, selon notre Auteur, il ne falloit pas suivre le calcul de l'Hébreu dans les années de Tharé Pète d'Abraham. En voici la raison : ce calcul Hébreu donne à Tharé 205 années de vie, tandis qu'on peut prouver qu'il n'en a vécu que 145. Car s'il a engendré Abraham à 70 ans, comme il est dit dans ce Chap. XI de la Genèse ; si Abraham partit de Haran pour aller en Chanaan, étant âgé de 75 ans, comme l'assure le Chap. XII ; & si comme le dit positivement S. Etienne au VII. Chapitre des Actes des Apôtres, Abraham ne passa en Chanaan qu'après la mort de son Père Tharé ; il faut bien que Tharé n'eût

alors que 145 ans : joignez en effet les 70 du Père & les 75 du Fils, vous aurez 145 pour le premier. Or le Texte Samaritain ne porte que cet âge ; & par cette raison le P. Houbigant, d'après le P. Morin, le préfère ici à l'Hébreu : préférence qui paroît dans sa note, dans sa Version, jusqu'à la marge du Texte Hébreu ordinaire.

Cependant nous avons à dire qu'on ne doit pas abandonner aisément une leçon qui est dans l'Hébreu, dans la Vulgate, dans les LXX, dans les Versions Syriaque & Arabe, dans la Paraphrase d'Onkelos, dans l'Histoire de Josephe, &c. Tous ces Livres donnent à Tharé 205 ans ; & il n'y a nulle difficulté, dans le calcul, si l'on reconnoît, avec tous les plus habiles Commentateurs, que Tharé avoit 130 ans à la naissance d'Abraham. Il est dit qu'à l'âge de 70 ans Tharé eut

Abraham, Nachor & Aran : comme il n'eut pas ces trois enfans tout à la fois, on peut croire que, selon le ſtyle ordinaire de l'Ecriture, Abraham eſt nommé le premier à cauſe de ſa dignité & des rapports qu'il devoit avoir avec le peuple de Dieu ; mais que dans la réalité il étoit le troiſiéme des enfans de Tharé, & qu'il ne naquit qu'à l'an 130 de ſon Père. Selon cette manière d'expliquer les choſes, il n'y aura plus de difficulté à concilier les deux Textes de la Geneſe & celui des Actes. Abraham aura eu 75 ans quand il ſortit de Haran pour aller en Chanaan, & ſon Père ſera mort avant ce voyage dans la 205e année de ſon âge : car 130 & 75 font préciſement 205 ans. Nous n'obſervons point que, ſelon le Texte ſacré, Loth neveu d'Abraham paroît du même âge que ce Patriarche ; ni qu'Aran Père de Loth, & beau-père de Nachor,

peut-être auſſi d'Abraham, * paroît évidemment l'aîné de cette famille.

Il vaut mieux répondre à deux inſtances du P. Houbigant ; nous ſommes ſurpris qu'elles aient fait impreſſion ſur un ſi habile homme.

Premièrement, *dit-il*, qui croira que Tharé ait eu Abraham à 130 ans, puiſqu'Abraham lui-même dit au Chap. XVII de la Genèſe : *Putas-ne centenario naſcetur filius?* Mais il faut conſidérer qu'Abraham diſoit cela plutôt à cauſe de la ſtérilité & du grand âge de Sara, qu'à cauſe de ſa propre vieilleſſe : c'eſt la penſée de S. Auguſtin, dans ſon Livre de la Cité de Dieu ; & ce qui répond à tout en ce genre, c'eſt que le même Patriarche eut,

* Le P. Houbigant le nie dans une de ſes notes ſur le 20e Chap. mais il ſeroit aiſé de répondre à ſes raiſons. Voyez celles de *Pererius in Geneſ.*

à l'âge de 140 ans, six enfans de Cétura. On peut voir sur tout ceci l'excellent Commentaire de Pererius, sur le 18[e] Chapitre de la Genèse & sur le 25[e].

Secondement, *ajoûte le P. Houbigant*, si l'on place la naissance d'Abraham à l'an 130 de son Père, on pourra donc aussi déranger les autres enfans, qui sont la suite de cette Chronologie; on pourra dire qu'ils ne sont pas les aînés, & que leurs pères, avant que d'avoir ces enfans, auront vécu plus d'années que l'Ecriture ne leur en donne: ce qui détruiroit manifestement tout le calcul des saints Livres. La réponse à ceci n'est pas difficile. On accordera bien que les enfans, nommés dans cette suite de Patriarches, n'auront pas toujours été les aînés; car quel inconvénient y a-t-il, par exemple, qu'Arphaxad, qui est dit avoir engendré Salé à l'âge de 35 ans, ait

eu, avant Arphaxad, quelques autres enfans mâles ou femelles; & quel dérangement cela peut-il mettre dans la Chronologie? Mais on n'avouera pas que les Pères ont vécu plus long-temps que ne le marque l'Ecriture, avant que d'avoir eu l'enfant nommé dans la suite Patriarchale; on ne donnera à Arphaxad que 35 ans quand il a engendré *Salé*, & il en est ainsi des autres. La seule exception qu'on se permettra d'admettre, sera pour la génération de Tharé, à cause des deux Textes de la Genèse combinés avec celui des Actes des Apôtres: encore n'est-ce pas là une exception formelle, puisque des trois enfans de Tharé, il y en aura eu un d'engendré à l'an 70 de son Père. En un mot, nous croyons qu'il est plus à propos de recourir à une solution si naturelle, que d'ôter au Patriarche Tharé 60 années de vie, contre l'expres-

ſion manifeſte du Texte Hébreu, de toutes les Verſions, de l'Hiſtoire de Joſephe, &c. Plutôt que de faire un retranchement ſi conſidérable & ſi contraire à l'Ecriture, le P Petau & pluſieurs autres Sçavans avoient imaginé deux voyages d'Abraham dans la terre de Chanaan, au lieu d'un ſeul dont parlent les Livres Saints; mais cette explication eſt un ſyſtême & une machine. Il eſt moins aiſé de s'en ſervir, que de ſatisfaire aux difficultés de l'opinion qui fixe la naiſſance d'Abraham, à l'an 130 de ſon Pere. *

Au Chap. XLIV, ℣. 5. du même Livre de la Genèſe, le P. Houbigant fait une obſervation bien re-

* Comme le P. H. retouche cette même controverſe chronol. dans la Préface de ſon ſecond Volume, nous aurons occaſion d'ajoûter quelque choſe à ce que nous venons de dire.

marquable. Il s'agit de la coupe que Joſeph fit mettre dans le ſac de Benjamin ſon jeune frère. Le Domeſtique dépêché vers les enfans de Jacob, pour leur reprocher ce prétendu vol & pour les arrêter, eut ordre de leur dire que la coupe qu'ils emportoient, étoit celle où bûvoit ſon maître ; à quoi l'Hébreu ajoûte quatre mots, qui ont fait naître un grand nombre d'interprétations. La Vulgate les rend par ceux-ci, *in quo augurari ſolet*; comme pour faire entendre que Joſeph uſoit de cette coupe dans les cérémonies de la divination ; & c'eſt auſſi à-peu-près le ſens que donnent à ce paſſage, le Samaritain, les LXX, la Verſion Syriaque, &c. Notre Auteur a cru long-temps qu'il falloit ſuivre cette interprétation, ſauf à expliquer comment Joſeph pouvoit, ſans crime, adopter une pratique qui ne ſe préſente que ſous des de-

hors de superstition & d'idolatrie.

Mais en examinant de plus près le Texte sacré, en comparant surtout ce verset 5 avec le 15^e du même Chapitre, le P. H. s'est persuadé que le terme Hébreu, qu'on prend-là pour *deviner* à la manière des Augures, ne signifioit véritablement, en cet endroit, que *conjecturer*. En effet, quand les fils de Jacob furent en la présence de Joseph, il leur dit : *Qu'avez-vous fait ? ne sçavez-vous pas qu'un homme, tel que moi, conjecture sûrement ?* On ne voit là ni coupe, ni opération semblable à celle des Augures. Or puisque, dans ce verset, le terme Hébreu s'explique très-bien en le bornant à la simple *conjecture*, pourquoi lui donner un autre sens dans le verset 5 ; pourquoi ne pas traduire ainsi ce verset : *Vous avez volé la coupe où boit mon maître ; il a conjecturé*

juste sur ce qu'elle est devenue? On ne peut nier que cette explication, donnée par le P. Houbigant, ne lève une difficulté considérable, puisqu'on n'est plus obligé de chercher des subterfuges & de recourir à des interprétations forcées, pour détourner du saint Patriarche Joseph le soupçon de magie, d'idolatrie, de superstition. Nous nous ressouvenons d'avoir lû quelque chose d'aussi favorable, dans la Bible de Hollande, ornée de Commentaires Anglois. » *Deviner*, (dit-on dans cet endroit,) » peut aussi signifier simplement » *conjecturer*, *découvrir*, *pénétrer*, & alors on pourroit traduire, *N'est-ce pas la coupe dans* » *laquelle mon Seigneur boit*, *&* » *concernant laquelle il ne pouvoit* » *que deviner ce qu'elle seroit* » *devenue?* Le verset 15 paroît » tout-à-fait conforme à cette » explication.« On trouve le même

fond de pensée & de commentaire dans la Synopse de Polus.

A l'égard de quelques autres observations de notre Auteur sur ce même verset, nous ne les croyons pas également autorisées : par exemple, il prétend 1° qu'on n'a jamais entendu parler de *divinations par la Coupe*. Cependant divers Auteurs en parlent : on peut voir en particulier la Synopse, Heidegger, Stackhouse, sans compter Boissard & tous ceux qui l'ont cité. Il croit 2° que, dans le Texte Hébreu, on a oublié cinq ou six mots, dont le sens devroit être, *pourquoi avez-vous volé ma coupe d'argent ?* Sans cela, *continue l'Auteur*, il n'y auroit ni sens, ni suite, dans le reproche du Domestique de Joseph, & dans l'excuse des enfans de Jacob : pour bien juger de cette objection, il faudroit avoir tous les Textes sous les yeux. Mais on peut demander si

le P. Houbigant confidère assez que le verset 5 contient uniquement le discours de Joseph à son Officier. Plus haut il lui avoit parlé de la Coupe, en ordonnant qu'elle fût renfermée dans le sac de Benjamin : ainsi, en continuant de donner ses ordres au même Domestique, il n'étoit pas nécessaire qu'il en fît mention une seconde fois ; bien entendu assurément que l'Officier rendant le discours de son Maître aux enfans de Jacob, devoit leur spécifier le vol de la Coupe. En un mot, le discours de Joseph à son Intendant est à-peu-près ainsi : *Mettez ma Coupe dans le sac du plus jeune de ces Etrangers ; ensuite, courez après eux, arrêtez-les, & dites-leur qu'ils ont fait une chose indigne ; que c'est le vase où boit votre Maître ; & qu'il a bien eu raison de se défier de pareils aventuriers.* Trouve-t-on, dans ce précis, qu'il fût abso-

lument néceſſaire de ſpécifier l'enlèvement de la Coupe ; & d'inſérer trois ou quatre mots dans le Texte Hébreu, pour ſuppléer à cette omiſſion ? Que les LXX & la Vulgate aient exprimé le vol, dans l'ordre que Joſeph donne à ſon Envoyé, cela peut convenir à des Verſions dont le propre eſt quelquefois de paraphraſer ; mais il n'en eſt pas de même du Texte, ou le laconiſme eſt bien mieux à ſa place. Au reſte le Samaritain concourt ici avec l'Hébreu, & il en eſt de même du Targum d'Onkelos &c.

Il étoit naturel que les Notes du P. H. fuſſent abondantes ſur le Chap. XLIX de la Genèſe : là ſe trouvent les bénédictions des XII Tribus, & ſur-tout la célébre prophétie qui annonce à Juda, qu'il ne ſera point privé du Sceptre juſqu'à la venuë du Meſſie. Nous n'inſiſtons que ſur cet oracle, &

voici, en peu de mots, ce que l'Auteur nous donne de plus remarquable.

1°. Au lieu de l'Hébreu, qui répond à *Dux de femore ejus*, selon la Vulgate, ou *Legislator de inter pedes ejus*, selon les LXX, le P. H. lit, selon le Samaritain, *Dux de inter vexilla ejus*; * & dans cette leçon il trouve deux avantages; celui de satisfaire à la Langue Hébraïque, & celui de remplir toute la vérité de l'histoire. Car enfin, *dit l'Auteur*, il n'y a pas toujours eu un chef de la race de Juda; mais il y a toujours eu un chef *au milieu des Etendards de Juda*, c'est-à-dire, quelqu'un qui a gouverné la Tribu, soit qu'il en fût membre par sa naissance, soit qu'il

* C'est-à-dire qu'au lieu du mot Hébreu *raglau* qu'on prend pour *femur* ou *pedes ejus*, il lit *daglau*, qui signifie *vexilla ejus*.

fût sorti d'une autre Tribu. Cette manière de lire & d'interpréter a été connue & approuvée de quelques Sçavans ; entr'autres de Job Ludolphe Allemand, mort en 1704 : d'autres l'ont réfutée ; & nous pouvons citer, en particulier, Christophe Wagenseil aussi Allemand, & mort en 1705. Dans son Livre très-érudit, intitulé *Tela ignea Satanæ*, (T. I. pag. 269 & seqq.) il avoue que cette explication est ingénieuse ; mais il n'en est pas plus persuadé qu'il faille changer la leçon ordinaire, laquelle est consignée dans tous les exemplaires du Texte Hébreu, & représentée par toutes les Versions. *Quis hîc*, ajoûte-t-il d'après Hottinger, *solum sapere existimet codicem Samaritanum, præter omnia reliquarum nationum & linguarum exemplaria?* D'ailleurs, continue-t-il, quand je me rendrois facile à l'égard des changemens qui affecteroient

toient d'autres leçons de l'Ecriture, je ne pourrois l'être à l'égard de celui-ci, parce que les Juifs le regardent comme une adresse ou un subterfuge des Chrétiens; comme une preuve de l'embarras où les jette l'oracle de Jacob. Il y a, dans ces observations, quelque chose qui ne paroît pas méprisable; & quoiqu'au fond la leçon du Samaritain n'affoiblisse point la Prophétie, quoiqu'elle paroisse d'ailleurs assez naturelle, nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de lui donner la préférence sur l'Hébreu ordinaire: on explique très-bien le *Dux de femore*, le *Legislator de inter pedes ejus*: les Livres de controverse sont remplis de solutions très-satisfaisantes à cet égard; nous y renvoyons le Lecteur.

2°. Dans la même Prophétie, le P. H. préfere la leçon *Scelah*, qui se trouve encore dans le Samaritain, au terme *Sciloh* que porte

l'Hébreu ordinaire. Le premier de ces mots signifie *Pacifique*, ou *faisant la paix*; le second est traduit par *celui qui doit être envoyé*, ou bien *celui à qui toutes choses sont réservées*. Or l'Auteur pense que le premier est très-conforme à l'analogie de la Langue, & que l'autre ne l'est nullement : *Sine exemplo est*, dit-il, *sine legitimâ potestate*, & *sine medullâ*. On jugera si ces raisons doivent l'emporter sur la doctrine ordinaire, laquelle se concilie avec celle des anciens Juifs, qui tous ont reconnu le terme *Sciloh*, sauf à l'expliquer selon leurs préjugés. On examinera, en particulier, si le défaut d'exemple suffiroit pour faire rejetter un mot caractéristique, & spécialement destiné pour le Messie futur. Mais peut-être toute cette controverse doit-elle disparoître ici, puisqu'avec l'un ou l'autre de ces deux mots, la Prophétie est

toujours invincible contre les Juifs. Nous voudrions que le P. Houbigant eût fait cette réflexion, & qu'il se fût simplement appliqué à déduire les raisons qui lui font embrasser la leçon du Samaritain, sans trop déprimer celle qu'ont suivie les plus habiles gens de la Synagogue & de l'Eglise Chrétienne.

Sur le Chap. III de l'Exode ℣℣. 14 & 15, le P. H. remarque deux choses considérables. La première est à l'occasion de la leçon si célèbre dans les LXX & dans la Vulgate, *Je suis celui qui suis*, *EGO SUM QUI SUM*. L'Auteur croit qu'il faudroit traduire *Is ero, qui olim futurus sum*: ce qui signifieroit, selon lui, que Dieu promet d'être, dans la délivrance de son Peuple, tel qu'il s'étoit déclaré & annoncé aux Patriarches : explication dont plusieurs Auteurs ont montré les traces ; on peut voir la Synopse de Polus, & sur-tout

Paul de Burgos, dans ses additions sur le Commentaire de Nicolas De Lyre. Mais les raisons du P. H. & ces autorités n'empêchent pas qu'on ne regrette l'excellente Notion de l'essence & des attributs de Dieu, contenue dans ces quatre mots, *Ego sum qui sum.* Tant de sçavans Interprètes de tous les païs & de toutes les communions l'ont reconnue, qu'il faut quelque chose de plus que des probabilités pour s'en détacher.

La seconde observation de notre Auteur, & l'on peut dire même la principale, puisqu'elle donne lieu à la première ; c'est que les quatre mots susdits, & les deux *qui est* également contenus dans le ℣. 14 de ce Chapitre, n'énoncent point le nom de Dieu ; en voici la preuve : Au ℣. 15 Dieu dit que son nom est *Jehovah*, donc au ℣. 14, & par ces mots *Ego sum qui sum &c.* il ne se donne point la

dénomination propre & ſingulière qui le diſtingue de tout autre Etre. Il ſemble que ce raiſonnement eſt ſolide ; car on ne voit pas pourquoi Dieu ſe donneroit deux noms différents dans l'étenduë de deux Verſets ; & l'on ne voit pas mieux pourquoi il prendroit, coup ſur coup, deux noms identiques au fond & diſſemblables en apparence : ajoûtez à cela, que c'eſt ſeulement le terme *Jéhovah* que Dieu déclare être ſon propre Nom : *Hoc nomen mihi eſt in æternum.* Nous avons un peu développé la penſée de l'Auteur, qui d'ordinaire eſt fort ſerré dans ſes obſervations. Celle-ci paroît empruntée du Traité de Louis Cappelle, ſur le Nom de Dieu *Elohim.* Elle ſatisfait à quelques difficultés ; elle délivre les Interprètes du ſoin de montrer en quoi, & comment les deux noms de Dieu, *Qui eſt* & *Jehovah*, different ou ne different pas : embarras

assez grand, mais qui, dans l'id
de Cappelle & du P. H., ne pc
teroit que sur la supposition faus
qu'il y auroit-là deux noms; tan
qu'il n'y en a qu'un.

Nous sommes obligés de tern
ner notre Extrait, quoique nc
ayions remarqué beaucoup de b
les choses dans le développem
de ce Volume. Il faut concev
que l'Auteur met en œuvre p
tout les régles de la Critique; c
tantôt il rectifie les Leçons
Texte Hébreu : c'est son occu
tion la plus ordinaire ; tantôt
réfute quelques Interprètes de l'
criture : c'est sur-tout contre M.
Clerc, qu'il dirige ses batterie
tantôt il s'applique à éclaircir
passages difficiles : c'est sans con
dit la partie de l'Ouvrage dont
doit faire le plus de cas. Il f
penser, avec cela, que les Obs
vations Grammaticales, les co
paraisons de Textes, les rapp

chemens de Verſions, reviennent ſans ceſſe ; qu'il y a dans tous ces détails, beaucoup d'eſprit, d'érudition, quelques degrés de hardieſſe, pluſieurs interprétations heureuſes, & quelques-unes qu'on peut bien ne pas adopter.

Nous remettons la ſuite de notre travail aux Volumes ſuivans.

ARTICLE LVII.

LA VIE DES PEINTRES Flamands, Allemands & Hollandois, avec des Portraits, gravés en taille-douce ; une indication de leurs principaux Ouvrages, & des réflexions ſur leurs différentes manières. Par M. J. B. Deſcamps, Peintre, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, & Profeſſeur de l'Ecole du Deſſein de la même

Ville. Tome II. *in-8°. A Paris, chez Jombert, rue Dauphine; Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; Pissot, Quai de Conti; Durand, rue S. Jacques.* M. DCC. LIV. Suite de l'Article XLIII, au mois d'Avril, I. vol.

NOUS commençons cet Article par la Notice de Pierre de Laar appellé *Bamboche* en Italie, *parce qu'il étoit singulièrement malfait*, ayant *les jambes fort longues, le corps court, la tête enfoncée dans les épaules.* Mais l'Auteur de la Nature place souvent un esprit très-étendu & très-capable de belles choses, dans un corps totalement disgracié. Bamboche fut un homme de génie : *un dessein fin & correct, une couleur vigoureuse & naturelle, une variété singulière font le mérite rare de ses ouvrages.... Ce*

qu'il avoit sur-tout d'admirable, étoit de sçavoir rendre avec beaucoup de précision & de jugement, les différentes constitutions de l'air, & ce que les vapeurs qui s'y élevent ou se raréfient peuvent indiquer sur le Soleil levant, son couchant ou son midi.

Ce seroit ici le lieu d'apprécier au juste le genre de ce Peintre : ses Tableaux représentent des Chasses, des Attaques de Voleurs, des Foires & des Fêtes publiques, des Paysages, & des Marines : sujets agréables, & qui suffisent même pour faire la réputation des meilleurs Maîtres. Cependant on appelle tout cela des *Bambochades* ; & les rigides amateurs de la Peinture déclament souvent contre le goût qui détermine à rechercher ces sortes d'Ouvrages. Ils s'écrient que tout est perdu, si les *Bambochades* se maintiennent sur un pied de considération qui engage les

bons Peintres à travailler dans ce genre; ils en appellent sans cesse aux entreprises sérieuses, aux compositions d'histoire; aux imitations de l'antique & des grands Maîtres. Sur tout ceci on a vû, ces dernières années, des Ecrits très-animés & sans doute inspirés par le zéle de l'Art. Cependant il resteroit encore à expliquer deux choses: 1° Pourquoi les Anciens ne paroissent pas avoir mis tant de différence entre les sujets champêtres ou domestiques, & les grandes machines; pourquoi, par exemple, ils parlent avec autant d'estime des Raisins de Zeuxis & du Chasseur de Protogène, que de la Venus d'Appelle & de l'Iphigenie de Timanthe? 2° S'il est toujours vrai que l'Histoire l'emporte sur ce qu'on appelle *Bambochades*; & s'il n'est pas possible, par exemple, de mettre autant de feu, de composition, de sçavoir en un

mot, dans un combat de Buveurs, que dans la querelle des Centaures contre les Lapithes ? Nous ne faisons point ces questions pour égaler les deux genres, mais pour faire sentir combien il seroit nécessaire de transformer les invectives vagues & indéterminées contre les Bambochades, en instructions solides sur la préférence qu'on doit donner aux sujets d'histoire.

Le Peintre Bamboche travailla plusieurs années à Rome, jouissant de l'amitié du Poussin, du Lorrain & de Sandrart. Il revint à Amsterdam, où il passa le reste de ses jours. Nous avons vû trois récits différents de sa mort; il est à croire que celui de M. Descamps est le plus véritable; parce que cet Ecrivain puise d'ordinaire dans de bonnes sources. Selon lui, Bamboche, qui avoit toujours été d'un caractère très-gai, mourut de mé-

lancholie, mais sans se jetter dans un puits, comme on lit dans le Dictionnaire des Beaux-Arts, & sans se noyer dans les fossés de Harlem, comme le marque le Dictionnaire de Peinture.

Il faudroit transcrire tout l'Article de Gérard Dow, élève de Rembrant pour donner l'idée convenable de ce bon Peintre. Gérard excella dans la propreté, l'exactitude, & le beau *fini*. Il eut presque le défaut qu'Apelle reprochoit à Protogène, *quod manum è tabula nesciret tollere*. Attentif à l'excès *il impatientoit ceux dont il faisoit le portrait..... Que l'on juge du temps qu'il employoit à une tête, il fut cinq jours à peindre une des mains de Madame Spirings. Que l'on juge du soin qu'il mettoit à tout préparer, il broyoit lui-même ses couleurs; il faisoit ses pinceaux.... il enfermoit sa palette, ses pinceaux, ses*

ouleurs, dans une boëte bien exacte, afin de les préserver autant qu'il étoit possible de la poussière. Il entroit doucement dans son attelier, se plaçoit sur sa chaise, où après être resté immobile jusqu'à ce que le plus petit duvet ne fût plus en l'air, il ouvroit sa boëte, en tiroit, avec le moindre mouvement qu'il pouvoit, sa palette & ses pinceaux, & se mettoit à l'ouvrage. Il y a bien de la gêne dans ces pratiques; c'est la réflexion de M. Descamps: mais quand le génie n'en est point altéré; quand la couleur n'est tourmentée, ni refroidie par le travail; quand une touche fraîche voile des soins pénibles; quelle gloire pour un Artiste! & c'est l'éloge qu'on donne à Gérard Dow. Ses sujets sont pris, la plûpart, dans les occupations de la vie privée; à peu près comme ceux de notre Peintre moder-

ne M. Chardin. * Par exemple on voit dans le Cabinet du Roi *une Servante tenant un Coq ; une femme lisant avec des lunèttes :* chez M. le Duc d'Orléans, *un Joueur de violon ; une Vieille qui file ; un Vieillard tenant une pipe ;* chez M. le Comte de Vence, *une Vieille femme qui passe du fil sur un devi-*

---

* Nous trouvons, à la page 241 de ce Volume, un bel éloge de M. Chardin : nous ne voudrions pas l'oublier : toute la France connoît trop ses Ouvrages pour ne pas convenir que la vérité seule, & non la flatterie, parle dans le morceau qu'on va lire : » On seroit » tenté de croire que M. Chardin n'auroit » vû les Ouvrages de personne, tant sa » façon d'imiter la nature est à lui : » c'est d'elle uniquement qu'il semble » tenir le secret de la représenter. Enne» mi de ce qui s'appelle manière, il » n'adopte que celle de chaque objet ; » & le choix sage qu'il en sçait faire, ne » refroidit jamais sous son pinceau, la » vivacité & le feu qui donnent la vie à » la chose représentée.

doir ; chez M. le Marquis de Voyer, *une Marchande de poisson ; une Bouquetière ; une Marchande de gibier, &c.* Nous n'indiquons que la moindre partie des ouvrages de Gérard Dow qui a peint tout sa vie, & qui a vécu long-temps.

Philippe Wouwermans mourut à 48 ans, & n'a pas laissé de remplir les Pays-Bas de ses Ouvrages : on en a même un grand nombre à Paris. Ce Peintre né à Harlem en 1620, travailla dans le genre de Bamboche. » Ses sujets » étoient des Chasses, des Foires » de Chevaux, des Attaques de Ca- » valerie, &c.... aucun Peintre » ne l'a surpassé dans l'art du des- » sein en ce genre. Sa couleur est » excellente ; il avoit la magie » d'adoucir sans ôter la force : il est » gras & pâteux. Des touches fer- » mes, quoiqu'avec finesse, l'ont » rendu presque imperceptible à

» deviner. Il regne dans ses Ta-
» bleaux beaucoup d'harmonie &
» d'entente du clair-obscur. Ses op-
» positions sont larges & la divi-
» sion de ses plans imperceptible;
» ses lointains & ses ciels, ses ar-
» bres & ses plantes, tout est une
» imitation exacte de la nature. «
On a aussi une explication détaillée des qualités de ce Maître, dans un des Catalogues raisonnés de M. Gersaint; & ce morceau, qui est bien, se concilie avec le jugement de M. Descamps. On apprend, par la Notice de celui-ci, que Wouwermans justifia, presque toute sa vie, l'axiome qui énonce les rigueurs de la fortune à l'égard de la plûpart des Peintres. Wouwermans travailla sans cesse, & n'en fut pas plus riche. Il eut affaire à des Brocanteurs, vrais escrocs de profession, gens toujours prêts à profiter de la bonne foi qu'inspire

l'étude & la pratique aſſidue des Arts. Il donna ſes Ouvrages preſque pour rien, & ils furent revendus au poids de l'or : cette eſpèce de négoce n'étoit bonne qu'à faire périr de faim l'Artiſte, & à enrichir les Marchands dont il étoit la dupe.

Un autre excellent homme, Nicolas Berghem, ſe laiſſa piller par ſa femme, qui étoit tout à la fois une Harpye & une Megère. Maîtreſſe dans la maiſon, elle faiſoit travailler ſans relâche cet époux complaiſant ; puis elle s'emparoit de tout ce qu'il avoit pû gagner par ſes talens rares & par ſon aſſiduité. Heureuſement Berghem avoit de la Philoſophie dans l'eſprit : *ſon ſeul plaiſir étoit de peindre, & il diſoit en badinant, que l'argent étoit inutile à qui ſçait s'occuper.* Avec ce principe, la pauvreté n'inſpire point de mauvaiſe humeur, & l'on travaille

avec autant de sang froid & de gaieté que si l'on étoit toujours dans l'abondance. Berghem *peignoit ses tableaux en chantant*, & voici quelle fut sa manière. « On » ne peut aller plus loin quant à » la couleur, la touche, & l'in- » telligence de la lumière & des » ombres : ce sont par-tout de gran- » des masses où les détails n'in- » terrompent point leurs accords. » Il ne négligeoit rien ; un caillou » étoit fini comme les objets les » plus intéressants. Avec une tou- » che large & pétillante, il tiroit » des tons de couleur dans les maf- » ses d'ombres qu'il reflétoit, soit » par l'eau ou d'autres corps lumi- » neux qui rendent les Tableaux » clairs & transparents, quoique » bruns en apparence : ses figures » & ses animaux sont d'un dessein » correct, coloriés & touchés avec » une grande finesse. Enfin on ne » voit rien de médiocre dans ce

Peintre. « Les beaux morceaux
'on a de lui à Paris, justifient cet
oge. M. Descamps nomme, à son
dinaire, la plûpart des Cabinets
ils se trouvent. Berghem étoit
à Harlem en 1624, & mourut
ns la même Ville en 1683 à l'âge
59 ans.

Il faudroit lire les Notices sui-
ntes : celle de Bartholet Flemaël,
ont nous voyons à Paris beau-
up de bons Tableaux, entre au-
es l'enlèvement d'Elie sur un char
feu ; grand morceau qui orne
coupole de l'Eglise des Car-
es-déchaussés : celle de Ga-
iel *Metzu*, Peintre charmant
ns le genre des sujets domesti-
ies : celle de Lely homme
lettres, & très-estimé pour les
ortraits : celle de Gonzale Co-
ies, presque comparable à Van
yck pour le génie : celle de Ger-
ant-Vanden Eeckhout, élève &
dèle imitateur de Rembrant : celle

de Paul Potter, excellent Peintre d'animaux: celle de Vander Schuur, dont les ouvrages tiennent plus du goût Italien que du goût Flamand, &c. Nous insistons un moment sur celle de Marie Oosterwick née près de Delft en 1630, & morte en 1693.

Elle peignit les fleurs avec une vérité qui plut à tout le monde. Les Grands & les Souverains mêmes recherchoient ses ouvrages. Le Roi d'Angleterre Guillaume III. lui fit donner 900 florins pour un Tableau; & le Roi de Pologne 2400 pour trois autres pièces de sa façon. Cette fille allioit beaucoup de connoissances & d'esprit à l'amour du travail. Elle fut demandée en mariage par un Peintre libertin & paresseux: comme elle ne vouloit ni s'engager, ni rebuter durement celui qui la recherchoit, voici l'expédient qu'elle imagina pour ne point accepter la

opofition. Elle exigea de ce Pein-
: qu'il travaillât dix heures cha-
ıe jour durant une année. La con-
tion fut acceptée,& demeura fans
:écution. L'attelier du prétendant
oit vis-à-vis de celui de Marie
'ofterwick; elle ne manqua pas
: marquer avec de la craye, fur
: chaffis de la croifée, tous les
ɔurs que le Peintre, mis à l'épreu-
e, ne travailloit pas. Il vint au
out de l'année renouveller fes fol-
icitations: mais elle lui dit d'un
on affuré que la promeffe ne l'o-
›ligeoit plus, puifqu'il n'avoit pas
empli la condition; & la preuve
ju'elle en donna fut le nombre
les jours d'oifiveté qui étoient mar-
qués exactement. Nous tranfcri-
vons tout ceci, ainfi que les autres
particularirés qui concernent ces
Artiftes, d'après M. Defcamps no-
tre Auteur. Ajoûtons, en finiffant,
quelques traits qui intéreffent auffi
fa manière d'écrire.

1°. Plusieurs des Peintres dont il parle n'ayant pas été aussi honorés de leur vivant, qu'ils le méritoient, c'est une œuvre de justice & de reconnoissance que de les faire revivre aux yeux de la postérité; c'est-à-dire, de rappeller le souvenir de leurs travaux, & d'apprécier le caractère particulier de leurs ouvrages. Cette dernière partie est quelque chose de capital dans le Livre de M. Descamps; il a soin par-tout de peindre les mœurs & les talens de ces Artistes Flamands, la plûpart gens très-simples dans le détail de leur vie, quoique très-intelligents dans la pratique de leur Art.

2°. Il seroit impossible que tous eussent été des hommes illustres: aussi trouve-t-on, dans ce Volume & dans le précedent, quantité de Notices très-succintes. On croiroit qu'elles n'y ont été placées que pour conserver l'ordre chronolo-

que; mais après tout, ces Arti-
s si abrégés sont encore préfé-
bles à de simples listes, telles
'on en voit si souvent dans l'Hif-
re des Orateurs, des Poëtes,
s Musiciens, &c.
3o. Un recueil, comme celui-ci,
peut-être exempt de monoto-
e: il faut toujours que les dates
la naissance & de la mort; que
s rapports d'élèves à maîtres; que
s petits évenemens domestiques;
s voyages à Rome ou ailleurs;
s faveurs ou les revers de la for-
ne reparoissent dans ces Notices.
faut que les talens se compa-
nt & se rencontrent, que les Ou-
ages se répétent, que les éloges
u les critiques renaissent; enfin
ue les Cabinets dépositaires des
ivers Tableaux soient nommés à
iverses reprises: voilà les inconvé-
iens de ces sortes d'Ouvrages.
Une histoire suivie de la Peinture
lamande où, si l'on veut, de

l'Ecole de Flandres auroit plus d'avantages; mais je doute qu'on pût y faire également connoître tous ceux qui s'y sont distingués.

Quoi qu'il en soit, nous verrons toujours avec plaisir la suite de cet ouvrage: M. Descamps promet encore deux Volumes; il faut lui souhaiter des Rubens & des Van Dyck à célébrer; mais nous craignons que la race n'en soit éteinte.

ARTICLE LVIII.

HISTOIRE UNIVERSELLE sacrée & profane, composée par ordre de Mesdames de France. Cinq Volumes in-12. A Paris, chez Guill. Desprez. M. DCC. LV.

DANS sa Préface, M. Hardion nous apprend que le plan de cet Ouvrage *lui a été tracé par* Madame

Madame Adelaïde, & *qu'il n'a consulté pour l'entreprendre que son zéle pour le service de Mesdames.* » Leur intention, *dit-il*, » a été de se rappeller leurs Lec» tures, suivant l'ordre des temps, » dans une Histoire universelle qui » n'eût ni la sécheresse ordinaire » des Abrégés, ni l'étenduë des » Histoires particulières. Il falloit » rassembler en un corps ce que » l'Histoire offre de plus mémo» rable, de plus utile & de plus » intéressant; faire connoître les » caractères des personnages qui » ont joué sur les différents théa» tres les rolles principaux; mettre » les Lecteurs en état de se faire » à eux-mêmes, des Leçons de » morale & de politique, d'après » les tableaux qu'ils auroient sous » leurs yeux; enfin composer un » tout, dont les parties fussent liées » entr'elles sans embarras & sans » confusion.

Sans flatter M. Hardion, dont la modestie égale la capacité, nous pouvons dire qu'il a heureusement rempli un plan si digne des mains augustes qui l'ont tracé. Sous sa plume l'Histoire sacrée est aussi édifiante qu'instructive ; les Historiens & les Prophètes inspirés conservent dans son Ouvrage leur divin caractère. Il ne se permet ni ces réflexions hardies, ni ces critiques téméraires que hazardent aujourd'hui, avec tant de complaisance, certains Abbréviateurs : en parcourant les fastes de la Religion, loin d'allarmer la piété, M. H. la rassure & la fortifie. Ses Annales saintes respirent cette douce persuasion, qui porte sur des monumens aussi solides que consolans. Quoiqu'il n'entre jamais dans de profondes controverses, cependant il ne laisse aucune ressource raisonnable, ni à l'incrédulité qui se glorifie de sa révolte, ni à l'in

délité qui se permet le doute. Faut-il que, dans le siècle où nous sommes, ce mérite soit devenu si précieux ! Ils ne sont pas encore bien éloignés ces temps, où c'eût été un crime & un opprobre d'être, ou de paroître moins religieux.

Dans l'Histoire profane, M. Hardion ne déroge point à ce ton sage & vertueux : entre ses mains les évenemens historiques sont des Leçons politiques & morales. Tous les Grands lisent ici leurs devoirs, tous les Gouvernemens leurs maximes, tous les Peuples leurs Loix. Cette Histoire n'est ni l'apologie des vices, ni la satyre des vertus : on n'y réforme point les jugemens équitables de la sage Antiquité ; on n'y exerce point une critique dépravée, qui fait de l'Histoire une école de scandale, plutôt qu'une école de probité ; qui imprime des taches aux mérites les plus reconnus ; qui efface la honte des excès

les plus décriés. M. H. ne s'étudie point à séparer les grandes actions & les nobles sentimens, des principes & des motifs qui en sont la grandeur & la noblesse; il ne cherche point à faire disparoître ces principes & ces motifs, ou à les reléguer dans la classe des préjugés & des superstitions populaires. Ce n'est donc point ici un de ces Abrégés historiques, qui ne sont faits que pour affoiblir, dans des Lecteurs vertueux, le zéle du bien, & pour affermir & nourrir dans les autres, la licence des pensées & le désordre des penchans. Philosophe & religieux sans appareil & sans affectation, M. H. ne respecte que la vérité, & n'honore que la vertu; il ne peut manquer de plaire à tous ceux qui en ont le goût & le sentiment.

On ne concevra tout ce que contient cet Abrégé, qu'en le lisant avec attention: les Sçavans y trou-

veront presque tout le fonds essentiel de leur sçavoir ; & ceux qui n'aspirent pas à l'être, y trouveront tout ce qui leur est nécessaire pour se former un fonds honnête de connoissances historiques dont le tissu est bien lié, & dont l'étenduë n'est pas médiocre. On imagine à peine comment, en si peu d'espace, on a rassemblé avec tant d'ordre, de netteté & d'élégance, un corps si complet d'Histoires générales & particulières. La naissance, le progrès & les révolutions des anciens Empires, la forme de leurs Gouvernemens, l'origine des Loix, des coûtumes & des usages, le goût & la perfection des arts, en un mot tout ce qui a formé l'état & le caractère des différents peuples qui ont occupé ensemble, ou successivement, la scène de l'ancien monde ; tout cela, dis-je, est retracé dans cet Abrégé, avec une exactitude qui ne rappelle rien

d'inutile, & qui n'oublie rien d(fort essentiel.

Quelque serré, quelque préci que soient ces immenses détails ils n'ont pas empêché l'Auteur d(remonter aux principes des grand évenemens, d'en suivre le cours, 8 de peindre les principaux Acteur avec une force de pinceau, qui n dégraderoit pas la dignité des plu grandes Histoires.

On ne doit attendre de nous qu quelques citations, qui justifier l'idée avantageuse que nous avon de cet Abrégé, & que nous croyon devoir donner en l'annonçant a Public. Nous n'avons encore qu les cinq premiers Volumes, i commencent à la naissance c monde & finissent à la venuë c Jesus-Christ. Les évenemens y so rangés dans l'ordre de leurs date; & ces dates sont rapportées au sept principales époques que fou nit l'Histoire sainte. La premiè

comprend 1656 ans, depuis la création du monde jusqu'au déluge universel. La seconde, depuis ce déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, renferme 427 ans : on y voit la dispersion des peuples & l'origine des premiers Empires. La troisième, dans les 430 ans qui suivent, embrasse l'Histoire des Assyriens & des Egyptiens, & la formation des premiers Etats dans la Grèce : c'est ce qu'on appelle, dans l'Histoire Grecque, *les temps inconnus*. La quatrième époque contient 476 ans, depuis la délivrance des Israëlites jusqu'à la construction du Temple de Jerusalem : cette époque comprend l'Histoire des temps héroïques ou fabuleux, qui sont un mêlange de la Fable & de l'Histoire. La cinquième s'étend depuis la quatrième année de Salomon jusqu'à la première année de l'Empire de Cyrus, & comprend 480 ans. La sixième en comprend

224 depuis Cyrus jusqu'à l'Ere des Seleucides. La septième renferme un espace de 312 ans, depuis l'Ere des Grecs jusqu'à la première année de l'Ere vulgaire de Jesus-Christ. L'Histoire de tous ces siècles est divisée en 17 Livres.

La nature des Loix, le génie des peuples, le caractère des grands hommes, l'invention des arts, certains traits remarquables sont, dans le cours d'une Histoire, autant d'articles sur lesquels on peut juger du goût & du style d'un Auteur : choisissons-en au hazard quelques exemples dans cet Abrégé : nous les tirons tous de l'Histoire profane.

1°. Parmi les hommes rassemblés en corps d'Etat, ou de Nation, *les Loix* sont les liens de la société & de la subordination, la régle des mœurs, le fondement de la Police, & la base du Gouvernement : celles des Egyptiens sont les plus ancien-

nes qu'on connoiſſe. Voici l'idée que nous en retrace M.H. : » Elles, » étoient, *dit-il*, ſages, pleines » d'équité, & propres à unir entre » eux les citoyens. Il n'étoit pas » permis d'être inutile à l'Etat, & » la Loi aſſignoit à chacun ſon em- » ploi, qui ſe perpétuoit de père » en fils. Les Prêtres & les Soldats » avoient des marques d'honneur » particulières, mais tous les mé- » tiers juſqu'aux moindres étoient » en eſtime ; & on ne croyoit pas » pouvoir mépriſer, ſans crime, les » citoyens dont les travaux, quels » qu'ils fuſſent, contribuoient au » bien public. L'étude des Loix & » de la ſageſſe étoit commune à » tous les états, & l'on n'excuſoit » en aucun particulier l'ignorance » de la Religion & de la Police du » pays. « Quand on ſçait que l'im- mortalité de l'ame étoit un dogme reçu parmi cet ancien peuple, on ne doit pas s'étonner de la bonté

de ses Loix. Les Locriens eurent pour Législateur un nommé Zaleucus : c'étoit un disciple de Pythagore, ses mœurs étoient d'une pureté admirable. » Dans le préam-
» bule de ses Loix (dont M. H.
» rappelle les principes avec com-
» plaisance,) il établissoit l'exis-
» tence des Dieux, & la nécessité
» du culte qui leur est dû ; il tiroit
» ses preuves de la merveilleuse
» disposition des corps célestes, &
» faisoit voir que l'ordre, qui règne
» dans l'univers, ne peut être l'ou-
» vrage ni des hommes, ni du
» hazard, mais d'une suprême in-
» telligence, qui voit tout, qui
» règle tout, & de qui nous tenons
» tout ce qu'il y a de beau &
» d'excellent dans la vie. Il vou-
» loit en conséquence qu'on tînt
» son ame exemte de tout vice;
» parce que les Dieux, *disoit-il*,
» n'acceptent ni les sacrifices, ni
» les offrandes des méchans, &

ie se plaisent qu'aux actions jus-
es des hommes vertueux.« Sans
ériter une proscription juridi-
e, les Matérialistes & les autres
seurs de systêmes impies, ne
urroient publier un plan de légis-
ion, conforme aux principes de
ır Philosophie. Aussi dans l'anti-
ıité leur licence ne fut jamais im-
ınie, ou bien son impunité annon-
& hâta la chute des Empires qui
lérerent une pareille liberté.

2°. *Le génie des peuples :* M.
ardion le saisit avec intelligence
le représente avec fidélité. Après
peinture des mœurs de Lacédé-
one, dont la frugalité & l'austé-
té ne tendoient qu'à former des
ıerriers intrépides & infatiga-
les ; dont le langage même étoit
ur, pauvre & grossier ; dont le
oût étoit de *parler peu, mais*
npérieusement, & de réduire
l'expression de leurs pensées à de
imples monosyllables pleins de

force & d'énergie ; M. Hardion leur oppoſe le portrait des Athéniens, *vifs, enjoués, ſpirituels également propres pour les Sciences profondes & pour les études agréables.* » Ils cultiverent, *dit-il,* » avec un prodigieux ſuccès non-» ſeulement la Peinture, la Sculp-» ture & l'Architecture, mais en-» core la Muſique, la Poëſie, l'E-» loquence, la Philoſophie & l'Art » militaire. Leurs ouvrages, dans » tous ces genres, devinrent des » modèles pour toutes les Nations » ſçavantes & polies. La Tragédie » & la Comédie leur doivent tout » à la fois leur origine & leur per-» fection, & ils ont porté l'art » oratoire à un degré d'excellence » dont les plus grands Orateurs » dans tous les ſiècles n'ont pû ap-» procher qu'en les imitant. Leur » langage devint, en conſéquence, » le plus pur, le plus délicat & » le plus harmonieux de tous ceux

„ qu'on parloit dans les différentes
„ parties de la Grèce, &c. " Dans
un ſeul trait qui échappe en quelque ſorte au pinceau de M. Hardion, on reconnoît tout le génie des anciens Romains : „ Les Monarchies fondées par les ſucceſſeurs
„ d'Alexandre .... furent, *dit-il*,
„ enfin englouties par les Romains, peuple fier, hardi, & en
„ même temps le plus reglé dans
„ ſes conſeils ; le plus conſtant dans
„ ſes principes, le plus laborieux
„ & le plus patient, tant qu'il conſerva l'amour de la Patrie & le
„ reſpect pour les Loix ; tant que
„ la frugalité, l'eſprit d'œconomie
„ & la pauvreté, furent en honneur à Rome, & que l'on y eut
„ pour maxime fondamentale, de
„ regarder la liberté comme un
„ bien inſéparable du nom Romain, &c.

3°. De tous *les grands hommes*, dont *les caractères* ſont exprimés

dans cet Abrégé, nous n'en produirons qu'un seul, le rival de Cimon l'Athénien, le fameux Périclès. Après avoir décrit son ambition, sa jalousie, ses intrigues contre son vertueux concurrent, M. Hardion en fait ce portrait. „ A „ ne considérer en Périclès que „ l'élévation & la beauté du génie, „ le profond sçavoir, la sublime „ éloquence, le goût pour les „ beaux Arts & les talens propres „ pour gouverner, on ne trouvera „ peut-être dans l'Histoire aucun „ homme d'Etat qu'on puisse mettre au-dessus de lui, ni même lui „ comparer.... Il apprit (d'Anaxa„ gore) à remonter aux principes „ des choses, & à examiner atten„ tivement la nature des différents „ êtres, soit matériels, soit intel„ ligibles. Ces connoissances lui „ furent d'un grand secours pour „ s'élever à un genre d'éloquence „ supérieur à ce qui avoit paru jus-

„ ques-là, & qui consistoit prin-
„ cipalement à bien démêler les
„ vraies & les fausses idées, à en-
„ visager un sujet dans toutes ses
„ parties, à les distribuer entre
„ elles, afin que toutes ensemble
„ elles formassent un corps bien
„ proportionné &, pour ainsi dire,
„ organisé. Un autre fruit de cette
„ étude fut de connoître les mœurs,
„ le génie & le caractère de ceux
„ à qui il parloit, pour y confor-
„ mer son langage ; de sçavoir dis-
„ tinguer ce qui est honnête ou
„ honteux, utile ou nuisible : ce
„ qui le mettoit en état d'inspi-
„ rer des résolutions convenables
„ à la gloire & aux intérêts de la
„ République. Enfin par la peine
„ qu'il prit pour approfondir les
„ caractères des passions, leurs dif-
„ férences, leurs effets; il sçut trou-
„ ver les moyens les plus propres
„ pour les exciter, ou pour les
„ calmer. A ce fonds de connoif-

„ sances, & à cette méthode de „ les mettre en œuvre, il joignoit „ toutes les richesses & toutes les „ couleurs de l'élocution. Cette „ éloquence si sublime, & si nou- „ velle, lui avoit fait donner le „ nom d'*Olympien :* on disoit que „ lorsqu'il parloit devant le peu- „ ple, il tonnoit, il éclairoit; qu'il „ portoit sur sa langue la foudre de „ Jupiter, & que la Déesse de la „ Persuasion résidoit sur ses lévres, „ &c.

4°. En fait d'*Arts*, nous ne ferons mention que de la Teinture de pourpre inventée à Tyr : l'Auteur en raconte ainsi l'histoire. „ Un „ Berger avoit conduit son trou- „ peau sur le bord de la mer; son „ chien y rencontra par hazard un „ petit coquillage qu'il brisa en- „ tre ses dents, & sa gueule de- „ vint toute rouge du sang qui en „ sortit. Le Berger essuya ce sang „ avec de la laine dont il couvrit

„ ſa tête. La beauté de la couleur
„ ſurprit ceux qui la virent. Hi-
„ ram fut averti de cette découver-
„ te, & s'étant fait amener le Ber-
„ ger, ne put lui-même voir ſans
„ admiration, l'éclat & la vivacité
„ de cette teinture. Il fit ramaſ-
„ ſer ces coquillages, & ſes tein-
„ turiers en tirerent cette pourpre
„ ſi eſtimée dans l'antiquité, ſous
„ le nom de *pourpre de Tyr*, &
„ qui fut pour les Tyriens une
„ nouvelle ſource de richeſſes. L'u-
„ ſage en eſt perdu depuis long-
„ temps, & l'on ne retrouve plus
„ de ces mêmes coquillages ſur la
„ côte de Phénicie. "

5°. *Les traits remarquables* ſont ſans nombre dans cet Abrégé : on peut juger de leur choix par ceux que nous allons citer. Cyrus vainqueur de Crœſus demandoit à ce Roi „ ce qui l'avoit porté à lui „ faire la guerre. Crœſus lui ré- „ pondit : Seigneur, c'eſt votre

„ heureux destin & ma mauvaise
„ fortune, c'est le Dieu des Grecs
„ qui m'a trompé; car il n'y a point
„ d'homme si dépourvu de bon
„ sens qui ne préfére la paix à la
„ guerre. Dans la paix les enfans
„ enséveliſſent leurs peres, au lieu
„ que dans la guerre, ce sont les
„ peres qui enséveliſſent leurs en-
„ fans.

Léonidas, s'étant posté avec son armée au défilé de Thermopyles, fut sommé par Xerxès „ de
„ rendre les armes : *vien les*
„ *prendre*, répondit-il laconi-
„ quement.

Charidème, banni d'Athenes à la requête d'Alexandre, se retira auprès de Darius. Un jour ce Prince lui demanda „ si ses forces lui
„ paroiſſoient ſuffiſantes pour écra-
„ ser son ennemi. Charidème, ou-
„ bliant qu'il est dans un pays d'es-
„ claves, & où l'on ne pouvoit
„ sans danger contredire le Prince,

ait sentir à Darius que ce prodigieux nombre d'hommes qui marchent à sa suite, que l'or & a pourpre qui brilloient dans son camp, ne sont point capables d'étonner des Macédoniens armés le fer, accoutumés à une vie lure & laborieuse, dressés de ongue-main à la discipline & aux évolutions militaires, & qui ont appris la guerre à l'école de a pauvreté. *Il faut*, ajoûta-t-il, *des forces de même nature pour les arrêter. C'est dans leur pays que vous devez chercher des secours contre eux. Faites-y passer cet or & cet argent qui vous est inutile, & achetez de bons soldats.* " Charidème fut conmné à mourir & eut, comme le dit en mourant, Alexandre ur vengeur du mépris qu'on fit son sage conseil.

Nous ne croyons pas qu'il soit cessaire de nous étendre davan-

tage ſur cette Hiſtoire univerſelle. Ce que nous en avons dit, ſuffit pour la faire regarder comme un ſupplément aux défauts, & comme un remède aux vices de ces *abrégés* que leurs Auteurs ne mettent en lumière qu'en les déſavouant. Ces déſaveux nous apprennent que, dans ces abrégés, l'Hiſtoire eſt auſſi horriblement défigurée que légerement effleurée: mais pourquoi ces déſaveux ne portent-ils pas expreſſément ſur des fautes bien plus importantes, nous voulons dire, ſur ces principes hardis, ſur ces maximes libres, ſur ces réflexions ſéditieuſes, où la ſubordination eſt confondue avec l'eſclavage, la dépendance avec la ſervitude, l'autorité avec la tyrannie, la Religion avec la ſuperſtition, où enfin les devoirs de toute ſociété, & les droits de toute puiſſance ſont reſſerrés dans des bornes qui ne peuvent ni gêner ni

esser ce qu'on appelle aujour-
hui l'égalité naturelle & la liberté
: penser ?

ARTICLE LIX.

ISTOIRE MODERNE des Chinois, des Japonois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russiens, &c. pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin. A Paris, chez Desaint & Saillant, &c. M. DCC. LIV.

A République Littéraire se souvient avec trop de plaisir de Histoire ancienne de M. Rollin, our ne pas faire accueil à l'Ou-rage que nous annonçons. Il est ormé sur le même plan : il est crit à peu près dans le même oût. On s'est sur-tout proposé méthode qu'observe M. Rollin

dans l'Hiſtoire des Egyptiens &
dans celle des Babyloniens: „ His-
„ toire où l'Auteur ſe borne au
„ choix d'un petit nombre d'éve-
„ nemens mémorables. Les détails
„ purement hiſtoriques l'arrêtent
„ peu : des objets plus intéreſſans
„ attirent ſon attention. Origine &
„ progrès des Arts, inventions uti-
„ les, curioſités naturelles, Loix
„ & Coûtumes remarquables, mil-
„ le recherches importantes s'of-
„ frent à ſa plume, & répandent
„ ſur ſon Ouvrage une agréable va-
„ riéte." C'eſt à ce même but que
viſe & atteint l'Auteur anonyme
qui nous donne l'*Hiſtoire moderne*.
Il n'a pas négligé les Notices qui
mettent au fait des révolutions,
des époques, des évenemens les
plus ſignalés; mais tout cela ne
vient qu'en ſecond. Son objet capi-
tal n'eſt pas de donner une Hiſ-
toire ſuivie de chaque Pays, mais
de faire connoître le Pays même

& ses habitans. Voilà pourquoi ces deux premiers Volumes, qui nous promettent une nombreuse suite, n'ont point pour titre, *Histoire de la Chine, Histoire du Japon*, mais *Histoire des Chinois & des Japonois.*

L'Histoire abrégée des Chinois, avec les *Appendices* de la Chine, qui sont le Tonquin, la Cochinchine, la Tartarie Chinoise, la Corée & l'Isle Formose, remplit, dans l'étenduë de près de 500 pages, le premier Volume, divisé en six parties. Les principaux Mémoires de l'Auteur sont l'Histoire du P. Du Halde, les voyages de M. Salmon, l'Atlas Chinois du P. Martini, les Lettres édifiantes, & un petit nombre d'autres Relations. On n'auroit pas dû oublier les sçavans Mémoires, publiés par M. Freret, dans les Volumes de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Au reste ce Livre n'étant lui-

I[e]. Partie, *idée générale*
toire des Chinois. C'eſt
l'Auteur diſcute l'antiquité
Nation : d'après l'Hiſtoire
ſelle faite en Angleterre, i
les Fables de la Chronolog
noiſe, & renverſe les de
cipaux fondemens ſur leſq
Chinois & leurs partiſan
droient l'appuyer : ces fon
ſont leurs anciennes Anna
de prétendues obſervation
nomiques. M. Fouquet,
d'Eleutheropolis, ne datte la

& incertitude. L'opinion de cet Auteur n'a pas détruit les autres, & depuis ce qu'il a publié sur cette matière, des Missionnaires très-habiles & des Ecrivains d'Europe très-instruits, entr'autres MM. Freret & Fourmont, ont donné beaucoup de crédit aux anciennes Histoires Chinoises. Mais voici une observation importante que fait notre Auteur.

» Quoiqu'il en soit, *dit-il*, de » ces divers sentimens, je dois » avertir mes Lecteurs que toutes » les objections qu'on forme con- » tre l'Histoire Chinoise, ne rou- » lent que sur la difficulté de fixer » bien certainement la premiere » époque de sa Chronologie. Nul » de nos Sçavans n'attaque l'an- » cienneté de ce peuple. * Fouquet » avoue que la Nation Chinoise

* Après avoir indiqué le concert de tous ces Sçavans sur l'antiquité des

» est presque aussi ancienne que l
» déluge : Maigret (Maigrot) e
» reconnoissant l'obscurité des an
» ciens règnes de *Fo-hi*, de *Chin*
» *nung*, de *Chun* &c. ne désa
» voue point l'existence de ces mê
» mes règnes. M. Fourmont, & l
» plûpart de nos Sçavans moder
» nes, soûtiennent que ce peupl
» existe depuis près de 5000 ans
» Les Ecrivains les moins favora
» bles aux Chinois, conviennen
» que leur Monarchie est aussi an
» cienne que celle des Egyptiens
» des Assyriens, &c.

Chinois, il falloit faire deux choses
1° Montrer que cette antiquité est en
core bien inférieure à celle du peupl
de Dieu. 2° Expliquer comment la Na
tion Chinoise peut être dite *presque aus*
ancienne que le déluge, sans qu'on chang
rien à la Chronologie ordinaire d
l'Ecriture. Ces deux points auroient fa
plus de plaisir au Lecteur que la plûpa
des détails de cette compilation.

On examine ensuite si la Chine a été connue des Anciens, & il résulte de divers passages, qu'elle pourroit bien être le *Royaume Sophitien* de Quinte-Curce, le *Cathea* ou *Cathai* de Strabon, mais sur-tout le Pays des *Seres*, dont Virgile, Pline & tant d'autres ont fait mention. Ces peuples si connus par leurs manufactures de soie, envoyerent une Ambassade solemnelle à l'Empereur Auguste, & leurs Ambassadeurs mirent quatre ans à faire le voyage, non compris le retour. Les origines de la Nation, ses accroissemens, les 22 Dynasties de ses Empereurs, avec une notice de quelques-uns des plus célèbres d'entre ces Monarques, remplissent le reste de cette Partie. Nous y faisons deux observations.

1°. Les Compilateurs Anglois pour détruire ce qu'affirme le P. Du Halde de l'état florissant & du

bon gouvernement de la Chine dès les premières Dynasties, n'allèguent au fond qu'une preuve négative : c'est le silence des anciens Auteurs ; de quels Auteurs ? les Grecs, les Romains &c. qui probablement ignoroient s'il y avoit une Chine au monde. L'Historien de la Chine se fonde au contraire sur toute la Tradition tant orale qu'écrite d'une nombreuse & sage Nation : à ce sujet nous rappellons volontiers une réflexion de M. Freret (Tome XVIII. de l'Académie des Belles-Lettres.) » Le » premier principe, *dit-il*, qu'on » pose parmi les Critiques, c'est » qu'il faut en croire une Nation » sur sa propre Histoire, lorsque » cette Histoire est suivie & liée » dans ses différentes parties, lorsqu'elle ne contient que des faits » admis comme véritables par toute » la Nation, & lorsque cette per» suasion est appuyée sur des mo-

» numens d'une certaine antiqui-
» té. « M. Freret parle en cet endroit de la Chronologie & de l'Histoire Chinoise.

2°. Chi-Hoang-Ti second Empereur de la 4e Dynastie, regnoit 200 ans avant JESUS-CHRIST; c'est lui, qui fit bâtir la fameuse muraille dont on parlera. Rempli du préjugé qu'on a voulu accréditer parmi nous; „ il méprisa les Scien-
» ces, qui ne servent, *disoit-il*,
» qu'à fomenter l'oisiveté, & qu'on
» cultive toujours aux dépens de
» l'Agriculture, & de beaucoup
» d'autres Arts plus utiles..... En
» conséquence, il publia un Edit
» qui ordonnoit, sous peine de la
» vie, de brûler tous les Livres,
» excepté ceux d'Agriculture, de
» Médecine, & d'Architecture.
» Cet ordre fut exécuté avec la
» dernière rigueur; on fit sur-tout
» une sévére recherche des Livres
» d'Histoire & de Morale.« Tel est

le narré de notre Auteur qui a
toit dû ajoûter qu'on prit ſoin,apr
la mort de *Chi-Hoang-Ti*, de r
parer les Livres authentiques t
que le *Chou-King*, le *Chi-Ki*
& autres dont on retrouva d
exemplaires. On peut voir ce q
écrit ſur ce ſujet M. Freret dans
XV[e] Tome des Mémoires de l'
cadémie des Belles-Lettres. Il
ſera pas mal auſſi de lire la Diſſ
tation de M. Fourmont dans
XIII[e] Tome de cette Académ
Elle fait bien ſentir que la deſtr
tion totale des Livres, dans un E
pire auſſi étendu que la Chin
eſt une chimère : exemple du T
mud, qu'on a voulu anéantir c
fois, ſans qu'on ait pû en veni
bout.

II[e] Partie, *Deſcription de*
Chine. Elle contient en cinq c
pitres, la diviſion de cèt Empi
l'énumération des principales V
les, les Edifices publics, les I

vières & les Lacs, avec tout ce qui a rapport à la Marine; enfin, l'Histoire naturelle de la Chine: partie la plus curieuse, & aussi la plus étendue.

„ L'Empire de la Chine em-
» brasse presque toute l'extrémité
» Orientale de l'Asie. Il est borné
» au Nord par la Tartarie Ruſ-
» ſienne, au Midi par les Etats du
» Mogol, à l'Occident par le Tibet,
» & à l'Orient par la Mer. *Sa* par-
» tie la plus Méridionale est sous
» le 21e degré de latitude: la plus
» Septentrionale est sous le 55e.
» Ainsi du Midi au Nord, dans sa
» plus grande largeur, la Chine a 34
» degrés, c'est-à-dire, 680 de nos
» grandes lieuës à vingt le degré;
» du Levant au Couchant, en cer-
» tains endroits, son étenduë est
» encore plus vaste: dans sa moin-
» dre largeur cet Empire comprend
» 360 lieuës: son circuit en em-
» brasse plus de 1800. " C'est donc

le plus grand Etat de l'Univers, à l'exception de la Russie peut-être; mais si l'on retranche de la Russie les forêts & les déserts, que restera-t-il ?

Il faut voir, dans le Livre de l'Auteur, le détail des 15 Provinces qui sont la Chine proprement dite, & dont la plûpart ont l'étenduë d'un de nos grands Royaumes; leur situation, leur fertilité, le nombre de leurs Villes, leurs particularités: par exemple, la Province de *Chantong*, anciennement *Leao-tong* (M. Salmon Auteur assez peu sûr en fait deux Provinces distinctes) „ a cet avantage „ particulier sur les autres Provin- „ ces, qu'on y voit naître une espè- „ ce de vers sauvages assez sembla- „ bles aux chenilles, qui produi- „ sent une soie blanche, dont les „ fils s'attachent aux arbrisseaux & „ aux buissons. On en fait des étof- „ fes, plus grossières à la vérité,

» mais aussi beaucoup plus dura-
» bles, que celles qui se fabriquent
» avec la soie des vers domesti-
» ques.« Le *Chensi*, première Pro-
vince de la Chine qui ait été ha-
bitée, a des rivières, aussi-bien que
l'*Yun-nan*, qui roulent l'or avec
leur sable. Le *Kiang-nang* est la
plus riche de toutes, le tribut qu'on
en tire est de 160 millions de notre
monnoie. Le *Tche-Kiang* produit
les plus belles soies du monde:
» l'expérience a appris aux Chinois
» que les mûriers qu'on empêche
» de s'élever, produisent la meilleu-
» re feuille, & conséquemment la
» meilleure soie. Rien n'égale la
» beauté des étoffes qui se fabri-
» dans le Tche-Kiang.« Cet Arti-
cle est terminé par l'éloge magni-
fique qu'un Ecrivain Anglois a fait
de la Chine dans l'ouvrage qui a
pour titre, *a short way to knovv the vvorld.*

La Tartarie Chinoise, vaste pays,

cheoux, & des *Mongols*; ces de
niers ne ſont que tributaires: qua
aux *Mantcheoux*, on peut di
qu'ils donnent préſentement d
Loix à la Chine, puiſque la f
mille régnante, depuis 1644, eſt
cette Nation. C'eſt la ſeconde D
naſtie que la Tartarie ait fourni
la Chine, comme on peut l'obſe
ver dans une Table Chronolog
que fort bien digérée qu'on a i
ſerée dans cet Ouvrage.

Les Chinois n'occupent pas l'Iſ
Formoſe toute entiére, mais ſe
lement les parties Occidentale

„ dants des Chinois, qui jusqu'à
„ ce jour on fait de vains efforts
„ pour les soumettre : ils vivent
„ suivant leurs Loix, ou pour mieux
„ dire, ils n'en connoissent point
„ d'autre que la nature & l'instinct.
„ Ils n'exercent aucun acte de Re-
„ ligion : ils ne récitent aucunes
„ Prières : ils n'invoquent, ils
„ ne connoissent peut-être au-
„ cune *Divinité* ; malgré cela,
„ ils sont chastes, doux, désin-
„ teressés, équitables, s'aimant les
„ uns les autres, ennemis du lar-
„ cin, de la fourberie, de la vio-
„ lence. C'est le portrait qu'en fait
„ le P. *Du Halde.*" * A-t-on voulu tirer quelque induction de cette peinture ? En tout cas, on convient

* Le P. Du Halde, qu'on fait parler ici, ne dit pas qu'*ils ne connoissent peut-être aucune Divinité* ; il ajoûte même à son récit, qu'on *en a vû qui connoissoient un Dieu, Créateur du ciel & de la terre, &c.*

que ces peuples sont fort peu
nus : d'ailleurs le mot *peut*
détruit l'avantage qu'on en
droit tirer.

Dans le dénombrement de
considérables villes, le parall
Peking & de Paris, quant à l'
duë, au logement, au nomb
peuple, ne peut manquer de
plaisir. Ce qu'on ajoûte du
Impérial, des cloches de la C
du grand Canal, des Arcs de t
phe, aussi somptueux qu'il
communs dans cette contrée,
tour de porcelaine, de la g
muraille, des grands chemin
ne sera pas moins bien reçu ;
nous aurions trop à citer.

A l'occasion des Ponts
Chine, voici ce qui est dit du
volant : » Le P. Kirker n
» laissé, dans la *Chine illustré*
» description d'un de ces P
» que les Chinois appellent
» *volant*, parce qu'il paroît c

» truit en l'air. Il eſt d'une ſeule
» arche ; ſes deux extrémités ſont
» appuyées ſur deux montagnes,
» entre leſquelles coule un fleuve
» fort profond. *Sa longueur, dit le*
» *P. Kirker,* eſt de 400 de nos cou-
» dées géométriques... la hauteur
» de l'arche eſt de 500 coudées,
» (la coudée vaut un pied & demi.)
» J'ai communiqué ces dimenſions
» à un de nos plus fameux Archi-
» tectes, (*M. De Boffrand*) à qui
» elles ont paru imaginaires, & qui
» traite de viſion tout ce récit de
» Kirker, &c.« Il reſulte de ce
narré que le pont exiſte, mais que
la deſcription n'eſt pas ſans quelque
exaggération.

La Marine des Chinois eſt fort
peu de choſe, quoiqu'ils prétendent
avoir connu la bouſſole long-temps
avant nous. » Mais au lieu de la
» ſuſpendre, pour lui conſerver
» ſon équilibre, ils la couchent ſur
» un lit de ſable fin, qui ne peut la

» garantir des secousses du bâti-
» ment : ensorte que pour peu que
» la mer soit agitée, l'aiguille perd
» continuellement sa direction.

Il se trouve tant de raretés, par rapport à nous, dans un Empire si vaste & si fertile, qu'il nous est impossible de suivre l'Auteur. On y trouve le thé, le gin-seng, l'arbre du vernis, un autre qui porte du suif, un autre encore qui produit de la cire, l'arbrisseau du cotton, &c. les orangers nous viennent de la Chine. » On voit encore à Lis-
» bonne, dans le jardin du Comte
» de Saint-Laurent, le premier
» arbre d'où sont sortis tous les
» orangers, qui font l'ornement de
» nos jardins d'Europe.« On s'imagine quelquefois parmi nous que la différente qualité du thé vient de la différence des plantes ; ce n'est point cela : c'est de la diversité des saisons & des récoltes, aussi-bien que de la manière de le faire

fécher. „ La première récolte fe „ fait vers le commencement de „ Mars. L'arbriffeau porte alors des „ feuilles petites & tendres, & à „ peines déployées. Elles font ré- „ putées les meilleures de toutes, „ & c'eft ce qu'on appelle le *Thé* „ *impérial*, parce qu'il fert princi- „ palement à l'ufage de l'Empereur „ & de fa Famille. La feconde fai- „ fon, où l'on recueille le thé, eft „ le mois d'Avril. Les feuilles font „ alors plus fortes & plus abondan- „ tes, mais de moindre qualité que „ les premières. La troifième ré- „ colte fe fait dans le mois fuivant; „ les feuilles font plus groffières, & „ compofent la dernière & la plus „ médiocre efpèce de thé, &c.

L'Auteur rapporte ici, d'après le P. Du Halde, la méthode ufitée à la Chine, pour empoiffonner les étangs, & il penfe qu'on en pourroit faire ufage en Europe. „ Vers „ le mois de Mars, les gens du pays

„ barrent le fleuve en différens
„ endroits avec des nattes & des
„ claïes, l'espace d'environ 9 ou
„ 10 lieuës, & laissent seulement
„ autant d'espace qu'il en faut pour
„ le passage des barques. La semen-
„ ce du poisson s'arrête à ces claïes:
„ ils sçavent la distinguer à l'œil...
„ ils puisent de cette eau mêlée de
„ semence, & en remplissent plu-
„ sieurs vases. Quantité de Mar-
„ chands viennent pour l'acheter,
„ & la transportent en diverses Pro-
„ vinces, en l'agitant de temps en
„ en temps. Au bout de quelques
„ jours, on apperçoit, dans l'eau, des
„ semences semblables à de petits
„ tas de poissons, sans qu'on puisse
„ encore démêler quelle est leur
„ espèce : ce n'est qu'avec le temps
„ qu'on la distingue . . . . Cette
„ eau se vend à ceux qui ont des
„ viviers & des étangs.

Une pensée qui vient à ceux qui lisent l'Histoire naturelle de cet

Empire, & qui voient ſa fécondité, c'eſt que les Chinois ſont la plus heureuſe Nation du monde: il s'en faut beaucoup; elle eſt miſérable, & ſa misère vient de ſon exceſſive multiplication; il faudroit une fois autant de terrein, pour que ce peuple fût à ſon aiſe. Il y a environ 80 ans, qu'après une longue & ſanglante guerre, l'Empereur Cang-hi fit faire le dénombrement de ſes ſujets; il ſe trouva encore près de 60 millions d'hommes capables de porter les armes. On peut juger du reſte.

III^e^ Partie, *Gouvernement des Chinois*. La Police & le Gouvernement de ce peuple ſont fort vantés. A la lecture de cet Ouvrage, on ſe convaincra que ce n'eſt pas ſans fondement. L'Empereur eſt Maître abſolu, mais c'eſt, pour ainſi dire, à condition qu'il ſera *Père*: ainſi s'appelle-t-il par excellence le *Père*, la *Mère*, & plus ordinai-

rement le *Grand-Père* du peu
Rien de plus admirable que la 1
nière dont les Mandarins ſont é
rés & ſurveillés , récompen
punis ſuivant l'exigence des
témoin cette Gazette ſinguli
qui s'imprime journellemen
Peking. » Nul de ſes article
» ſe rapporte à l'Hiſtoire d
» qui ſe paſſe au-dehors d
» Chine.... Toutes les nouv
» roulent ſur le Gouvernemen
» térieur de l'Etat, & particul
» ment ſur la bonne ou mau
» adminiſtration des Magiſt
» On y trouve les noms des M
» darins qui ont été dépouill
» leurs emplois, & les cauſes
» ont occaſionné cette diſgrace
L'Empereur lui-même n'eſt

troit tous ſes torts. L'Empereur ne put retenir ſa colère en liſant ce Mémorial, & il le jetta par terre : peu après il le ramaſſa, & donna des marques d'un vrai repentir.

Le reſte du Chapitre concerne le Mandarinage, (& ici on verra un détail curieux des gradués & des grades qu'on prend à la Chine,) la Milice, les Impoſitions, les Loix, les Tribunaux, la Nobleſſe qui dans cet Empire n'eſt point héréditaire, ſinon dans la Maiſon régnante & dans la poſtérité de Confucius ; les procédures uſitées à la Chine, &c. „ On ne voit ici, „ *dit l'Auteur*, ni Procureurs, ni „ Huiſſiers, ni Avocats, ni autres „ gens de plume ; chacun plaide „ ſa cauſe devant le Juge. Les Chi„ nois ont une excellente méthode „ pour abréger les procès : le de„ mandeur ayant rédigé par écrit „ ſes griefs, ſe rend à la maiſon du „ Magiſtrat, & frappe ſur une

„ tymbale ſuſpendue à la porte de
„ la ſalle d'audience. On lui ouvre:
„ il préſente ſon Mémoire à un
„ Officier de Juſtice, qui le remet
„ ſur le champ au Mandarin. Ce-
„ lui-ci mande auſſi-tôt la partie
„ adverſe, & lui fait donner la
„ baſtonnade, ſi le bon droit eſt
„ du côté du demandeur. Si celui-
„ ci a tort, il reçoit lui-même
„ vingt coups de bâtons, & perd
„ ſon procès.

IV^e^ Partie, *Commerce, Manufactures, Arts & Sciences des Chinois:* Preſque tout leur Commerce eſt intérieur, mais il eſt immenſe. Le P. Du Halde aſſure que le ſeul trafic qui ſe fait dans les 15 Provinces de la Chine, n'eſt guères moins conſidérable que celui qui ſe fait reſpectivement entre toutes les Nations de l'Europe. Le Commerce étranger n'eſt permis que dans les 3 Ports d'*Emouy*, de *Ning-po*, & de *Canton*. Ce dernier eſt affecté aux Européens, dont

l'Auteur assure que le Commerce est bien diminué depuis quelque temps. Comme il n'y a en Chine d'autre monnoie que de cuivre, les grands paiemens sont fort incommodes.

Nous voudrions pouvoir extraire tout ce qu'on nous dit des Manufactures de soie & de porcelaine, de l'encre, du papier, de l'Imprimerie, &c. Contentons-nous de remarquer une opposition de sentimens entre l'Historien de la Chine, le P. Du Halde ; & l'Historien du Japon, le P. De Charlevoix. *Suivant le premier, ce qu'on appelle porcelaine du Japon, n'a jamais existé que dans l'imagination des personnes mal-instruites.* L'autre prétend que les Japonois ont le secret de la porcelaine, & qu'il s'en fabrique de très-belle dans leur Province de *Figen.* L'Auteur n'ose prendre sur lui la décision de ce procès.

Par rapport à la Médecine, nous obſervons deux choſes, l'une que les Chinois ſe font une étude particulière du poulx dans le corps humain : auſſi en ont-ils une connoiſſance profonde : on en rapporte différentes preuves. L'autre regarde l'inſertion de la petite vérole. Voici comme ils y procédent:
„ on coupe une puſtule à une per-
„ ſonne atteinte de cette maladie,
„ on pulvériſe cette puſtule, & on
„ la conſerve. Quand on veut com-
„ muniquer la petite vérole à un
„ enfant, on lui ſouffle cette pou-
„ dre dans les narines avec un cor-
„ net. On obſerve de choiſir une
„ belle ſaiſon, & de préparer le
„ corps de l'enfant par quelques
„ remèdes. Quand on prend bien
„ ſes meſures, cette opération réuſ-
„ ſit preſque toujours. Il paroît que
„ les Anglois, chez qui l'inſertion
„ ſe pratique, ont emprunté cette
„ méthode des Chinois.

Une chose étonnante, c'est que
; Chinois ayant inventé depuis
long-temps la plûpart des Scien-
s, les aient perfectionnées si peu :
les ont acquis plus de perfec-
on en Europe depuis 3 siècles,
i'à la Chine dans l'espace de 4000
is. Il n'y a guères que la Morale
l ils aient un grand nombre d'ex-
llentsOuvrages. Leur langue très-
fficile à apprendre & à écrire,
les principes du bon gouverne-
ent étant les seules routes pour
irvenir, ils se sont tournés prin-
palement de ce côté là.

V^e Partie, *Religion*, *Mœurs*,
ages des Chinois. Les Livres sa-
és des Chinois dont on nous don-
: une idée succinte & fort nette,
induisent à parler de leur Reli-
on. Il y a trois Sectes en Chine :
dominante est celle de Confu-
us, dont l'Auteur fait l'éloge en
ipportant son histoire abrégée.
Ses discours étoient remplis de

„ ſophe, renferment le même cha
„ me & la même *onction*. On
„ voit briller la plus ſaine moral
„ Il y parle de Dieu comm
„ d'un Etre infiniment parfait, or
„ gine & eſſence de tout Etre.
La Religion de Confucius eſt cell
de l'Empereur, des Grands & de
Sçavans.

La Secte de *Lao-Kiun* qui eſt
ſeconde, n'eſt plus ſi fort de mod
aujourd'hui. Ce Philoſophe ſoûte
noit que Dieu étoit corporel, &
admettoit des Dieux ſubalterne
De-là l'Idolâtrie, la Magie, l

demandons aux Théologiens si le P. Du Halde a eu si grand tort d'entrevoir dans ces mots une notion de la Trinité. Reste à sçavoir où ce Philosophe l'auroit prise. L'Auteur s'étonne encore qu'un Ecrivain aussi éclairé que le P. Du Halde, soit tenté d'attribuer au pouvoir du Diable les prestiges que font souvent les Prêtres de la Secte de *Lao-Kiun*, prestiges qui ne s'expliquent pas naturellement. Est-ce la crédulité ou l'incrédulité qui doit surprendre ? Les Missionnaires en général, qui ne sont pas tous des stupides ni des visionnaires, reconnoissent ce pouvoir marqué qu'a sur les Infidèles l'Esprit de ténèbres ; ils en alleguent les plus fortes preuves.... . .. . .

La plus corrompue & la plus répandue de ces Sectes, est celle de *Foë*, qui naquit, dit-on, dans les Indes, environ mille ans avant Jesus-Christ, mais son culte ne

s'eſt introduit à la Chine que l'an 64 de l'Incarnation. C'eſt cette Secte qui a des Bonzes, & qui enſeigne la Métempſycoſe. Voici les 5 Commandemens de *Foë* que ſes Diſciples adorent comme un Dieu. 1° De ne tuer aucune créature vivante, de quelque eſpèce qu'elle ſoit. 2° De de point s'emparer du bien d'autrui, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. 3° De s'abſtenir de toute eſpèce d'impudicité. 4° De ne point mentir. 5° De ne point boire de vin.*

Il y a de plus à la Chine des adorateurs du grand *Lama* : c'eſt le Chef des Prêtres Tartares, qu'ils appellent le *Pere Eternel.* Quand le Pere Eternel vient à mourir,

---

* L'Auteur repréſente cette Secte en beau : ſa doctrine étoit pleine d'abſurdités & d'impiétés, ſi l'on s'en rapporte au P. Du Halde. *Voyez T. III. de ſa Deſcription de la Chine, p. 27 & ſuiv.*

on lui en ſubſtitue un autre de même taille & de même figure à peu près, pour faire croire qu'il n'eſt pas mort. Le grand *Lama* réſide à Barantola Ville du Tibet. Les Juifs ont une Synagogue dans la Province de *Ho-nan*; mais cette Synagogue ſe trouve réduite à ſept familles. Les Mahomètans y ſont en aſſez grand nombre, & ont des établiſſemens conſidérables. On parle auſſi du Chriſtianiſme qu'on ſuppoſe trop gratuitement être réduit à bien peu de choſe, & l'on entre un peu dans les diſcuſſions qui ont partagé quelque temps les Miſſionnaires. Parmi tous les obſtacles à la converſion des Chinois dont on fait mention, la prévention & l'orgueil Chinois, qui n'eſtime rien de ce qui vient du dehors, ſont les plus véritables & les plus funeſtes.

L'Auteur emploie le reſte du Chapitre à nous repréſenter les mœurs, les uſages, les modes, les

mariages, les funérailles, les
les repas, la politesse, le cé
nial, le caractère de cette N
On auroit pû s'étendre un p
vantage sur les feux d'arti
connus aujourd'hui & si pr
en France. Du caractère de
nois, dessiné avec grace, nou
sirons un trait. „ Ce peupl
„ dès l'enfance dans la plus p
„ soumission envers ses p
„ est naturellement porté à
„ me obéissance envers ses M
„ Il cherit ses Mandarins, i
„ ses Rois ; mais il veut à so
„ en être aimé : s'il ne trouv
„ en eux le même amour,
„ mure, il sent le joug, &
„ che alors à le secouer : on
„ qu'il change de nature :

description du Tonquin, de la
ochinchine & de la Corée. Nous
ertiſſons de prendre garde à une
riation ſurprenante du flux & re-
x dans les mers du Tonquin.
L'un & l'autre n'arrive qu'une
fois dans l'eſpace de 24 heures;
la mer eſt douze heures à monter,
& le flux n'eſt ſenſible que du-
rant deux quartiers de Lune,
tandis qu'il ſe fait à peine obſer-
ver pendant les deux autres quar-
tiers. Dans les hautes marées, qui
durent quatorze jours, l'eau com-
mence à croître lorſque la Lune
ſe lève; au lieu que, dans les baſ-
ſes marées qui ſont auſſi de qua-
torze jours, le flux ne commence
que lorſque la Lune ceſſe d'éclai-
rer l'horizon, &c. " Voilà une
nple matière de réflexions offerte
ix Phyſiciens.

L'Hiſtoire des Japonois nous
:cupera dans un ſecond Extrait.

ARTICLE LX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON publie une Brochure qui pour titre, *l'Histoire & l* *Secret de la Peinture en Cire*. Nou estimons ce morceau, & nous e donnerions volontiers l'Extrait les bornes du Journal nous le pe mettoient. Voici quelques idée sommaires à ce sujet.

La *Peinture en Cire* est l'A de peindre avec de la Cire dissou dans la Térébenthine, ou dans l'Ea Nous indiquons ces deux maniè res, parce qu'elles ont réussi ent

les mains de M. Bachelier, célèbre Peintre de l'Académie ; mais la diſſolution dans l'eau eſt préférable à tous égards ; & c'eſt celle qu'emploie aujourd'hui, excluſivement à toute autre, l'habile Artiſte que nous venons de nommer. Il a fait pluſieurs ouvrages en ce genre, & les Connoiſſeurs en ont porté le plus favorable jugement. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'*Encauſtique* des Anciens ; eſpèce de Peinture dont Pline a parlé, & qu'on croyoit perdue dans la nuit des temps : mais le nom ne fait rien à la choſe, & par rapport à nous, la *Peinture en Cire* de M. Bachelier eſt toujours une invention nouvelle, une découverte.

Juſqu'à ce moment c'étoit un ſecret ; non que M. Bachelier eût intention de faire comme ces Inventeurs avares & jaloux, chez qui les connoiſſances périſſent, parce qu'ils ſe croient ſeuls dignes de les

posséder. La *Peinture en Cire* de notre Artiste avoit déja été communiquée au Sieur Odiot le fils, qui excelle aujourd'hui dans les préparations de ce nouvel Art; c'est même à lui que les Amateurs & les Artistes doivent s'en rapporter, parce qu'il posséde toutes les finesses de la pratique.

Cependant la Brochure que nous annonçons dévoile toute l'histoire, & tous les procédés de cette belle découverte : l'Auteur anonyme, qui nous la donne, se déclare hautement contre toutes les inventions mystérieuses; il croit que le bien de la société l'autorise à manifester tout ce qu'il a pû apprendre du secret de M. Bachelier; & il annonce en général, que telle sera sa conduite à l'égard de tout autre Art, dont on voudra cacher les ressorts au Public. *Nous persisterons*, dit-il, *sans scrupule, dans le rôle que nous faisons de-*

puis long-temps, d'aller par-tout, de voir des hommes de tous états, de parler peu, d'écouter beaucoup, d'interroger en répondant, de réfléchir, de comparer & d'écrire. Voilà un rôle dangereux pour quiconque eſt auſſi communicatif que M. Bachelier. Cet Artiſte a montré ſes ouvrages au premier-venu; il a opéré devant tout le monde; il eſt convenu que M. De Montami, habile Chymiſte, avoit deviné ſon ſecret. En un mot, il s'eſt conduit comme un Citoyen qui ne ſe défie de perſonne, & qui eſt bien-aiſe d'obliger tout le monde.

Mais enfin, la gloire des Arts & l'utilité publique ne juſtifient-elles pas l'Auteur de la Brochure, & peut-on le croire coupable d'infidélité ou d'injuſtice vis-à-vis de M. Bachelier? Nous ne déciderons pas ce point de controverſe, & nous ferons ſeulement les deux queſtions ſuivantes.

1°. Quand un Artiste est aussi jeune & d'aussi bonne foi que M. Bachelier, ne convient-il pas de lui laisser quelque temps les avantages d'un secret qui est le fruit de ses réflexions ? Ne doit-on pas se contenter de lui dire ou de lui faire dire, par ses supérieurs, qu'il prenne des mesures pour soustraire cette invention aux surprises de la mort ?

2°. Quand une découverte est capable, par sa beauté & par ses charmes, de former une branche de Commerce dans l'Etat, ensorte que, durant plusieurs années, l'Etranger puisse être invité à se dessaisir de son argent, pour acquérir des ouvrages en ce genre, n'est-il pas du bien public que la pratique de ce nouvel Art ne soit pas divulguée dans sa primeur ?

Si l'on trouvoit ces deux questions raisonnables, on ne pourroit s'empêcher de plaindre M. Bache-

lier, & de croire notre Commerce lézé par les explications que détaille la Brochure. C'eſt au Public qu'il appartient de juger : peut-être applaudira-t-il encore à l'Auteur anonyme, parce que cet Ecrivain eſt homme d'eſprit, & qu'il prend un ton également adroit & impoſant. Il doit être Connoiſſeur en Peinture, en Chymie ; & les talens que donne la Littérature, ne lui manquent point. *Son Ouvrage a 102 pages, & ſe trouve partout ici, quoiqu'il ne porte ni annonce de Ville, ni nom d'Imprimeur.*

ORATIO habita in inſtauratione Scholarum Collegii Dormano-Bellovaci die Octobris ſeptimâ anni 1754. Ab Antonio Maltor in eodem Collegio Humanitatis Profeſſore. *Diſcours prononcé par M. Maltor, dans le Collège de Beauvais, à l'occa-*

de la rentrée des Classes, le septième d'Octobre, 1754.

Il y a eu, depuis 50 ou 60 ans, d'assez grandes controverses, pour sçavoir si l'étude des Fables étoit utile, ou plutôt si elle n'étoit pas pernicieuse aux jeunes gens. Considérées sous un certain point de vuë, les Fables peuvent paroître fort condamnables. On trouve, chez les Poëtes, beaucoup de puérilités, d'extravagances, d'obscénités. Qu'est-ce que la doctrine d'Hésiode & d'Homère ? Quel avantage peut-on retirer d'une foule d'histoires, où le sens commun est aussi lézé que la bonne morale, &c.

Mais en plaçant les Fables dans un autre jour, on en juge plus favorablement. Le Christianisme ayant dissipé toutes les ténèbres de la Gentilité, personne aujourd'hui ne peut être la dupe des traits

fabuleux que racontent les Poëtes. D'ailleurs il eſt poſſible de retrouver, dans ces récits, des veſtiges de la révélation faite aux premiers hommes : il n'eſt point indifférent de voir comment les allégories poëtiques couvrent ſouvent des vérités importantes : il eſt utile d'acquérir au moins une teinture légère de l'Hiſtoire fabuleuſe; parce que, ſans elle, on ne peut rien comprendre aux productions de la Peinture & de la Poëſie, aux Livres des Anciens, &c.

Voilà, ce ſemble, tout ce qu'on a dit ou pû dire ſur les deux parties de la Controverſe. M. Maltor, dont nous annonçons le diſcours, ſe déclare pour l'étude des Fables; & c'eſt même le fond de ſa Harangue que nous avons préſenté en indiquant les raiſons favorables à ce genre d'étude.

L'Orateur expoſe ainſi ſon plan : *Hodie in animo eſt oſtendere, prim*

mùm sub illis nugis (Fabularum) *plerùmque reconditam latere maximam utilitatem ; deinde etiamsi meræ nugæ fuerint, esse tamen cur sine damno ac dedecore negligi non possint.* C'est la division du Discours.

Sans être du genre le plus élevé, il fait plaisir au Lecteur ; il est raisonné, suivi, méthodique, clairement écrit : nous copions, sans choix, le morceau suivant : *Verùm uberrimus Fabularum fructus & virtus præcipua rectè informandis moribus continetur. Ubique in illis occurrit quod nos utiliter moneat. Quis diram Tantali medias inter undas sitim audiens, non statim miserrimam avari conditionem agnoscit, & agnitam refugit ? Quis non timet de ignotis artibus judicare, cùm Midæ regis Asininas aures recordatur ? Quis non cavendum fatetur à nimio suî amore, cùm Narcissum aspicit, in fontis*

margine, defixis in propriâ imagine oculis, contabescentem? Quis denique non horret immundas libidines, cùm eos qui Circes pocula, vel primis labris attigerunt, repentè in porcos ex hominibus mutatos videt? &c.

Elévation de l'ame à Dieu, ou Prières, tirées de la sainte Ecriture, pour toutes les différentes situations, où l'on peut se trouver pendant la vie. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée. Vol. *in*-18. Par M. l'Abbé Clément, Aumônier & Prédicateur ordinaire du Roi de Pologne-Duc de Lorraine & de Bar, &c. *Chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques, &c.* Les Textes de l'Ecriture qui sont la substance de cet Ouvrage, sont paraphrasés avec vérité & avec onction : deux qualités, dont la première éclaire l'esprit, & l'autre touche le cœur. On a si bien ac-

cueilli la première Edition de ce Livre, que nous sommes dispensés de recommander la lecture de celle-ci.

On publie du même Auteur & chez les mêmes Libraires un *Sermon pour la Fête séculaire de l'établissement de l'Institut de l'Adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, prononcé le 26 Novembre dernier, chez les Religieuses de cet Institut, rue Cassette.* Il y a de la force & de l'élévation dans cette Pièce; nous n'en retraçons point le dessein, parce qu'il ne doit point être séparé de la lecture de l'Ouvrage: sans cette lecture, il paroîtroit métaphysique. Vers la fin de son discours, M. l'Abbé Clément reproche à notre siècle: „Une frivolité de „sentiment & de pensées qui ne „considère, n'estime & ne recher„che que l'apparence: apparence

„ fastueuse, vernis trompeur, s'il
„ est permis de parler ainsi, qui ca-
„ ractérise proprement notre goût,
„ & s'étend sur toute notre condui-
„ te.... une espèce monstrueuse
„ de probité sans mœurs, ou de
„ mœurs sans Christianisme ; un
„ culte extérieur subsistant encore :
„ jamais en effet plus de soin de
„ multiplier & d'orner les Eglises
„ matérielles, & jamais moins de
„ respect & de décence même en
„ présence du Seigneur ; jamais
„ plus de pompe & de magnifi-
„ cence dans les cérémonies, &
„ jamais moins de religion : pour
„ tout le sérieux une indifférence,
„ qui ne se reveille qu'en faveur du
„ mensonge & de l'illusion ; des lu-
„ mières, on s'en picque aujour-
„ d'hui plus que jamais, lumières
„ fausses & dangereuses, qui n'in-
„ téressent la raison que pour la sé-
„ duire, & le cœur que pour le
„ corrompre ; enfin un enchante-

„ ment, une yvresse, ou plutôt une
„ phrénésie de passion, qui regarde
„ en pitié l'innocence, rit avec dé-
„ dain de la simplicité de la foi;
„ qui traite le zéle de fanatisme,
„ & n'appelle zéle que le scanda-
„ le; enchantement, phrénétique
„ yvresse, qui peut-être iront jus-
„ qu'à se méconnoître dans ce Ta-
„ bleau, &c.

Duchesne, rue S. Jacques, vient de donner une nouvelle Edition *in*-8°. de l'*Essai sur l'Architecture, par le P. Laugier, Jésuite*; Ouvrage dont nous avons parlé très-au-long, lorsque nous en ignorions l'Auteur: on peut revoir nos Mémoires de Mai, Juin, Juillet 1753. Il nous suffit aujourd'hui d'annoncer la nouvelle Edition. Elle est augmentée 1° d'un avertissement, destiné à la réfutation de plusieurs Critiques, insérées dans une Brochure qui a pour titre, *Examen*

d'un Essai sur l'Architecture. Nous en avons parlé au mois de Mars 1754. 2° D'un Dictionnaire de termes relatifs à l'Architecture. Ils sont rassemblés ici par ordre alphabétique, & suivis de quelques planches, qui en facilitent l'usage. 3° D'un nombre d'éclaircissemens répandus dans le corps de l'Ouvrage, & très-propres à résoudre ou à prévenir les difficultés, qui auroient pû ou qui pourroient arrêter le Lecteur. 4° D'une Réponse aux Remarques de M. Frezier, insérées dans le Mercure de Juillet 1754. On voit par cette annonce que l'*Essai sur l'Architecture* a eu le sort de plusieurs excellents Livres, qui ont essuyé des Critiques, & qui n'en sont devenus que plus célèbres.

Le Libraire Duchesne publie aussi la troisième Edition de l'*Architecture des Voûtes, ou l'Art des traits & coupes des Voûtes*, in-fol.

Ouvrage très-connu du P. François Dérand, Jésuite.

On trouve chez le même des Exemplaires du Livre de M. D'Argentré, mort Evêque de Tulles, lequel a pour titre, *Collectio Judiciorum de novis Erroribus*, &c. Trois Vol. *in-fol.* Il n'y a guères de Bibliothèques Ecclésiastiques où cette Compilation n'ait trouvé place, parce qu'en effet c'est un Ouvrage très-nécessaire, & qui contient une multitude presque infinie de Pièces curieuses. Nous croyons qu'il étoit possible d'y mettre plus d'ordre & de critique; mais tel qu'il est, on ne peut en négliger l'acquisition sans se priver d'un bon répertoire. *Duchesne donne le grand papier à 90 l. & le petit à 72 l.*

On vient de faire une nouvelle Edition d'un très-bon Livre d'Arithmétique, dont nous rendîmes compte au mois d'Août 1748. Il a pour

titre, *l'Arithmétique rendue sensible par le développement de ses opérations.* Par M. Gaspard Foys de Valois, employé dans les Fermes du Roi. Ce Livre se trouve toujours chez Guillyn, Quai des Augustins, au Lys d'or.

On remet dans le Public une *Lettre de M. Le Franc à M. L. Racine sur le Théatre en général, & sur les Tragédies de J. Racine en particulier.* Nous voudrions pouvoir en rappeller ici les principaux traits. Quoique fort connue de tous les gens de Lettres, cette Pièce mériteroit encore une nouvelle Analyse de notre part. Le Libraire *Chaubert* a mis ce morceau dans le format des autres Ouvrages de l'Auteur. C'est un vrai présent fait au Public.

L'Etat des Arts en Anglèterre. Par M. Rouquet, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture;

in-12. Chez Jombert, ruë Da
phine. Ce Livre paroît curieux
bien fait ; nous en parlerons p
en détail.

Le même Libraire publie un *Dictio*
naire portatif de l'Ingénieur, où l'
explique les principaux termes des Sci
ces les plus nécessaires à un Ingénieur
Par M. Belidor, Colonel d'Infanteri
Chevalier de l'Ordre Militaire de Sai
Louis, &c. Volume *in*-12. L'objet
la réputation de l'Auteur parlent en f
veur de ce Livre. Nous dirons quelq
chose de l'exécution.

Les personnes de piété trouveront *ch*
le Sieur Le Grand, rue Percée ; & ch
Aubert, rue Saint-Jacques, au Papi
lon, les Stations du Mont Valérien, e
neuf Estampes. On a, en particulier, d
Sieur Le Grand, un beau Christ mou
rant, dessiné & gravé sous la direction d
M. De Palmeus père.

Nous aurions d'autres annonces
faire ; les bornes du Journal nous obli
gent de les différer au mois prochain.

TABLE
DES ARTICLES
du mois de Mai, 1755.

ARTICLE LIV. *Analyse raisonnée de Bayle, &c.* 1157

ART. LV. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences (année 1750.) &c.* 1190

ART. LVI. Biblia Hebraïca cum Notis, &c. *Bible Hébraïque du R. P. Houbigant, &c.* 1223

ART. LVII. *La vie des Peintres Flamands, &c.* Suite de l'Article XLIII. au I. vol. d'Avril. 1255

ART. LVIII. *Histoire universelle sacrée & profane, composée par ordre de Mesdames de France, &c.* 1272

ART. LIX. *Histoire moderne des Chinois, Japonois, &c.* 1293

ART. LX. Nouvelles Littéraires. 1326

ERRATA

Pour Avril, 1755.

II. Volume.

Pag. 967 *lig.* 18, dans les Verſ & 14 de Daniel, *liſez*, dans les V 13 & 14 du Chap. VIII. de Daniel.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce préſent Journal, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 15 Avril, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N.D.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUIN, 1755.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JUIN, 1755.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

[illegible]	9.	[illegible]
1702.	12.	1730.
1703.	12.	1731.
1704.	13.	1732.
1705.	12.	1733.
1706.	12.	1734.
1707.	12.	1735.
1708.	12.	1736.
1709.	12.	1737.
1710.	12.	1738.
1711.	12.	1739.
1712.	12.	1740.
1713.	12.	1741.
1714.	12.	1742.
1715.	12.	1743.
1716.	12.	1744.
1717.	12.	1745.
1718.	12.	1746.
1719.	12.	1747.
1720.	5.	1748.

[redacted]

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUIN, 1755.

ARTICLE LXI.

DISSERTATION sur les Tuyaux Capillaires. Par le P. Gerdil, Barnabite, Professeur de Philosophie morale, en la Royale Université de Turin, &c. *in*-12. *A Paris, chez Desaint*

& Saillant, rue S. Jean de Beauvais. M. DCC. LIV.

VIRTUTEM POLITICAM ad optimum statum non minùs Regno quàm Reipublicæ necessariam esse, Oratio habita in Regia Taurinensi Academia ab Hyacintho Gerdil, Philosophiæ moralis Professore, habita nonis Novembris anno 1750, &c. *Harangue du P. Gerdil, où il fait voir que la vertu politique n'est pas moins nécessaire à la Monarchie qu'à l'Etat Républicain &c.* in-8°. A Turin, de l'Imprimerie Royale.

DAns nos Mémoires de Janvier dernier, nous avons promis de faire attention à ce que le P. Gerdil, Barnabite de Turin, nous donna l'an passé sur *les Tuyaux Capillaires.* C'est une Dissertation où l'Auteur attaque l'attraction

Newtoniène, & même plus que Newtoniène, puiſqu'il ne s'agit point du ſyſtême planétaire, objet unique auquel Newton s'eſt réduit. Les partiſans de ce grand Philoſophe ont pouſſé plus loin ſes principes : ils ont voulu expliquer tous les phénomènes par la même Théorie ; ils ont triomphé ſur-tout dans les expériences des Tuyaux Capillaires : car ces expériences conſiſtent principalement en deux points.

D'abord ſi l'on plonge dans l'eau un Tuyau capillaire de verre, elle s'y élève au-deſſus du niveau ; & le contraire arrive en plongeant le tuyau dans le Mercure. Enſuite ſi l'on enduit le tuyau d'une couche légère de ſuif, l'eau ceſſe d'y monter : or voilà, diſent les Newtoniens, deux effets manifeſtes de l'attraction. Dans le premier cas, le verre, ayant plus de denſité que l'eau, doit vaincre la force qu'ont

les particules d'eau pour s'attirer entre elles ; & l'eau par conséquent doit monter dans le tuyau : au contraire le Mercure ayant plus de densité que le verre, il faut que les particules du Mercure aient aussi plus de force pour s'attirer entre elles, que n'en a le verre pour les attirer à lui ; & par cette raison ces particules doivent résister à leur élévation dans le tuyau. Le second cas suit des mêmes principes : quand on enduit le tuyau d'une couche de suif, le rayon d'activité du verre, est trop court & trop foible pour agir sur l'eau : l'attraction par conséquent est inefficace, & l'eau ne doit point monter dans le tuyau. Tout ceci au reste, continuent les Attractionnaires, se plie à des régles constantes, dont la principale est que l'élévation des liqueurs se fait en raison renversée du diamètre des tuyaux ; c'est-à-dire, que plus le diamètre

eſt petit, plus l'élévation eſt grande, toutes choſes d'ailleurs étant égales. On donne à cette loi un air ſcientifique par des formules d'Algèbre, qui ſont la plus petite & la plus inutile choſe du monde en pareille affaire : mais il faut bien que les Phyſiciens montrent auſſi au public qu'ils ne ſont point étrangers dans le pays du haut calcul. Cela leur attire une ſorte de conſidération.

Le P. Gerdil ne reſpecte ici ni le ſyſtême, ni l'appareil qui l'environne. Partant du principe Newtonien, que la plus grande denſité du tuyau ſur le fluide eſt ce qui cauſe l'attraction & produit le phénomène ; il a fait faire des tuyaux capillaires d'or de différents diamètres. L'or eſt beaucoup plus denſe que le Mercure ; ainſi ce fluide auroit dû monter au-deſſus du niveau dans les tuyaux d'or ; ce fut néanmoins tout le contraire : tou-

jours le Mercure resta au
du niveau, & constamme
bas dans un tuyau plus pe
dans un plus grand. Il ne fa
ce peu d'expériences pour d
toute l'hypothèse des Attra
naires. Notre Auteur ajoû
détails pour jouir plus à l'a
sa victoire. Il spécifie les de
particuliers de quelques exp
tions modernes ; il montre q
ne se départant point de l'att
tion, on ne fait que multipl
les embarras & donner prise a
adversaires. Enfin il se hazarde au
à produire son sentiment : telle e
la pratique ordinaire des Physi-
ciens. Non contents d'être comme
le Jupiter d'Homère *qui amasse
des nuages*, ils se chargent de les
dissiper : en quoi ils montrent
peut-être plus de franchise ou de
vanité, que d'adresse & de poli-
tique.

Quoi qu'il en soit, le P. Gerdil

invoque, pour ſon ſyſtême, tant de ſecours, il met en œuvre tant de moyens, que, ſans un malheur évident, on ne peut jamais demeurer court avec ſon Livre : nous voulons dire qu'en le ſuivant, on expliquera tous les phénomènes des Tuyaux capillaires ; voici les divers élémens de cette hypothèſe.

1°. D'après le célèbre Boyle, le P. G. admet dans l'air des parties branchues, qui pénétrent difficilement les Tuyaux capillaires ; & qui s'y étant une fois inſinuées en petite quantité, s'étendent & s'appuient contre les parois de ces tuyaux : d'où réſulte une moindre preſſion, c'eſt-à-dire une diminution de force, & par conſéquent d'obſtacle à vaincre de la part du fluide, ou plutôt de l'air dont ce fluide eſt environné. De-là l'élévation du fluide vers le côté où il y a moins de réſiſtance, & ce côté

ne peut être que l'intérieur du tuyau plongé dans ce fluide.

2°. D'après plusieurs Physiciens très modernes, notre Auteur adopte la doctrine des Atmosphères: c'est-à-dire que, selon lui, tous ou presque tous les corps exhalent des corpuscules invisibles, qui deviennent des principes d'action & de mouvement; qui, par cette raison, entrent dans une infinité de phénomènes, & qui doivent en favoriser l'explication. On peut donc croire, 1° qu'un tube de verre, par exemple, a son atmosphère, dont la substance est plus subtile que l'air grossier qui soûtient le Mercure à la hauteur de 28 pouces. 2° Que cette atmosphère pénètre dans l'eau avec plus de facilité, que dans l'air même. 3° Que, si le tube est fort étroit, cette atmosphère pourra occuper presque toute sa capacité. 4° Que dans l'intérieur de ce tube, il y aura d'au-

tant moins d'air, que l'atmoſphère y ſera plus abondamment répandue. 5° Que cette atmoſphère formera dans l'intérieur du tube un milieu plus ſubtil que s'il étoit tout rempli d'air. 6° Qu'ainſi, en plongeant le tube dans l'eau, la colonne de cette liqueur, qui répond à l'orifice du tube, ſera moins preſſée que toutes les autres colonnes qui ſoûtiennent toute la preſſion de l'air; que cette colonne moins preſſée devra par conſéquent monter dans le tube; que cette aſcenſion ou élévation ſuivra la raiſon inverſe des Diamètres; qu'elle dépendra auſſi de la différente compoſition des tubes, puiſque cette variété entraîne une différence dans les atmoſphères, &c. On juge bien que, dans le Livre de l'Auteur, tout ceci doit être accompagné d'explications, fortifié de raiſonnements, appuyé d'expériences : nous

ne devons pas insister
tails.

3°. Outre la difficul
a de s'insinuer dans
étroites du tube ; out
phère qui, remplissan
tés, en défend l'entrée
ser & y constitue un
rare, le P. Gerdil ad
une autre cause qui co
semblablement à raré
en plus ce milieu. Cet
la vapeur qui s'éleve du
lequel on plonge le tu
dont l'existence a été
par des faits incontes
conçoit que cette vape
jours être accompagné
que degré de chaleur,
elle n'auroit pas la pr
chasser l'air & de s'élev
degré de chaleur, quel
doit augmenter l'expans
contenu dans le tube,
par conséquent son re

résistance, faciliter au liquide l'entrée du tube, & contribuer à son élévation au-dessus du niveau. Au reste les trois causes expliquées ci-dessus ont l'avantage de pouvoir exercer leur action dans la machine du vuide : principe de solution très-nécessaire aux Physiciens, puisque, dans cette machine, les phénomènes du Tube capillaire ont lieu comme dans l'air libre. L'Auteur explique encore cette partie très-au-long; & l'on ne peut pas dire qu'il manque de clarté ou d'adresse; qu'il croye son systême inférieur à celui des Newtoniens; qu'il perde l'occasion de combattre les chefs de ce parti. Nous craignons seulement que la machine des trois causes ne soit trop compliquée pour avoir son principe dans la nature. Les Maîtres de l'Art en jugeront. Voici présentement un autre objet.

Dans nos Mémoires de Jan

par le même P. ...
prit possession de l
Philosophie morale
dans l'Université de
cours, avec tout c
pagne, est d'une i
nous ne pouvons
au Lecteur, dans
qui nous reste ici.
propose de montr
politique n'est pa
saire dans la Mon
l'Etat Républicai
tion est destinée
doctrine de l'*E*

spécialement réservée aux Ré-
bliques ; qu'elle est inutile dans
Monarchies ; que , *sous le*
uvernement d'un Monarque , les
andes choses se font avec le
ins de vertu qu'il se peut , &c.
ute la harangue,qu'on nous don-
, contredit ces idées. Et d'abord
y expose le texte de l'*Esprit*
s Loix touchant les trois Gou-
rnemens, Républicain, Monar-
ique, Despotique : on y rappelle
s trois fameux principes, *vertu,*
nneur, crainte ; le 1r destiné à
République, le 2e à la Monar-
ie , le 3e à la domination du
espote : on y prend soin de bien
présenter ce que l'Auteur entend
r les termes de *vertu* & *d'hon-*
eur. La vertu n'est ni le senti-
ent que la Religion inspire, ni
intégrité des mœurs ; c'est l'a-
our de la Patrie ; c'est la dispo-
tion qui fait le bon Citoyen.
'honneur n'est point le desir d'une

gloire juſtement due à des actions vertueuſes ; c'eſt l'envie d'être eſtimé, d'être diſtingué : eſtime & diſtinction fondées ſur les préjugés du public & des particuliers.

Après cette eſpèce de prélude, l'Orateur fait voir, 1° Que la vertu ne doit pas être regardée comme étrangère au gouvernement Monarchique ; & voici ſon raiſonnement : L'Auteur de l'Eſprit des Loix, dit que, dans la Monarchie, la vertu eſt ſuppléée par les Loix : mais, ſelon lui-même, la Loi en général n'eſt que la droite raiſon entant qu'elle diſtingue le juſte de l'injuſte, & que par des ordres ou des défenſes pleines de ſageſſe, elle gouverne le genre humain. Toutes les Loix civiles & politiques ne ſont que des applications particulières de cette régle univerſelle ; elles ſe rapportent toutes, comme l'enſeigne Cicéron, à la lumière primitive que le Créateur

a miſe en nous, &c. Or, ſi ces principes ſont inconteſtables, comment pourra-t-on ne pas reconnoître qu'il y a un accord intime, un concert parfait entre la vertu & la loi? Car qu'eſt-ce que la vertu ſinon une diſpoſition habituelle d'agir conformément à la droite raiſon, & par conſéquent d'obéir à la loi? S'il eſt donc vrai que toute Monarchie porte eſſentiellement ſur l'autorité des Loix, ne faudra-t-il pas que la vertu influë auſſi dans cette eſpèce de gouvernement; ne ſera-t-il pas néceſſaire que ceux, qui ſont chargés de commander, s'appliquent à développer & à propoſer les obligations qui émanent de la droite raiſon; & que ceux dont le partage eſt d'obéir, ſatisfaſſent à ces obligations? Mais qu'eſt-ce que ce double devoir, ſinon l'exercice de la vraie vertu politique? Autant donc qu'il eſt impoſſible que la Monarchie ſub-

ſiſte ſans Loix ; autant eſt-il chimérique de penſer qu'elle puiſſe ſe maintenir ſans vertu.

Pour donner plus d'éclat à ſon raiſonnement, le Profeſſeur conſidère le Monarque, les Grands & les Magiſtrats : il examine ce qui arrivera, dans les principes même de l'Eſprit des Loix, ſi le Monarque, les Grands & les Magiſtrats n'ont aucun égard aux droits de la vertu. La conſtitution de l'Etat n'en ſouffrira-t-elle pas ; le Gouvernement n'en ſera-t-il pas affoibli ? L'Auteur, *dit le P. Gerdil*, peint les vices des Grands avec plus d'énergie qu'aucun Poëte ne pourroit faire. Il avoit ſes vuës en cela : il prétendoit confirmer ſa thèſe, & perſuader à ſon Lecteur que les Monarchies ſubſiſtent & ſont même floriſſantes ſans le ſecours de la vertu. Cependant le même Ecrivain, indiquant les cauſes du dépériſſement des Monarchies, n'ou-

lie pas les vices des Grands : d'où
est aisé de conclure que, dans
e même sujet, il se contredit d'une
naniére sensible ; représentant tour
tour la vertu comme inutile &
omme nécessaire à l'Etat Monarhique. *Quid dicam de Regni Adninistris, Proceribus, atque Maqistratibus? Hîc certè Doctoris, quem refellimus, constantia desideratur. Nam cùm agens de Regni principio nititur è Regno dimovere sedem virtutis, Procerum vitam atris adeò coloribus depingit, ut qui hominem deterrimum Poëta aliquis fictis conquisitisque vitiis deformatum vellet inducere, nullam tantam improbitatem, nullum tam turpe flagitii dedecus conjicere in ipsum, nihil denique inquinatius, perversius, conturbatius effingere posset...... Verùm cùm caussas illas distinctè & copiosè explicat, quibus regna depravantur atque intereunt, ut est politicæ rei*

consultissimus, non illa certè prætermittit, quæ multò antè descripserat, Procerum vitia; ex quo uno facilè intelligi potest, si Procerum vitiis labefactari statum regni posse non confitetur solum, verùm etiam contendit; perperàm ex iisdem vitiis concludere ipsum, nihil ad optimum Regni statum conservandum virtute opus esse.

2°. L'Orateur en vient à l'Honneur; & il montre que ce prétendu principe de la Monarchie, n'étant selon l'Esprit des Loix, que l'effet du préjugé, que le cri de l'ambition, que l'amour de soi-même, on ne peut rien concevoir de moins propre à remplacer les vertus, & à conserver un Etat: ceci entraîne un détail, où rentrent à tout instant les diverses maximes répandues dans l'Esprit des Loix, avec un bon nombre de contradictions que notre Auteur croit y avoir remarquées. Nous ne pouvons analyser toutes

les parties d'un ſujet ſi important; mais ce n'eſt encore, pour ainſi dire, que l'eſquiſſe de tout l'ouvrage. Nous avons inſinué plus haut que cette harangue avoit ſes *accompagnemens*; voici ce que c'eſt.

L'Auteur, perſuadé qu'un ſimple diſcours ne ſuffiſoit pas pour épuiſer la matière, donne, après ce diſcours, une eſpèce de traité ſur l'Eſprit des Loix, ou plutôt ſur quelques Articles de ce Livre; par exemple, il examine ce que l'Auteur entend par le nom de *Vertu*, lorſqu'il enſeigne que la Vertu n'eſt point néceſſaire dans la Monarchie; ce qu'on doit penſer des trois ſortes de Gouvernemens, Républicain, Monarchique, Deſpotique, matière qui influe ſi généralement dans tout l'*Eſprit des Loix*; ce qu'il faut dire de l'eſprit d'égalité & de frugalité conſidéré par rapport à la Monarchie & à la République; ce qu'il eſt à propos

de décider sur la vertu propre des Rois, des Grands, des Ministres d'Etat, des Magistrats, &c.

L'Orateur de Turin passe aux Articles où l'Auteur de l'Esprit des Loix traite de l'Empire de la Chine, de l'ancienne République Romaine, de la Secte des Stoïciens, de quelques Coûtumes des Grecs. Les contradictions de cet Ecrivain sur les diverses sortes de Gouvernemens reviennent encore dans un Chapitre à part; & enfin le P. Gerdil termine son Livre par des observations sur ce qui intéresse la Religion comparée avec la vertu politique. Mais ce dernier morceau ne touche que légerement l'Esprit des Loix. C'est plutôt une dissertation que l'Auteur n'a pas voulu perdre, qu'une discussion critique, relative au sujet. Dans tous les autres points indiqués ci-dessus, le Professeur se renferme dans son objet, & presse

fort

fort l'adverſaire qu'il a entrepris le combattre ; donnons un exemple & finiſſons.

L'Auteur de l'Eſprit des Loix, *dit le P. Gerdil*, diſtingue trois ſortes de Gouvernemens ; la République, ſoit que tout le peuple y poſſéde la puiſſance ſuprême, ſoit que le gouvernement réſide entre les mains de quelques Citoyens notables ; la Monarchie où un ſeul eſt le maître, ſans préjudice néanmoins de l'autorité des Loix ; enfin le Gouvernement deſpotique, où un ſeul regne ſuivant ſon caprice, où la régle unique eſt ſa volonté, ſa paſſion : ſur quoi, *continue le Profeſſeur*, il vient d'abord en penſée de demander s'il exiſte quelque part un Gouvernement tel que le dernier : car enfin toute ſociété politique a des Loix conſtantes ; on y reconnoît des Chefs, des Magiſtrats, des conventions, des manières de pourſuivre ſon droit & de

ſe faire rendre juſtice : or comment toutes ces choſes peuvent-elles ſe trouver dans un Etat où il n'y a d'autre Loi que le caprice d'un ſeul homme? Que s'il exiſte,en quelque endroit du monde, un empire tel que celui-ci, on ne doit pas le mettre au nombre des Gouvernemens politiques ; on ne doit le regarder que comme l'abus ou la dépravation du gouvernement ; & il n'a pas plus de droit de tenir un rang parmi les Sociétés humaines, que l'anarchie ou la tyrannie. Mais venons-en aux exemples : s'il y a ſur la terre, un Empire deſpotique, c'eſt aſſurément celui des Turcs : cependant on voit dans cette nation, une forme de gouvernement conſtante, un corps de Loix, pluſieurs ordres de Magiſtrats ; & rarement on y introduit des nouveautés. Il n'y a rien de plus beau, ſelon l'Auteur de l'Eſprit des Loix, que le Gouvernement de la

Chine ; c'eſt néanmoins, à l'entendre, un Empire des plus deſpotiques. La Ruſſie, avant Pierre le Grand, ne connoiſſoit qu'un Gouvernement deſpotique ; l'Eſprit des Loix le décide ainſi : on ſçait toutefois que ce peuple avoit des Loix fixes & déterminées ; des mœurs anciennes & conſtantes ; que l'attachement même à ces Loix & à ces mœurs fut un des plus grands obſtacles qu'éprouva le Czar dans la réforme qu'il établit, &c.

La ſuite de cette diſcuſſion eſt fort belle : nous y renvoyons totalement les Lecteurs qui pourront ſe procurer des exemplaires de l'Ouvrage. Le P. Gerdil écrit en homme ſenſé, avec plus de gravité que d'élégance ; plutôt en Philoſophe qu'en Orateur ; & par-tout il témoigne les plus grands égards pour l'Auteur qu'il attaque.

ARTICLE LXII.

NOUVEAUX MÉMOIRES des Missions de la Compagnie de JESUS *dans le Levant; Tome IX.* in-12. *pages 414.* A Paris, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques. M. DCC. LV.

ON a, dans ce Volume, six Lettres ou Relations, dont chacune contient des particularités curieuses. La première sur-tout a de grands droits pour se faire lire. On y trouve des anecdotes sur les dernières années de la vie du fameux Thamas Kouli-kan, & sur sa mort. C'est précisément la partie de son histoire qu'on sçavoit le moins, & celle qu'on desiroit le plus de sçavoir; parce qu'un rôle aussi extraordinaire que le sien, est censé ne pouvoir finir que par une catastrophe singulière.

La Relation de ces dernières :ènes nous vient du premier Méecin de Thamas, & ce Médecin ıt en même temps un François & n Frère Jésuite : voilà encore un hénomène. Mais il faut sçavoir ue les Perses d'aujourd'hui ne sont as les Perses du temps de Cyrus; u'ils négligent toutes les sciens, & que leurs Médecins, en articulier, sont les plus ignoınts hommes du monde. Dans ne telle Barbarie, il n'est plus si ırprenant qu'un François, qui sçait réparer quelques remèdes, & trai-:r un petit nombre de maladies ɔmmunes, brille comme un astre, : fasse rechercher des Grands, & énétre enfin jusqu'à la personne u Prince.

Il arriva donc en 1746, que hamas Kouli-kan, prévenu d'estiıe pour les Médecins Européens, ı demanda un à M. Pierson, Rélent de la Compagnie du Com-

merce d'Angleterre. Celui-ci ne crut pas pouvoir mieux s'adreſſer qu'au F. Bazin, Auteur de la Relation. Son état l'attachoit aux Miſſionnaires, & les ſervices qu'on attendoit de lui, pour Thamas Kouli-kan, pouvoient être utiles à la Religion. C'eſt pour cela que les Supérieurs de ce Jéſuite François le donnerent à M. Pierſon, qui en fit ſa cour à Thamas. Il falloit avoir quelque fermeté d'ame pour ſe charger de la ſanté d'un Monarque extrême dans toutes ſes paſſions, & auſſi cruel, lui ſeul, que Tibère, Caligula, Néron, Domitien, l'avoient été tous enſemble.

Le F. Bazin connoiſſoit le caractère du Prince, auquel il alloit être attaché. Dès l'année 1741, il l'avoit ſuivi dans ſes expéditions militaires; la relation n'en dit pas le motif: mais il paroît que c'étoit pour rendre ſervice aux Seigneurs Perſans, qui donnoient plus volontiers

eur confiance à cet Etranger qu'à
eurs propres Médecins. Quoi qu'il
en ſoit, Thamas Kouli-kan étoit
alors (en 1741) au plus haut pé-
riode de ſa gloire. Il avoit conquis
l'Inde & dépouillé le Mogol : les
richeſſes qu'il avoit rapportées de
cette expédition, étoient immen-
ſes. » Je n'ai jamais ſçû, *dit l'Au-*
» *teur de la Relation*, à quoi ce
» tréſor pouvoit monter ; mais je
» ſçais qu'à la mort de Thamas,
» tout l'or & tout l'argent mon-
» noyés furent apportés à Maſchet
» (Province du Khoraſan) dans des
» coffres, dont deux faiſoient la
» charge d'un chameau. Je les ai
» vûs entaſſés dans la place publi-
» que ; ils formoient une eſpèce de
» montagne auſſi haute que la Mai-
» ſon Royale de Maſchet. « Ceci
n'indique que les richeſſes en eſpè-
ces d'or & d'argent ; les meubles
précieux ſurpaſſent tout ce qu'on
a imaginé juſqu'ici en ce genre :

par exemple, le Trône, apporté des Indes par ce Conquérant, avoit six pieds en quarré sur dix de hauteur. On y voyoit huit colomnes, toutes garnies de diamans & de perles. L'Impériale, en dedans & en dehors, étoit chargée de rubis & de d'émeraudes, surmontée de deux paons qui avoient, à chaque bout des plumes de la queue, une grande émeraude & des pierreries sans nombre, ajustées à-peu-près sur les couleurs différentes de cet oiseau. Thamas Kouli-kan avoit cinq autres Trônes de la plus grande magnificence ; & il en fit faire un, qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries, & d'un très-bel ouvrage.

La Relation que nous analysons, ne rappelle qu'en peu de mots l'irruption de Thamas dans le Mogol, & nous remarquons même, en cet endroit, une méprise qui devroit être corrigée dans une seconde Edi-

ion. Thamas, ſelon l'Auteur, ayant détrôné le Sophi Schah Thamas, mit à ſa place un fils de ce Monarque, lequel étoit encore au berceau; & pour lui-même il ne prit que le titre de *Velinhamet* ou *Diſtributeur des Graces*. Juſques-là tout eſt exact dans la Relation. Mais elle continue d'appeller Thamas *Velinhamet*, au temps même de l'entrepriſe faite ſur le Mogol. Or il eſt certain qu'alors Thamas Kouli-kan avoit pris la qualité de Roi, & qu'il jouiſſoit de tous les droits de cette ſuprême dignité: ce fut au mois de Mars 1736, que cet ambitieux s'empara du Trône, & l'expédition du Mogol n'eſt que de l'année 1738. Elle ne fut même conſommée qu'en 1739; la Relation du Frère Bazin s'accorde en ceci avec toutes les autres.

Si l'on en excepte la mépriſe que nous venons de marquer; (mépriſe qui conſiſte à n'avoir pas

tenu compte de la démarche que fit Thamas, en passant du grade de *Velinhamet* à la Royauté;) il nous semble que les autres détails de la Relation méritent la préférence sur tout ce qu'on a écrit des commencemens, des progrès, des succès & de la fin du trop célèbre Thamas Kouli-kan. Ainsi, par exemple, nous croirions assez que cet Usurpateur n'étoit point fils d'un Gouverneur de Place dans le Khorassan, comme l'ont écrit divers Voyageurs; mais que son père étoit un simple *Chamélier*, c'est-à-dire, *un homme qui avoit des chameaux, & qui faisoit métier de transporter des marchandises, & de conduire des caravanes:* c'est ce que le F. Bazin avoit appris de quelques soldats, compatriotes de Thamas, & compagnons de sa fortune. Il vaut mieux aussi s'en rapporter à cet Auteur sur les excès monstrueux de cruauté & d'ava-

rice, dont le règne de Thamas fut souillé, que de reconnoître en lui, d'après le portrait qu'en a fait un Anglois, * de la modération, de la libéralité, de la justice, de l'humanité même : qualités qui sont totalement démenties par les traits suivans : » Il courut un risque ex-
» trême à l'attaque d'un défilé, les
» balles siffloient autour de lui de
» toutes parts. Un Officier accou-
» rut, & pour le garantir se plaça
» un peu au-dessus, du côté où le
» risque paroissoit plus grand. De
» retour à sa tente, Thamas le fit
» appeller ; l'Officier y courut dans
» l'espoir d'une récompense digne
» de l'action & proportionnée au
» service. Pourquoi, lui dit le
» Prince, vous êtes-vous placé
» devant moi ? Pour sauver votre

* Ce Portrait est dans la Bibliothèque Britannique, & dans le Dictionnaire de M. De Chauffepié.

» vie ; répondit l'Officier, au péril » de la mienne. Hé quoi ! me » prens-tu pour un homme ſans » cœur, lui dit le Monarque irrité ; » qu'on l'étrangle. La ſentence fut » exécutée dans le moment.« Thamas Kouli-kan avoit un fils nommé Reza Couli-Mirza. Ce jeune Prince fut ſoupçonné *d'avoir apoſté un aſſaſſin pour attenter à la vie de ſon père.* Il eut beau nier conſtamment le parricide qu'on lui imputoit ; & la confiance avec laquelle il étoit venu ſe livrer lui-même, & défendre ſa cauſe, le juſtifioit aſſez aux yeux du Public. Thamas lui fit crever les yeux : „ Pluſieurs » Grands du Royaume, témoins » de l'exécution, reſterent dans ce » ſilence d'étonnement & d'hor- » reur que produiſent les évene- » mens barbares & inattendus ; il » leur fit un crime à leur tour, de » ne s'être pas offerts au ſupplice » à la place de ſon fils, & il en fit

étrangler cinquante le même jour
en sa présence." Imaginez l'Hiſ-
ire des Ours & des Tygres, c'eſt
vie de Thamas Kouli-kan, ſur-
ut vers la fin de ſon règne. Il
batoit les têtes des hommes,
mme un de ſes prédéceſſeurs
oit abbatu celles des animaux
la chaſſe. S'il eût encore regné
ans ſur la Perſe, c'en étoit fait
s habitans & des biens; tout eût
ri, tout eût été envahi. Mais le
oment arrive enfin, où la Provi-
nce ne permet plus qu'on inſulte
l'humanité.

Au commencement de 1747,
Tyran ſortit d'Iſpaham ſa Capi-
le, qu'il avoit inondée de ſang
épuiſée d'argent. Il s'avança vers
Province du Khoraſſan où étoient
s tréſors. Il campoit toujours, &
on nous donne même ici un plan
urieux de la diſpoſition de ſon
amp. Comme il devenoit plus fu-
eux de jour en jour; ſes ennemis

se multiplioient, & ses soupçons croissoient à proportion. Il avoit un neveu, Ali-kan, pour qui l'on s'intéressoit dans l'armée; mais il n'avoit garde de s'y rendre, parce que le cruel Thamas se défioit de lui. Les partisans d'Ali étoient le Capitaine des Gardes (Mahomet Koulikan,) & l'Intendant du Palais (Salakan,) deux Officiers que leurs emplois mettoient en état d'approcher la Personne de Thamas, & d'entreprendre quelque coup d'éclat.

Ils étoient perdus, s'ils n'avoient exécuté promptement le dessein de faire périr cet usurpateur. Le lendemain il devoit les faire massacrer, avec tous les Officiers des Gardes, par un Corps d'Aghvans, auquel il avoit donné sa confiance. Mais la nuit même, qui étoit celle du 19 au 20 de Juin, » les conjurés entrerent dans l'enceinte du » Pavillon Royal, rompant & bri» sant tout ce qui s'opposoit à leur

passage. Ils pénétrerent jusqu'au lieu où dormoit Thamas Kouli-kan : le bruit qu'ils firent en entrant, le réveilla. Qui est-ce, s'écria-t-il d'une voix effrayante? Où est mon sabre ? Qu'on me donne mes armes. A ces mots les Assassins furent épouvantés & se retirerent. Mais à peine avoient-ils fait quelques pas que les deux Chefs de la conjuration se présenterent, & les ayant rassurés, les forcerent à rentrer avec eux. Thamas n'étoit pas encore habillé. Mahomet Kouli-kan courut le premier, & lui déchargea un grand coup de sabre qui le renversa; deux ou trois autres suivirent cet exemple. Ce malheureux Prince, nageant dans son sang, fit quelques efforts pour se relever, mais la force lui manqua. *Pourquoi me tuez-vous?* s'écria-t-il, *laissez-moi la vie, & tout ce que je possede est à vous.*

Juin, 1755.

» Il parloit encore lorsque Sala-
» kan fondit sur lui le sabre à la
» main & lui coupa la tête, qu'il
» remit entre les mains d'un soldat,
» pour la porter à Ali-kan.

Ainsi périt Thamas Kouli-kan à l'âge de 65 ou 66 ans : d'autres Relations ne lui en donnent que 59 : son premier Médecin, témoin oculaire de tout ce qu'on vient de raconter, doit en être cru sur ce point, comme sur tout l'extérieur de Thamas qu'on n'oublie point ici. Après la mort du Tyran, ce fut une confusion horrible dans le camp & dans le chemin, qui conduisoit à Maschet, où la plûpart des Officiers de Thamas, & en particulier l'Auteur de la Relation, voulurent se rendre. Celui-ci acheve le récit de ses aventures qu'on lira volontiers, ainsi que l'Histoire des révolutions qui suivirent la mort de Thamas : c'est le sujet de la seconde Lettre.

La troisième est d'un Missionaire Jésuite, nommé le P. Desvines, résidant à Julfa, près d'Ispaam. Il explique ici l'état actuel e cette Mission, & les occasions :ès-fréquentes qu'ont eu les Caaoliques de souffrir toutes sortes e mauvais traitemens de la part u Patriarche, des Evêques & des 'rêtres Arméniens. Sous le règne ımultueux de Thamas Kouli-kan, es Schismatiques n'ont épargné ni ›llicitations, ni présens, ni ca›mnies, ni violences pour faire hasser les Missionnaires, & pour étruire l'attachement qu'ont enore quelques familles à l'Eglise ₹omaine. Mais la Providence n'a ›as permis que leurs intrigues eussent le succès qu'ils avoient espéré. » On a vû, *dit la Lettre*, dans » ces temps orageux, des prodiges » de valeur & de générosité Chré» tienne ; des fidèles, résister en » face aux Prêtres Schismatiques

» & aux Vertabiets (ce sont les
» Docteurs de la Secte) qui vou-
» loient les conduire malgré eux
» à l'Eglise des Arméniens ; un
» père se faire l'Apôtre de sa mai-
» son, qui s'étoit pervertie pen-
» dant son absence, & la rendre
» Catholique ; une veuve conver-
» tir sa famille entière, & l'attirer
» à la vraie foi, par ses discours,
» par sa piété, par son exemple.
» On a vû un enfant de dix à
» douze ans se mettre dans le ris-
» que de mourir, & mourir en
» effet victime de sa fermeté. Il
» étoit fils d'un païsan, des envi-
» rons de Julfa, & il commençoit
» à fréquenter l'école Catholique.
» Son père, qui étoit Arménien,
» entreprit de lui faire abjurer sa
» foi : caresses, sollicitations, lar-
» mes, prières, tout fut employé.
» On eut recours aux menaces, le
» père employa les rigueurs, l'en-
» fant les souffrit sans se plaindre,

» & sa résistance fut invincible.
» Les mauvais traitemens furent
» portés à une si grande violence
» qu'il en tomba malade, & perdit
» la vie sans avoir rien perdu de sa
» constance & de sa foi.

On rappelle ici quelques traits de la doctrine Schismatique des Arméniens. Ils anathématisent quatre fois l'année, en cérémonie, le Concile de Calcédoine, le Pape saint Léon, & l'Eglise Romaine; ils ne croient ni le Jugement particulier, ni le Purgatoire; & ils font cependant des prières pour les morts. A la Messe, ils ne mettent point d'eau dans le calice, & ils traitent d'hérétiques ceux qui en mettent. Dans le temps du jeûne, ils mangent à toute heure, & ils n'en font aucun scrupule, pourvû qu'ils ne mangent point de mets défendus, &c.

On n'oublie pas non plus, dans cette Lettre, la traduction, qui fut

anecdote, dans le vo
Otter, avec des parti
ne sont pas dans la Let
vignes, témoin ocul
nombre des Traducteu
ple, M. Otter dit
Kouli-kan avoit aussi
traduire l'Alcoran en
sanne, & que quand
présenter toutes ces V
mocqua de la Religion
de celle des Juifs, de
d'Ali, & qu'*il fit e*
Ouvrages dans une C
sant que, si Dieu lui l

:éſenta au Roi la Traduction
Bible, (on ne parle point ici
Alcoran,) Thamas *dit qu'il*
)it pas le temps de l'exami-
que d'ailleurs, comme il n'y
qu'un Dieu, il ne pouvoit y
qu'un Prophète : paroles qui
:moigneroient pas auſſi crû-
: que celles du récit de M. Ot-
qu'il n'y avoit aucune eſpèce
eligion dans l'ame de ce Con-
ınt. Mais quoi qu'il en ſoit,
Verſion Perſanne de la Bible
u aucun effet ; & les Traduc-
, eux-mêmes, n'ont *pû en*
r un exemplaire : ce qui prou-
it qu'ils avoient fait la faute
'en point garder de copie.
a quatrième a pour Auteur le
habert auſſi Jéſuite, & raconte
priſonnement des Miſſionnai-
de Damas, ſçavoir du Supé-
: des Capucins & de trois Jéſui-
C'étoit une véxation du Bacha
: ſes Officiers, qui vouloient

mé Sylveſtre , grand er
l'Egliſe Romaine ; & du
le plus brouillon. Après
excès dont la Relation re
te, l'Ambaſſadeur de Fra
Comte de Caſtellane, eu
de faire ordonner, par
Seigneur, la dépoſition c
trus , & depuis ce tem
Egliſes Catholiques ont
quilles.

La cinquième Pièce d
cueil eſt une Deſcription
de Salonique, qui eſt l
Theſſalonique ſi célèbre p
dication de ſaint Paul, &

:ur, ni fossés, ni murailles ter-
sées. On y entretient pourtant
:e espèce de Garnison de sept à
:it cents Janissaires, la plûpart
ariés & peu aguerris : leurs ex-
oits se bornent à quelques insul-
s qu'ils font aux pauvres sujets
: Grand Seigneur, & quelque-
is aux Francs : ils entendent
en cette espèce de petite guerre,
c'est la seule qu'ils entendent.
Trois différentes Nations habi-
nt Salonique, & toutes ensemble
nt environ 40 mille ames, 10
ille Turcs, autant de Grecs &
) mille Juifs. Ce qui fait que ces
:rniers sont en si grand nombre,
:st qu'on leur accorde beaucoup
: liberté. Ils ont une espèce de
ouvernement, trente Synagogues
ouvertes, des Ecoles publiques, &
:s Privilèges pour le Commerce.
Iais cela n'empêche pas qu'ils ne
oient fort méprisés des Turcs &
es Chrétiens ; la destinée de ce

peuple étant de ſe trouver répandu par-tout, ſéparé de tout le monde, mal accueilli des honnêtes gens, & privé de toute conſidération.

Les Grecs de Theſſalonique, quoique la plûpart élevés dans le Schiſme, paroiſſent néanmoins peu aliénés du Rit Latin, & ils témoignent, en particulier, beaucoup d'eſtime pour les François. On remarque ici des traits ſinguliers de l'ignorance de leurs Paſteurs ; juſques-là même qu'un Papas de la campagne vint demander un jour à un Papas de la ville, *s'il eſt vrai que Jeſus-Chriſt eſt Dieu*. On peut juger d'une Egliſe, où il ſe trouve des Conducteurs ſi peu capables de ſe conduire eux-mêmes.

Il y a d'autres particularités curieuſes dans cette Deſcription, ſurtout en ce qui concerne quelques antiquités de Salonique. On y voit encore un vaſte Portail ou Arc-de-triomphe de 50 pieds de haut ſur

30 ou

30 ou 35 de large ; il eſt ſoutenu par de gros pilaſtres ou maſſifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux & d'hommes armés, plus petits de moitié que le naturel. Ces figures bien conſervées ne ſont pas d'un ouvrage fort délicat. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurele ; mais le goût meſquin des figures pourroit infirmer cette opinion.

On montre auſſi, dans Salonique, comme un reſte de Théatre, de Temple ou de Portique, ſix groſſes colonnes de marbre blanc, d'un ordre ſimple, ayant leur architrave, leur friſe & leur corniche ; au-deſſous ſont des pilaſtres de marbre, ſéparés les uns des autres par un eſpace vuide. A ces pilaſtres, qui ont ſept ou huit pieds de hauteur, ſont adoſſées, des deux côtés, des figures humaines en demi-relief & de taille naturelle : ouvrage qui

paroît d'un siècle où florissoient les Beaux-Arts.

Ces antiquités, au reste, & quelques autres, sont peu de chose, si l'on considère l'importance de la Ville, & la figure qu'elle a faite autrefois dans la Macédoine & dans l'Empire Romain. Probablement le temps & les guerres auront détruit la plus grande partie des monumens qui la décoroient. Mais d'ailleurs quand une Ville appartient à des Turcs, on ne demande point pourquoi il ne s'y conserve rien de beau. Cette Nation est faite pour effacer toutes les traces des Arts, & pour y substituer celles de la Barbarie.

L'Auteur de la Description de Salonique est le P. Jean-Baptiste Souciet, qui a fait un séjour de sept ans dans cette Ville. On donne aussi de lui une *Relation de l'établissement & des progrès de la Mission de Salonique; extraite des*

Mémoires du P. Braconnier, Fondateur de cette Miſſion ; c'eſt la dernière Pièce de ce Recueil. On y trouve des obſervations intéreſſantes pour la Religion, pour l'Hiſtoire, pour la Géographie ; avec la copie de quelques inſcriptions trouvées près de Philippes, ancienne Ville de Macédoine. Nous laiſſons aux Sçavans le ſoin de les comparer avec celles de Gruter ; & nous finiſſons en aſſurant que ce Volume peut faire plaiſir à beaucoup de Lecteurs par la variété, la nouveauté & l'importance des objets qu'il préſente.

ARTICLE LXIII.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Sciences, année 1750 ; avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, pour la même année ; tirés

des Registres de cette Académie. A Paris, de l'Imprimerie Royale ; Vol. *in*-4°. pag. 621. M. DCC. LIV. *Suite de l'Article LV. au mois de Mai.*

DANS les *Mémoires* de cette année, il n'y a plus que trois Articles dont nous ayions à rendre compte. Le premier est *le VIII^e Mémoire* de M. Guettard, *sur les glandes des plantes ; & le VII^e sur l'usage que l'on peut faire de ces parties, dans l'établissement des genres des plantes.* Ce célèbre Botaniste y continue son travail sur les genres que M. Linnæus n'a pas décidés : toutes ses observations tendent à tirer ces genres de l'état douteux & incertain où ils étoient demeurés.

Le *Nefflier*, l'*Alisier* & le *Sorbier* ont, aux yeux de M. G., une affinité si marquée, qu'il n'a pû leur assigner aucune *différence bien*

constante. La quantité de leurs glandes & de leurs filets, comme leur couleur, ne diffère que du plus au moins, & cette différence ne suffit pas pour établir une distinction formelle. Entre la *Barbe de chevre* & les *Filipendules*, les rapports sont encore plus sensibles. Le *Cerisier* & le *Prunier* sont deux genres, dont le premier a deux, & le second trois espèces.

La réunion des *Quintefeuilles* avec les *Potentilles*, que M. Linnæus croyoit faisable & que M. Haller a faite, est ici, en partie, confirmée par les observations de notre laborieux Académicien. Il ne distingue les *Quintefeuilles* des *Potentilles* que par leurs glandes à *cupules*, & il réunit la *Dalechamp* aux vraies *Tithymales*. Les amateurs de la Botanique recueilleront précieusement toutes les observations de M. G. sur l'*Argemone*, la *Chélidoine*, la *Boccone*,

les *Poterium*, la *B*
le *Micocoulier*, les
les *Fagonia*.

M. G. ne veut pas
de les *Tragacanthe*
cinus avec les *Astrag*
un nouveau genre
nes, & par conséqu
des *Myosotis* (orei
Les *Arrête-bœufs* &
res lui paroissent de
deux genres. Il lai
réunion des *Ophri*
d'oiseau, & des *Hel*
les *Troenes* & les *Ja*
observations, se réu
seul genre. Les *Kle*

de vie avec les *Cyprés*. Dans la *Nielle* & la *Garidelle*, il ne trouve que la fleur qui s'oppofe à leur réunion ; il porte le même jugement du *Maronnier d'Inde* & du *Maronnier rouge*. C'eft à regret que nous coulons fi légèrement fur toutes ces obfervations, où M. G. réfout tant de queftions, corrige tant d'erreurs, & réforme même quelquefois fes propres idées, ou du moins les rectifie.

Les *Obfervations météorologiques*, que M. De Fouchy a faites à l'Obfervatoire Royal en 1750, nous apprennent que la quantité de pluie tombée cette année fut de 20 pouces 10 lignes $\frac{2}{3}$; que dans le plus grand froid, de la même année, la liqueur du Thermomètre de M. De Réaumur defcendit à $5\frac{1}{2}$ degrés au-deffous de la congélation, le 6 Janvier à 7 heures du matin ; & qu'elle monta $27\frac{1}{2}$ degrés au-deffus de la congélation

dans la plus grande chaleur, le
& le 26 Juillet.

Le dernier Mémoire de ce V
lume a été envoyé à l'Acadé
par la Société Royale de Montp
lier. L'Auteur de ce Mémoi
M. Montet, y expose la méth
de faire le verd de gris, mat
qui entre dans la composition
tant de remèdes, & qui sert à
d'Artistes, notamment aux Pe
tres. A cette pratique l'Aut
joint la Théorie *de la forma*
qu'il a décrite. Dans l'Extrait
nous avons fait de ce Mémoi
nous croyons en avoir recu
toute la doctrine essentielle
nous espérons qu'on s'instruira
lontiers sur des manipulations
ne sont gueres connues qu'à M
pellier. Ceux qui ont lû le Mém
que M. Serane publia sur le m
sujet en 1714, reconnoîtront, pa
lui de M. Montet, que l'Art, de
ce temps-là, s'est perfectio

Le cuivre d'Allemagne, & ſurtout celui de Suède, étant le plus doux & le plus traitable ſous le marteau, eſt le meilleur pour faire le verd de gris : on le prépare à la diſſolution en poliſſant ſa ſurface, & en levant les inégalités que le ciſeau laiſſe ſur le bord des lames. Quand elles ſont neuves, on les enſévelit pendant trois ou quatre jours dans du verd de gris, dont l'acide ſurabondant les pénétre & facilite la diſſolution. Comme les vaiſſeaux dont on ſe ſert pour cette opération, ſont poreux, on a ſoin de les abbreuver de *vinaſſe** ou de vin, l'eſpace de huit jours : pendant qu'ils y trempent, il s'attache à leurs parois des parties tartareuſes qu'on détache & qu'on emporte en lavant ces vaiſſeaux avec la même liqueur : le

* C'eſt du *vin* qui a ſervi à la préparation du verd de gris.

service qu'on en tire, ne fait que les améliorer, pourvû qu'en les écurant avec du sable & de la vinasse, on les dépouille de toutes les parties grasses & mucilagineuses, qui les *engraissent*, & font obstacle à la formation du verd de gris.

On met dans chaque vaisseau cent lames de cuivre, plus ou moins : plus on y en peut placer, moins on consomme de vin. Les vins verds, aigres, moisis, doux, ne conviennent point à l'opération ; elle exige des vins spiritueux & très-inflammables.

Les rafles, qui sont la partie ligneuse d'où pendent les grains de raisins, sont un des principaux agens de cette dissolution. Après les avoir fait sécher au soleil & à l'abri de toute pluie, on les macère dans la vinasse ou dans du vin : quand elles y ont trempé 8 jours, on les étend un moment, sur une corbeille où elles égouttent : en-

ſuite, en les mêlant bien, on en forme des pélotons dont chacun eſt de deux livres quand ces rafles ſont ſéches, & de quatre quand elles ſont imbibées. Alors on les met dans le vaſe de terre, & on verſe deſſus quatre pintes de vin, meſure de Paris; pour les mieux *aviner*, on les retourne *ſens deſſus deſſous*: enfin on couvre le vaſe d'un couvercle qui le ferme exactement, ce couvercle ſe fait avec des ronces & de la paille de ſeigle.

Au bout de deux jours, on remue les rafles qui trempent toujours dans le vin, & de temps en temps on examine ſi la fermentation acide commence. Quand les rafles ſont trop chaudes, on les agite. Quand la fermentation a acquis le degré néceſſaire, on le reconnoît à la couleur du vin devenu louche, & à l'odeur forte & pénétrante qu'exhalent les rafles, ou à une roſée répandue ſur celles

qui ſont placées vers le
la couche ſupérieure. C'e
tant qu'il faut ſaiſir pou
dans le vaſe avec les ra
lames, & les faire *couv*
manque cet inſtant, l'eſp
le plus pénétrant & le plu
qui eſt le principal agen
diſſolution, ſe diſſipe. En
dans le vaſe, les lames
chauffées & les rafles *c*
couche, on obſerve qu
mière & la dernière couc
de rafles. Avant que de
vaiſſeau avec le même c
on en retire le vin deven
par-là le verd de gris, ſa
moins beau, eſt plus abo

Lorſqu'on apperçoit ſ
mes verdies, qu'on viſit
de trois ou quatre jours, c
blancs, qui ne ſont qu'u
liſation, on retire prompt
lames, qui ſont alors *coto*
rafles peuvent encore ſe

nouvelle préparation, à moins qu'elles ne soient engraissées, c'est-à-dire, enduites d'une huile mucilagineuse. En un mot, il faut empêcher qu'aucune substance aqueuse, grasse, ou huileuse s'empare, ou même approche de tout ce qui sert à faire le verd de gris.

Dès que les lames sont cotonnées, on les tire du vase pour les mettre trois ou quatre jours *au relais*, c'est-à-dire, à sécher sur un de leurs côtés dans un coin de la cave. Pendant le temps du relais, le verd de gris se nourrit; au coup d'œil on décide de sa perfection. C'est alors que la matière se dissout, se gonfle, s'étend, & forme une espèce de mousse unie, verte; on la racle *soigneusement* avec un couteau émoussé, c'est le verd de gris ou le *verdet*.

Les lames étant raclées, on les expose à l'air libre, ou on les enferme dans une caisse de bois pour

les faire ſécher, & par-
rer à une ſeconde op
elles ſont trop minces,
puiſſe les racler ſans l
les rompre, on les vend
dronniers qui les fonden
uſage.

Pour multiplier les c
& les profits, il faut toujo
le double de ce qu'on peu
de lames en diſſolution
vaſes qu'on poſſéde : alors
ſeaux & les raſles ne reſten
oiſifs : une partie des lames
ne, pendant que l'autre eſt au
celles-ci n'en ſortent que po
trer dans les vaiſſeaux que ce
quittent : ainſi les lames ſe
placent continuellement
qu'elles peuvent fournir à la
lution.

Chaque fois qu'on remplit
vaſes, on y verſe la même qu
tité de vin : celui qu'on en tire,
dépoſe dans des auges ou dans

tonneaux, c'eſt alors qu'on l'appelle *vinaſſe*. Quand elle devient claire & foible, on la jette. Avant que d'envoyer le verd de gris à ſa deſtination, on le paîtrit dans ces grandes auges où on conſerve la vinaſſe. Enfin on le met dans des ſacs de peau blanche, qu'on laiſſe ſécher à l'air : le verd de gris s'y durcit, & ne fait qu'une maſſe.

La vinaſſe ternit quelquefois la couleur du verd de gris : M. Montet a trouvé un remède à cet inconvénient ; c'eſt de diſtiller la vinaſſe dans de grandes cornues : des trois parties que donne cette diſtillation, il en retire deux ; la liqueur qui reſte, eſt un eſprit de vinaigre fort foible ; l'Auteur s'en ſert pour paîtrir le verd de gris, dont ce vinaigre n'altère jamais la couleur.

La Théorie de M. Montet, ſur la formation du verd de gris, prouve que le vin & les rafles y concourent enſemble : le vin y fournit un

acide modifié par la partie inflammable ; les rafles qui se chargent de cet acide modifié, l'insinuent dans les lames de cuivre, *lors du couvage*, & y mêlent un levain, qui provoque la fermentation requise pour la dissolution. Quelque fidèle que soit cet extrait, il y manque cependant des détails qui, pour n'être pas essentiels, n'en sont pas moins curieux & instructifs. Ainsi nous exhortons à recourir au Mémoire, ceux qui pourront se le procurer.

Nous allons maintenant revenir à l'Histoire de l'Académie : d'abord nous rendrons compte des Eloges qu'elle nous présente, ensuite nous viendrons aux Observations de Physique générale.

Eloge de M. le Duc d'Aiguillon. Armand-Louis Du Plessis de Richelieu, Duc d'Aiguillon, naquit à Londres en 1683. Son Pere M. le Marquis de Richelieu, de

r en France en 1688, n'ou-
rien pour donner à son fils la
eure éducation. Apprendre le
ı, l'Allemand, l'Italien &
glois, ce ne fut pour le jeune
ıte d'Agenois qu'un amuse-
: de son enfance.
ans cet Eloge, l'Historien de
ıdémie peint, avec énergie,
ination forte & les dispositions
euses que M. le Comte d'Age-
avoit pour la guerre. Son ar-
martiale l'arracha prompte-
: aux faveurs que les Muses
ırodiguoient, & le fit entrer
Mousquetaires. Il ne quitta
Ecole que pour prendre une
ıpagnie dans le Régiment de
louse. A la malheureuse jour-
de Ramilly, ce Régiment fut
maltraité : la troupe de M. le
ıte d'Agenois y fut enveloppée
illée en pièces. Quoique char-
e blessures, le Capitaine ne
ut jamais se rendre; avec le

peu de monde qui lui restoit, il sçut se dégager des Escadrons ennemis, & retourner au camp. A la fin de la campagne, il fut mis à la tête du Régiment qu'il avoit eu pour témoin de sa valeur. En 1714, un léger mécontentement lui fit quitter le Service.

M. le Comte d'Agenois se retira en même temps de la Cour, où son nom & son mérite pouvoient lui acquérir la plus haute considération. Son Château de Verest lui offroit une solitude charmante. Son goût s'y borna au commerce des Sciences & des Arts. Dans la douceur d'un loisir studieux, il fit des progrès qu'il ne dut qu'à la beauté de son génie aussi facile que solide. Là, sans autres maîtres que ses talens naturels, il devint, selon son Historien, *Peintre*, *Dessinateur*, & *Architecte*. Dans ses jardins & dans son parc, il sema des ornemens, dont le goût & l'intelligence

feroient honneur aux plus grands Artiſtes. N'ayant pour le ſeconder que d'ignorans manœuvres dont il dirigeoit les travaux, il conſtruiſit un aqueduc ſous le côteau, qui rend ſi agréable la ſituation de Vereſt.

Un laboratoire chymique, & un cabinet d'hiſtoire naturelle étoient l'école que M. le Comte d'Agenois s'étoit procurée, pour étudier la Phyſique, & pour en percer les plus profonds myſtères. De ce Lycée domeſtique, où les productions & les élémens de la nature étoient ſoumis à ſes regards & à ſes manipulations, il s'élevoit aux ſpéculations les plus métaphyſiques. On a conſervé ſes Lettres à M. le Cardinal de Polignac : une queſtion qui eſt l'écueil de pluſieurs Phyſiciens, & le déſeſpoir de preſque tous les autres, la diviſibilité de la matière, commit enſemble ces deux illuſtres Athlètes. Dans une diſpute où la préciſion

doit être si rigide, M. le Comte d'Agenois expose & soûtient son sentiment avec autant de graces & de politesse, que de force & de subtilité.

M. le Comte d'Agenois n'avoit ni ces dignités qui flattent le courtisan, ni ces sentimens qui les font désirer ; ainsi quand les bienséances de son rang le faisoient paroître à la Cour, il n'y montroit que ce qu'on y voit le moins, un Seigneur sans intrigues & sans ambition, un Sage sans fard & sans artifice. Un mérite si précieux & si modeste n'échappa point aux yeux du Monarque : ce fut en sa faveur que la terre d'Aiguillon fut érigée en Duché-Pairie, l'an 1731. Cette décoration ne refroidit, ni sa passion pour les Arts & les Sciences, ni son amour pour la belle Littérature. M. De Fouchy nous rappelle ici le souvenir de ces Poësies légeres & aisées qui échappoient

lquefois à M. le Duc d'Aiguil-
, & qu'Apollon n'inspire guè-
qu'aux gens de qualité.
Ce fut en 1744 que ce Seigneur
lettré fut reçu à l'Académie :
idu aux Assemblées de cette
mpagnie, sur-tout quand elle
ut à sa tête en quantité de Prési-
nt, il en remplit les fonctions
ec le zéle du devoir, & avec
clat du sçavoir. En 1748, sa
ité fut dérangée par une attaque
apopléxie : alors il tomba dans
état de langueur & de souf-
ance, qui n'altera ni son es-
it, ni son courage. *Il vit*, dit
Historien de l'Académie, *venir
mort avec la résignation la plus
hrétienne, & la fermeté la plus
oïque. Il finit doucement ses jours
4 Février 1750, dans la 67e an-
ée de son âge.* Dans cet Eloge
istorique, nous avons reconnu le
ortrait de M. le Duc d'Aiguillon.

Juin, 1755.

tracé avec un crayon également fidèle & exact.

Eloge de M. De Crouzas. Le 12 Avril 1663, Jean-Pierre De Crouzas naquit à Lausanne, d'une des plus nobles & des plus anciennes Familles du Pays de Vaud, dans la Suisse Romande. Il avoit, étant jeune, une compléxion si délicate, qu'au lieu de le fortifier, les remèdes ne faisoient que l'affoiblir : il pria les Médecins de le *laisser en repos*, & dès-lors il acquit une santé qui, sans être jamais robuste, n'en a pas moins fourni une longue carrière d'années & d'études. Dès ses plus tendres années, son génie pour les sciences se développa; *les plus habiles Précepteurs*, dit l'Historien de l'Académie, *avoient peine à le suivre.* Ses humanités étant finies avec le plus grand éclat, il voulut absolument continuer le cours de ses classes : son attrait pour les sciences, l'éloigna toujours du

e où sa naissance l'appelloit.
rtir de sa Philosophie, il se
ı en état de former des disci-
ont un fut le concurrent de
Maître, & emporta la chaire
n & l'autre aspiroient.
ns la Théologie, les progrès
De Crouzas furent aussi ra-
& aussi surprenans. Après en
pris des leçons sous les Pro-
rs de Genève, il voulut en-
: ceux de Leyde. Il n'avoit
e que 19 ans quand il entre-
:e voyage; le profit le plus
: qu'il en retira, fut d'appren-
se défier de ses Maîtres, parce
en avoit reçu des leçons très-
sées, quoiqu'ils enseignassent
les Ecoles de la même com-
on.
. De Crouzas voyagea pen-
.deux ans en France & en
ande : les Sçavans de réputa-
étoient le seul objet qui atti-
sa curiosité; dans leur com-

nombre de ses disciples. l
admis, il falloit avoir c
pures; le Professeur veill
plus sur leur conduite qu
études : dans un Maître
libertinage trouva toujo
seur & un vengeur inexo
autorité, pour régler s
devoit être d'autant pl
que, comme l'a remarc
Fouchy, il *avoit un art*
pour tirer parti des g
paroissoient le moins pr
sciences, & qu'il sçavoi
ner la vérité, de manière
passer, malgré la préven

ſophie, qu'il en préféra la chaire à celle de Théologie, où on l'avoit nommé en 1700. Un exemplaire des principes de Newton étant tombé entre ſes mains, il ne put le lire ſans en charger les marges de réponſes aux difficultés que Newton oppoſe aux Carthéſiens. Un des Elèves de M. D. C. emprunta cet exemplaire, pour ſe confirmer dans la doctrine de ſon Maître : en le liſant, il devint Newtonien. Surpris de ſon changement, le Profeſſeur voulut en ſçavoir les raiſons : elles furent auſſi puiſſantes ſur le maître que ſur le diſciple. Dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, il y a peu d'exemples de pareilles converſions.

Une univerſalité de connoiſſances & de talens littéraires, comme on l'obſerve ici, faiſoit à M. D. C. un mérite plus étendu, dans tous les genres, que ſupérieur dans aucun. Cet Eloge préſente la liſte &

tions du Profeſſeur de
eſt ſon *Examen du P*
Quand on ſçait que M.
noit ſouvent à ſes diſcip
huit heures de ſon
jour, on ne conçoit pa
il a pû, ſur tant de ma
differentes, écrire un ſi
bre de Volumes.

Au milieu de ſes occ
trouvoit encore du loiſi
ſes amis, & pour ent
commerces de Lettres a
qu'il y avoit de plus diſt
l'Europe ſçavante & pol
cœur, dit l'Hiſtorien c

:ens. Son zéle s'allumoit contre
s les écrits qui pouvoient don-
atteinte au Christianisme, &
Aétaphysique s'armoit aussi-tôt
ır venger la Foi Chrétienne. Il
ı étoit pas moins ennemi de
te dispute, principalement en
de Religion. Pendant son Rec-
at, il s'éleva dans l'Université
Lausanne une querelle Théolo-
ue. L'esprit de paix & de conci-
ion, dont le Recteur suivit le
uvement pour terminer cette
pute, ne fit qu'attirer l'orage sur
tête. Groningue lui offrit un
'le & une chaire qu'il accepta,
patrie * lui étant moins chère que
tranquillité. Animé de cet esprit
paix, il songeoit sur la fin de
; jours à se rendre à Rome, pour
travailler à la réunion des Luthé-
ns avec l'Eglise Catholique. Son

* Il y retourna cependant quelques
ıées après, & il y est mort.

conçut une mélancolie
pouvoit suspendre qu'e
lant de Science & de
Enfin âgé de près de 8
22 Mars 1750, ce Sçav
pectable *finit doucement*
& laborieuse carrière.

Les deux Eloges, dor
nons de rendre compte,
de celui de M. Petit &
de M. l'Abbé Terrasson :
croyons dispensés d'en
trait, ayant eu d'autres
de nous acquitter de ce
devions à la Mémoire de
célèbres Académiciens.
Eloges académiques nous

ıne, qu'à ceux qui les re-
:.

ni les obſervations de Phy-
énérale que nous préſente
re de ce Volume, nous ne
ns que celles qui nous ont
ıs intéreſſantes par leur na-
u par leur ſingularité. Le
let 1750, un ruiſſeau qui
: la petite Ville de Sirkes
aine ſur le bord de la Mo-
z qui n'a pas ordinairement
deux ou trois pieds d'eau,
uſqu'à la hauteur de vingt-
eds ſur environ quarante
e largeur. Le mur d'en-
quoique très-épais, & toutes
ſons qui ſe rencontrerent
aſſage de ce torrent ſubit,
enverſées. Comme cet acci-
arrivé de jour, il n'y a eu que
une perſonnes de noyées;
habitans ont perdu, avec
naiſons, les effets qui y
contenus, & qui compo-

de Sirkes, & dont ce ruiss
çoit les eaux.

La nuit du 24 au 25 Ma
le vallée de Lavedan, on e
un grand bruit ſemblable à
nerre ſourd : il fut ſuivi
ſieurs tremblemens de terr
l'impreſſion s'étendit ſuc
ment, & répandit l'allarn
tout du côté de Lourdes, de
& de Pau, où les cloches ſo
d'elles-mêmes. Ces trembl
ſe ſont fait ſentir dans p
autres Villes du Languedoc

le poids des métaux, comme quelques Phyſiciens l'ont cru, ne fait que le diminuer.

En Suède, au mois de Janvier 1749, une pluie de vers & d'inſectes tomba ſur la terre avec la neige ; comme cette pluie avoit été précedée d'une violente tempête, qui avoit déraciné beaucoup d'arbres dans les forêts, on a ſoupçonné que ces inſectes détachés des racines de ces arbres *avoient été emportés en l'air par la violence du vent ; & qu'ils étoient retombés avec la neige à différentes diſtances de leur premier domicile.*

Parmi les machines approuvées par l'Académie en 1750, on trouve 1° une étuve de l'invention de M. Guerin, Chirurgien de Montpellier. C'eſt une eſpèce de caiſſe où on peut, par des tuyaux, conduire au malade la chaleur d'un fourneau, la vapeur des liqueurs, la fumée de toute matière, & même,

la vîteſſe des eaux courante
ſillage des navires. L'Acad
jugé cet *odomètre plus avan*
qu'aucun des inſtrumens
été propoſés juſqu'ici p
même uſage. 4° Une n
Arithmétique du Sieur P
5° Quelques changemens
ſés par M. l'Abbé Maſſon,
mes tournantes qu'il avoit
en 1745.

ARTICLE LXI

MÉMOIRE SUR LES

factures de France. 2° Si on ne pourroit pas se passer en France des Laines étrangeres. 3° Comment on pourroit perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France. In-12. *pag. 168.* A Bruxeiles, & se vend à Paris chez Guillyn, Quai des Augustins. M. DCC. LV.

DISSERTATION sur la Tourbe de Picardie, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, en l'année 1754. Par M. Bellery, *in*-12. pag. 54. A Amiens, chez la Veuve Godart, & se vend à Paris chez Ganeau, Chaubert, Lambert. M. DCC. LV.

NOus réunissons ces deux Ouvrages, parce qu'ils ont été couronnés dans le même temps & par la même Académie, qui est

celle d'Amiens. On sçait très-bon gré à cette Compagnie littéraire de proposer, pour ses prix, des sujets qui se rapportent totalement au bien public. Il résultera de ces attentions un surcroît de lumières pour l'Agriculture, les Manufactures, le Commerce ; trois objets d'où dépend la force & la gloire des Etats.

I.

Le *Mémoire sur les Laines* est d'un Auteur qui sçait orner son sujet. Il pourroit lui en avoir coûté des peines & de la contrainte, pour se renfermer dans des détails de Troupeaux, de Pâturages, de Manufactures &c. On sent, à la lecture de sa Dissertation, que les vuës philosophiques l'entraînent de temps en temps, mais toujours sans l'écarter de sa matière : par exemple, il expose ainsi les qualités des bêtes à laine. „ Sociables par instinct,

„ tout annonce en elles la douceur
„ dont elles ſont le ſymbole. Elles
„ n'ont pour ſe ſouſtraire au dan-
„ ger, ni les ruſes du Renard, ni
„ la force du Taureau : la protection
„ de l'homme eſt leur unique re-
„ cours. Délicates par tempéra-
„ ment, elles ſont foibles & timi-
„ des ; mais la crainte, qui leur eſt
„ naturelle, en rend la garde plus
„ facile ; & les ſoins d'un ſeul Pâ-
„ tre ſuffiſent pour gouverner un
„ nombreux troupeau. Eſt-il queſ-
„ tion de nourriture ? la nature
„ ſeule en fait les frais ; elles trou-
„ vent, ſur les côteaux incultes, des
„ mets auſſi ſains que délicieux ;
„ & les landes qui réſiſtent au ſoc
„ tranchant de la charrue, leur
„ paient un tribut journalier. Elles
„ y recueillent ce qui leur eſt né-
„ ceſſaire pour ſe ſuſtenter, & vont
„ pendant la nuit féconder les ter-
„ res cultivées. Avec quelle uſure
„ ne dédommagent-elles pas leur

„ gardien de ses peines? Sans par-
„ ler de leur lait & des autres
„ profits qu'elles apportent même
„ après leur mort ; est-il rien de
„ comparable aux commodités que
„ nous retirons de leurs laines? &c.

Le sujet qui attache l'Auteur & l'ordre qu'il observe en le traitant, sont énoncés dans le titre du Mémoire. On examine trois choses : 1° *Quelles sont les différentes qualités des Laines propres aux Manufactures de France.* 2° *Si on ne pourroit pas se passer en France des Laines étrangères.* 3° *Comment on pourroit perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France.* Chacune de ces questions va nous occuper quelques momens.

1°. *La bonne Laine doit être soyeuse, déliée, luisante & molle au toucher.* Ces qualités ne se trouvent pas dans toutes les parties de la toison que porte l'animal. Sur

le dos & ſur le col, c'eſt la meilleure Laine ; ſous le ventre & le long des cuiſſes, c'eſt la moins eſtimée. On ne fait preſque aucun cas de la laine des moutons morts de maladies, ni de celle qui tombe avant le temps de la tonte, ni de celle qu'on a coupée trop-tôt. En général ce qu'on appelle *Laines pélades*, *pelures*, *peignons*, *bourres &c.* eſt une marchandiſe de rebut. Quelques-unes même de ces Laines ſont proſcrites par les Ordonnances ; mais en ceci, comme dans toutes les autres branches de Commerce, on ſe permet des induſtries, des malverſations ; ſans compter beaucoup de mauvais raiſonnemens pour autoriſer l'uſage de ce qui ne vaut rien.

Il y a des Laines de tout pays & de toute qualité. Nous donnons aujourd'hui le premier rang aux Laines d'Eſpagne, le ſecond aux Laines d'Angleterre, le troiſième

dire en général que toute
de Laines entrent dans no
factures, parce que les b
les ouvrages ſont variés
l'infini : ce qui ne peut ſe
drapperie, ſert à la bonne
ce qui eſt inutile pour
ſortes de travaux, a ſon uſ
les Tapiſſiers, les Chape
Il ne fallut aux premiers h
pour couvrir leur nudité
peau toute ſimple des an
l'induſtrie & le luxe ont
grands progrès depuis ſi

préservatif contre la rigueur des saisons.

L'Auteur observe très-bien que la différence des Laines a sa source principale dans la diversité des climats. L'excès de la chaleur donne au sang des bêtes à laine un mouvement précipité : une circulation rapide évapore & chasse cette humeur nourricière & bienfaisante, qui est l'aliment & la substance des filets dont la toison est composée. Ainsi dans les pays chauds, tels que sont plusieurs contrées du Levant, les Laines ont coûtume d'être dures, séches, grossières. Par une cause toute opposée, le grand froid nuit également à la qualité des Laines. Il concentre les parties du sang qui devroient s'évaporer par la transpiration : ces corpuscules ne trouvant point d'autre issuë que l'ouverture des filets, sont chassés par la circulation, & introduits dans les petits tuyaux qui servent

au ſuc nourricier dont leur ſubſtance eſt formée : ce qui rend le corps de chaque filet trop nourri, & par conſéquent trop roide & trop compact. Cette raiſon fait que les Laines du Nord ſont moins eſtimées que les nôtres ; & il faut conclure de tout ceci, que les pays tempérés ont communément de grands avantages pour les Laines ; mais on conçoit auſſi que, dans le même Royaume, il y a des cauſes particulières qui influent en bien ou en mal ſur l'entretien des bêtes à laine. Notre Auteur, homme attentif & inſtruit, n'oublie point ces diverſités ; il tient compte de tout, quelquefois même avec un peu de prolixité ; mais, dans une affaire œconomique, il vaut mieux expliquer les choſes en détail, que de ſe rendre obſcur par un laconiſme mal-entendu.

2°. *Pourroit-on ſe paſſer en France des Laines étrangères ?*

Cette queſtion ne regarde pas l'état actuel de nos beſoins, de nos deſirs, de nos Manufactures & de nos Laines. Toutes choſes étant ſur le pied où nous les voyons, qui pourroit dire que les Laines de l'Etranger nous ſont inutiles; qu'il ne tient qu'à nous d'en négliger l'importation; que nous ſommes aſſez riches de notre fonds pour faire face à tous les ouvrages qui occupent nos Fabriquants? Il faut donc convenir d'abord, qu'il nous manque beaucoup de choſes en ce point; & demander enſuite ſi, avec des ſoins & des attentions, il ne ſeroit pas poſſible d'acquérir., de notre crû, des Laines en aſſez grande quantité, & d'une qualité aſſez diſtinguée, pour que nous n'euſſions rien à tirer de nos voiſins. Or la queſtion conſidérée ſous ce point de vuë rentre totalement dans la troiſième, qu'on voit au

titre du Mémoire, & dont nous allons dire quelque chose.

3°. *Comment pourroit-on perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France?* Si quelques-uns de nos voisins ont de plus belles Laines que nous, il ne faut pas croire que le climat, les pâturages, les eaux causent toujours cette différence; qu'ainsi, par exemple, les magnifiques Laines d'Espagne & d'Angleterre soient uniquement dues à la qualité du terrein & de l'air, à la salubrité des rivières, en un mot aux perfections intrinséques & invariables dont la Providence a comblé ces pays. On doit convenir que ce sont de grands avantages; mais l'attention & l'industrie ont aussi eu leur part dans la distribution de ces biens. Au 14e siècle, le Roi de Castille D. Pedre IV. Prince si détesté d'ailleurs pour ses cruautés, eut le bonheur ou l'esprit de faire

venir de Barbarie un nombre de Béliers & de Brebis, de la plus belle eſpèce, & de-là ſont deſcendus ces riches Troupaux qui couvrent les campagnes de l'Andalouſie, de l'Arragon, de la Caſtille, de la Biſcaie. Environ un ſiècle après, les Anglois, ſous le régne d'Edouard IV. négocièrent, auprès des Caſtillans, une pareille importation de Bêtes à laine; & c'eſt ce qui a mis en Angleterre des races de Brebis ſi eſtimées. Les François ne ſe ſont pas procuré le même avantage. Ils ont cru leurs richeſſes, en ce genre, très-capables d'égaler celles de leurs voiſins. M. Colbert, il eſt vrai, avoit formé le deſſein de tranſporter en France des Moutons d'Angleterre, pour en perpétuer la race dans nos Provinces; mais on fit naître tant de difficultés, que ce projet fut regardé comme impratiquable. Cependant il ne l'eſt point, & l'on ima-

gine encore aisément que *sans nous constituer en frais, nous pourrions tirer* des meilleurs cantons de l'Espagne *la quantité de Bêtes, qui nous seroit nécessaire pour faire race dans le Languedoc & dans le Berry.* L'Auteur insiste beaucoup sur cet article, qu'il appelle *Projet d'amélioration.* C'est un des plus considérables endroits de son Mémoire.

Il n'oublie pas non plus de raisonner sur l'entreprise formée par M. De Perce, pour l'établissement des Troupeaux dans les Parcs : entreprise réalisée avec succès à Chambord ; mais bien combattue ailleurs par les préjugés & par la routine. Le Mémoire couronné à Amiens traite ce sujet à charge & à décharge, balançant les avantages & les inconvéniens. Nous sommes persuadés qu'il y a plus à gagner qu'à perdre, dans le systême de M. De Perce ; mais nous

pourrions aſſurer que ce ſyſtême, comme tant d'autres fort bons, fort aiſés, & fort accueillis des hommes ſages, ne domptera point les répugnances des gens de la campagne, qui s'écrient toujours que tout eſt perdu, quand on ne fait pas comme ils ont vû faire à leurs voiſins & à leurs pères.

L'Auteur traite enſuite de l'apprêt des Laines : ce qui tient intimement à l'art d'augmenter leur perfection ; & cette matière emporte un très-grand détail. Que de façons depuis la tonte des Bêtes à Laine, juſqu'au ciſeau du Tailleur d'habits ! On parle ici du *lavage*, du *triage*, de l'*épluchement*, du *cardage*, du *mêlange*, du *filage*. Après quoi, on diſcute les moyens d'augmenter la quantité de nos Laines. Rechercher les bons pâturages, multiplier les races, créer des colonies de Bêtes à laine, encourager le Cultivateur, lui pro-

curer des facilités pour nourrir une grande quantité de Moutons durant l'hiver ; c'eſt ce que l'Auteur préſente très-bien, & il y ajoûte des avis utiles ſur la direction des Manufactures. Nous invitons les amateurs du bon & de l'utile à ne rien perdre de ce Mémoire, qui d'ailleurs eſt écrit avec plus d'agrément qu'on n'oſeroit s'en promettre d'un pareil ſujet.

II.

La *Diſſertation* de M. Bellery *ſur la Tourbe de* Picardie répond à trois queſtions, que l'Académie d'Amiens avoit propoſées ſur cet objet. 1° *Quelle eſt la nature de la Tourbe de Picardie.* 2° *Si cette Tourbe croît & recroît.* 3° *Quelle eſt la manière la plus avantageuſe & la moins diſpendieuſe de la tirer?*

L'Auteur explique d'abord la nature de cette Tourbe. A l'œil on

ıpperçoit qu'*une terre noirâtrè 'on a tirée du fond de l'eau ; i, séchée au soleil, brûle très-cilement ; & dont les cendres sont opres à fertiliser les campagnes.* ais par l'Analyse chymique, on ıprend que cette terre contient ı phlegme, qui a une odeur désa-éable ; de l'esprit huileux, qui t d'un rouge noirâtre ; de l'esprit ɔlatil, qui est d'un beau rouge air ; que les eaux de la Somme, où l'on tire la Tourbe, sont im-régnées de souffre & de bitume ẽunis ensemble ; qu'enfin les cen-res de la Tourbe lexiviées don-ent un sel de couleur grise. On a, ans cette exposition, tous les prin-ipes de l'inflammabilité de la Tourbe, & les raisons de la fécon-lité que ses cendres procurent à la erre.

Mais, dans ce terrein arrosé par a Somme, que trouve-t-on quand ɔn fouille au-dessous du banc de

Tourbe, qui a d'ordinaire ſept à huit pieds d'épaiſſeur ? M. Bellery a fait la découverte, 1° d'un lit de terre griſâtre, vaſeuſe, adhérente aux doigts comme la glaiſe. Ce n'eſt au fond qu'un ſable très-fin, & les petits coquillages qu'on y rencontre, prouvent évidemment que la mer a ſéjourné dans ces lieux. 2° L'Auteur pouſſant plus loin ſes recherches, a trouvé au-deſſous de cette terre, ſemblable en apparence à la glaiſe, un banc de gallet, c'eſt-à-dire un aſſemblage de cailloux de différentes groſſeurs; tous émouſſés & arrondis, tous parfaitement ſemblables à ceux dont le rivage des mers eſt couvert: autre preuve qui perſuade que la mer a véritablement occupé le pays qu'arroſe aujourd'hui la Somme. On voit que cette doctrine tient à l'opinion ſi célèbre des invaſions ſucceſſives de la mer, & des atterriſſemens. M. Bellery ne l'adopte pas néanmoins

›ins pour dire que la Tourbe eſt
e production des eaux de la
er ; il ne s'en ſert que pour ren-
e raiſon des deux couches poſées
-deſſous de la Tourbe.

Car pour ce qui regarde ſa
ourbe elle-même, ce n'eſt qu'un
ſemblage de végétaux (joncs, ro-
aux, arbuſtes) pourris, parmi
ſquels les eaux de la Somme, qui
pris la place de la mer, ont dé-
›ſé des ſoufres & des bitumes,
ux principes inflammables, ſans
›mpter les ſels que la mer, par
n flux, a dépoſés dans la Tourbe.
Nous n'indiquons ici qu'en général
penſée de l'Auteur. Il s'explique
ec beaucoup d'étenduë, de ſaga-
té, de probabilité; en obſerva-
ur inſtruit & fidèle.

La Tourbe croît & recroît, puiſ-
u'il ſe forme ſans ceſſe un corps,
ne maſſe de ces végétaux pourris,
êlés de ſoufres & de bitumes que
Somme charie. Plus la transfor-

mation des végétaux est grande; plus le mêlange des deux principes inflammables est intime; & plus la Tourbe est parfaite. C'est de-là qu'on part pour expliquer les différences de cette terre combustible. Mais quoique la Tourbe croisse & recroisse, il ne faut pas s'imaginer qu'elle puisse toujours être aussi abondante qu'elle l'étoit autrefois. Les eaux de la Somme n'occupent plus qu'un terrein borné; le dépôt qu'elles font des soufres & des bitumes, doit suivre la même proportion de décroissement. D'ailleurs, on commet bien des fautes en déblayant les terres, pour en tirer la Tourbe; on épuise par-là ou l'on altère ce fonds que la Providence avoit ouvert aux besoins publics. M. Bellery suggère des attentions œconomiques pour prévenir les mauvais procédés; & il finit par une instruction sur la manière de tirer la Tourbe. Il est

ueſtion là ſur-tout d'une machine
ui a des avantages ſur les prati-
ues ordinaires ; on la voit gravée
la fin de cette Diſſertation : mais
Auteur, en convenant des faci-
tés qu'elle procure, ne diſſimule
i les défauts dont elle eſt ſuſcep-
ble, ni les inconvéniens qui peu-
ent en ſuſpendre l'uſage. Et toutes
onſidérations faites, il s'en tient
la manière commune, qui *eſt pré-
érable*, dit-il, *par ſa ſimplicité.*

Ceux que la matière préſente
itéreſſe, doivent lire toute la Diſ-
ertation ; & nous ſommes en droit
'attendre de l'Auteur d'autres Ou-
rages plus étendus & d'une utilité
lus générale. Il s'annonce très-
avorablement par cet eſſai.

ARTICLE LXV.

CONSIDÉRATIONS sur les révolutions des Arts, dédiées à Monseigneur le Du d'Orléans, premier Prince du Sang. In-12. *plus de 300 pag.* A Paris, chez Paul-Deny Brocas, rue Saint Jacques, &c M. DCC. LV.

NOus sommes si pressés d'en trer dans le fond de cet Ou vrage, que nous ne sçaurions nou arrêter à la Préface, où M. D Mehegan expose le plan, la mé thode, l'objet & le but de so Livre. Nous n'oublierons rien pou en saisir l'esprit plutôt que le fil jaloux en cela de nous conforme aux intentions de l'Auteur, qui n rappelle des faits anciens que pou en tirer des considérations nouve

:s, & qui tient plus à la ſuite de :s penſées qu'à l'ordre des dates. l partage les révolutions arrivées ans l'Empire des Arts, en dix-huit ges : nous le ſuivrons dans le cours le ces réflexions qui embraſſent 'eſpace de tant de ſiècles.

M. De Mehegan part de la na- :ure même de l'homme, qu'il dé- finit *une machine organiſée, où préſide une intelligence:* nous ai- merions mieux définir l'homme directement *à nobiliori parte*, une ame intelligente unie à un corps organique qu'elle anime. De-là trois ſortes d'Arts ; les premiers pour la machine, ce ſont les *Arts méchaniques ;* les ſeconds pour l'in- telligence, ce ſont *les Sciences ;* les troiſièmes pour l'une & l'autre, ce ſont les *Beaux-Arts.*

Les Arts ſont nés du ſein de nos beſoins, & l'époque de leur naiſ- ſance eſt plus ou moins ancienne ſelon leur rapport à des beſoins

plus ou moins pressants. Ainsi les Arts nécessaires & utiles ont précedé les Arts de pur agrément & de luxe : d'ailleurs ceux-ci, dans leurs progrès comme dans leur naissance, ont dû être plus lents & plus tardifs : leur perfection a dépendu d'une suite de réflexions & d'observations, qui n'ont pû être le produit que du temps & des générations. Ce sont-là les principes dont se sert notre Auteur, pour assigner aux Arts différents la date de leur origine. Il reconnoît que les avantages du génie ont toujours été sensibles, & qu'avant qu'il y eut des Orateurs & des Poëtes de profession, il y avoit des hommes qui sçavoient animer leurs discours, & peindre leurs idées.

Les hiéroglyphes furent les premiers signes, que les hommes imaginèrent, pour représenter la valeur de leurs sentimens & de leurs pensées, & pour en transmettre le

dépôt à leur poſtérité : mais ces ſignes avoient un ſens trop déterminé, trop borné, pour exprimer, par les mêmes traits, pluſieurs idées différentes. Les Lettres qu'on ſubſtitua aux hiéroglyphes, ſont d'un uſage bien plus commode, parce que ce ſont des ſignes plus vagues, plus généraux : ces caractères ſont d'autant plus propres à ſignifier tout, comme l'inſinue M. De Mehegan, qu'ils ne ſignifient rien par eux-mêmes.

L'Egypte & la Chaldée furent le berceau des Arts, comme du genre humain : dans ces contrées l'Architecture fit des progrès rapides. Si les premiers édifices ne furent que des cabanes, les ſeconds furent des miracles. Depuis leur conſtruction on les admira toujours, ſans jamais les égaler. Ainſi le monde, en ſon enfance, ne fut point ſi beau & ſi ſtupide qu'on le ſuppoſe dans certaines hypothèſes.

ſon. Les Grecs, dont Lyc
le Légiſlateur, étoient des
ſauvages qu'il falloit dom
Lions féroces qu'il falloit
ner. A meſure qu'ils ad
leur férocité, on adoucit le
nes, & *la Religion form*
ſemblablement dans ce te
étoit une nouvelle ſource
mière & de vertu. Nous
rions ſouſcrire à toutes ce
dérations.

1°. Pour exalter le gé
ſeul homme, M. D. M.
tron la raiſon de tout un ſ

que où la raison n'ait pas atteint une heureuse maturité, où les Arts soient encore à naître & fort éloignés de leur perfection ? Les mœurs comme les habits de cet âge, n'avoient pas la couleur & la forme qu'ils ont à présent ; mais les principes de la morale, non plus que le fond des étoffes, n'étoient pas différents de ce qu'ils sont aujourd'hui.

2°. Quoiqu'au temps de Lycurgue, les Grecs ne fussent pas aussi civilisés & aussi polis qu'ils le devinrent dans la suite ; cependant leur caractère étoit-il aussi féroce que l'Auteur l'avance ? Sans outrer ce qu'il y avoit de licence plutôt que de férocité dans cette nation, dont les membres n'étant pas encore liés par la force des Loix, ne formoient point un corps régulier ; ne peut-on pas justifier ce qu'il y avoit d'austère dans la législation de Lycurgue ? Au milieu de l'indé-

pendance, peut-on établir la subordination sans le secours d'une discipline très-sévère?

3°. Dans ce même siècle, la Religion s'altéroit plutôt qu'elle ne se *formoit* par les traditions Mythologiques: quand elles n'auroient été que des allégories imaginées pour rendre plus sensibles les attributs de la Divinité, comme l'ont prétendu tant de Sçavans, dont M. De Mehegan adopte l'opinion; cette Théologie poëtique n'en eût pas moins été la source de l'idolâtrie; ces attributs personnifiés, ou peints sous des images allégoriques, devinrent autant d'idoles. Au reste, dans le sentiment de l'Auteur, l'idolatrie n'étant que la vraie Religion défigurée par des ornemens fabuleux, il a fallu que le culte sain existât avant qu'un culte impur pût le souiller & le corrompre. Si l'idée de Dieu n'eût pas existé avant les temps héroï-

nes, on ne la trouveroit pas ca-
hée & étouffée sous ces traits allé-
goriques, qui, restreints à leur
sens propre & grossier, furent la
source & l'aliment des superstitions
populaires.

2e *AGE, 600 ans avant Jésus-Christ; SOLON, SAPHO.* C'est
le siècle des sept Sages, de ces
Philosophes, dont le portrait n'est
pas si aisé à faire que celui des
Conquérans, selon l'Auteur, qui
soûtient que le *pinceau grossier*
des Historiens peut saisir les foi-
blesses des Philosophes, mais non
leur génie & leur mérite. Dans ce
siècle ces Sages furent les amis &
les guides des Rois. *La probité dé-
licate* de ces Philosophes, *n'étoit*,
dit-on, *déshonorée par aucune
noirceur. Toujours vrais, toujours
vertueux..... jamais on ne les vit
commencer par encenser avec bas-
sesse les Grands qui les aimoient, ni
finir par les déchirer avec fureur.*

3e Age; *500 ans avant Je Christ*; Periclès, Socrate. Sont ici les beaux jours d'Athè & de la Grèce. » Ce fut alors, » M. De Mehégan, qu'on vit l » ciseaux des Phidias & des Prax » teles tirer les dieux & les grace » des marbres les plus durs; le » fourneaux de Lysippe forcer les » métaux à prendre les finesses les » plus imperceptibles des traits; » les pinceaux de Zeuxis & d'Apel» les, colorer l'ame & fixer sur la » toile ses mouvemens les plus dé» licats. Ce fut alors que Thucy» didé donna à l'Histoire cette » noble simplicité qui fait son ca» ractère; qu'Isocrate prêta à l'Elo» quence ces graces d'imagination » qui flattent les esprits; Periclès, » ces mouvemens de passions qui » séduisent les cœurs; & Démos» thène, cette force de pensées qui » entraîne la raison. Ce fut alors » qu'Eschyle plaça sur le front de

» Melpomène cette horreur qui
» trouble si agréablement les spec-
» tateurs ; Sophocle, cette fière ma-
» jesté qui les éleve ; & Euripide,
» cette douceur touchante qui leur
» arrache des larmes si douces :
» qu'Aristophane inspira quelque-
» fois à Thalie un utile enjoûment ;
» & Ménandre, toujours une rare &
» précieuse vérité de caractère &c.
Ce Tableau est d'un goût & dans un genre où l'Auteur s'exerce avec complaisance : ce sont des groupes remplis de figures, dont chacune ne coûte qu'un trait léger à son pinceau rapide.

4^e^ *AGE, 300 ans avant Jesus-Christ ;* PHILADELPHE ET ARCHIMÈDE. Ce n'est que la transmigration, ou plutôt le retour des Sciences en Egypte. Les trésors littéraires d'Athènes furent mis en dépôt à Aléxandrie. Jalouses de leur liberté, les Muses abandonnèrent la Grèce asservie. En Sicile

Théocrite & Archimède les consolerent de leur disgrace jusqu'au cinquième âge, où l'Italie leur ouvrit un nouveau Théatre. Elles y trouverent dans Scipion un illustre protecteur; dans César & dans Cicéron de glorieux élèves. » On sçait, » *dit notre Auteur*, jusqu'où Cicé» ron porta l'Eloquence : les *Ver*» *rines* & les *Catilinaires* montrent » toute sa force, la Manilienne » tout son art, & la *Marcellus* » toutes ses graces. « Voici quelques-uns des traits qui forment ici le caractère de César. » Son génie » immense embrasse toutes sortes » d'objets; ses vuës sublimes attei» gnent les plus élevés : sa pénétra» tion découvre tous les rapports : » sa finesse démêle toutes les nuan» ces : son imagination rapproche » tous les moyens : sa prévoyance » calcule toutes les ressources : son » discernement choisit toujours le » meilleur parti; & son activité

» exécute tout avec une célérité
» qui tient du prodige. Citoyen
» prodigue, Cabaleur adroit, Can-
» didat souple, Tribun factieux,
» Senateur redouté, Consulaire
» adoré, le Soldat le plus intrépide
» de son armée, le plus grand Ca-
» pitaine du monde : dans la ville,
» dans le camp, il remue tout, il
» anime tout, il projette tout, il
» tente tout, il exécute tout.

Dans le 6e âge, qui fut le siècle de Jesus-Christ, Auguste & Virgile figurent, l'un comme Protecteur éclairé des Lettres ; l'autre comme le Prince des Poëtes Latins. On trouve ici le caractère de l'Empereur, celui des Poëtes de ce siècle, & même celui de Lucrèce qui appartient au siècle précédent. M. D. M. accuse Lucrèce de *manquer d'harmonie ;* Horace de *manquer souvent de force , & toujours d'ordre.* Nous ne releverons point ces critiques peut-être trop hazar-

dées, au moins dans leur généralité. Mais avec autant d'esprit qu'en a l'Auteur, on ne se renferme pas toujours dans les bornes d'une critique judicieuse. On aboutit souvent à ces brillants résultats, où la vérité s'éclipse parmi les antithèses.

Le 8e âge comprend le IVe & le Ve siècle (de l'Ére Chrétienne) Julien se distingue ici par son sçavoir & son zéle pour les Sciences; saint Chrysostome par son admirable éloquence. M. De Mehegan dit qu'à Julien, *la clémence inspira de ne prêter jamais* à son parti, *que les secours de la raison, & l'exemple des vertus.* Personne n'ignore les fortes restrictions qu'il faut mettre à cette proposition pour l'accorder avec le témoignage des Ecrivains, même les plus favorables à cet Empereur apostat.

Le VIe, le VIIe & le VIIIe siècle ne sont, pour notre Auteur,

que *des âges d'ignorance :* ſelon lui, le règne de Théodoſe fut le *crépuſcule des Arts.* Les troubles & les tempêtes qui bouleverſerent l'Empire & l'Europe, plongerent bientôt la Littérature dans une nuit profonde. M. D. M. ſe promène légèrement au milieu de ces affreux nuages ; mais en l'engageant dans les orages qui agiterent la Religion, ſa critique lui fait prendre un eſſor qui n'eſt pas aſſez meſuré. Les Miniſtres du Chriſtianiſme, *dit-il,* » combattoient avec une » égale ardeur, & pour les objets » qui intéreſſoient le plus la Foi, » & pour ceux qui ſembloient y » être le plus indifférents..... Ils » avoient le malheur de ne pas » aſſez diſtinguer les limites de la » révélation & de l'évidence.... Ils » étouffoient ſans ceſſe le génie » par les ſcrupules, ou l'effrayoient » par les peines. Le moyen le plus » ſûr pour faire finir les débats qui

» naissent entre les Ministres d'un
» culte, c'est de paroître les né-
» gliger.

Dans toutes ces maximes, l'Auteur ne s'éloigne pas assez de quelques Ecrivains, que la Religion effraie & incommode encore plus qu'ils ne l'ignorent & ne la méprisent. Pour s'étourdir & s'endurcir contre ses menaces, ils tâchent de la ranger, non parmi les régles, mais seulement parmi les instrumens de la politique, ou de la regarder plutôt comme un problême de morale que comme un principe essentiel de salut.

Comment des hommes si peu instruits, & d'ailleurs si prévenus, pourroient-ils distinguer les dogmes de l'Eglise, des opinions de ses écoles ? Ils aiment à confondre les controverses catholiques avec les disputes théologiques. Quand on connoît la nature de nos dogmes, & l'histoire de leur tradition,

on sçait qu'il n'y a eu que des erreurs capitales qui aient troublé les Etats Chrétiens, & que les systêmes de l'Ecole n'ont divisé que quelques Docteurs orthodoxes. Nous invitons M. D. M. à réfléchir davantage sur ces différences, & à ne pas hazarder des décisions, dont probablement il ne saisit pas toute l'étenduë.

Dans le 9^e^ âge, M. D. M. retrace la grandeur de Charlemagne, & la foiblesse de ses enfans. Le règne du Père est une époque glorieuse à la Monarchie & à la Littérature Françoise : sous celui de ses enfans, l'Anarchie ramena la barbarie & suscita bien d'autres malheurs à la France.

Au 10^e^ âge, c'est-à-dire au X^e^ & au XI^e^ siècle, l'Auteur dit que le Pape *fut un Dieu sur terre.* Nous omettons, dans cette satyre, ce qu'elle a de contraire à la vérité historique, pour faire simplement

observer à M. D. M. ce qu'il ignore sans doute : c'est l'incongruité des termes dont il se sert ; c'est le rapport qu'ils semblent avoir aux caractères de l'Antechrist, marqués par saint Paul : *Ostendens se tanquam sit Deus*, (2 Thess. 2. ℣. 4.) passage dont les Protestans ont si fort abusé en l'appliquant au souverain Pontife, pour dire qu'il est l'Antechrist.

Dans ces mêmes siècles, les Arabes furent les restaurateurs des Lettres. Les Abassides, montant sur le trône des descendans d'Omar, en firent l'appui des Arts dont ce trône n'avoit été que le fléau. Aaron-Rachild, Almamon & le grand Almanzor, eurent la gloire de polir & d'éclairer les Sarazins, dont la vertu la plus chérie n'étoit qu'une valeur féroce. La révolution, qui enleva le sceptre des Califes aux Abassides, n'en causa aucune dans l'état des Sciences : sous les nou-

veaux Vainqueurs, le Caire, dit M. D. M., *fut la Ville des Sciences ..... Grenade le siège de la politesse, & Cordoue celui de tous les fruits du génie.* Cependant ces doctes Arabes donnerent dans les plus folles chimères, comme le grand œuvre, l'Astrologie &c. M. D. M. n'a pas manqué de l'observer.

11^e^ Age, XII^e^ siècle. L'Auteur réunit sous cet âge les Croisades & Aristote. Dans son jugement sur les Croisades, il ne saisit pas si bien les causes de ces fameuses expéditions que celles de leur malheureux succès : il n'attribue guères l'entreprise qu'à l'enthousiasme. Cet enthousiasme, personnel à quelques-uns des Auteurs de ces guerres, étoit animé & fondé sur des motifs respectables : ce furent ces motifs qui déterminerent la plûpart des autres Chefs, & surtout les Princes qui entrerent dans

cette sainte ligue. On
que joua saint Bernard
scène. Son portrait, tel
le présente M. D. M., mé
transcrit. „ A peine sort
„ fance, saint Bernard se
„ au genre de vie le plus
„ & il entraîne avec lui sa
„ ses amis & ses parens :
„ obligé de fuir pour ne
„ céder. Dans son désert,
„ lieu des occupations que lu
„ ne le gouvernement de to
„ Ordre, il charme & instru
„ Solitaires par des morales
„ mortelles. Sa réputation so
„ cette étroite sphère ; & du
„ de sa cellule, il devient l'ora
„ de la France & bientôt de l'E
„ rope entière. Les Conciles fo
„ ment leurs décrets sur ses avis
„ les Rois décident sur eux les affa
„ res de l'Etat, & les souverain
„ Pontifes fixent par lui leurs dou
„ tes. Un schisme divise l'Eglise :

» Bernard ſe déclare & le diſſipe.
» Le droit des contendans à la
» Tiare devient une ſeconde fois
» douteux : ſon ſuffrage détermine
» leur ſort, & ſa voix calme les
» eſprits. On le charge d'aller ex-
» horter les peuples à des expédi-
» tions ſaintes dont les malheurs,
» tant de fois éprouvés, ont refroi-
» di le zéle le plus ardent. Il parle,
» on accourt en foule autour de
» lui ; les villes ſe dépeuplent pour
» le ſuivre ; ſes auditeurs devien-
» nent autant d'eſclaves de ſes deſ-
» ſeins ; les Rois & les Empereurs
» veulent inutilement réſiſter à ſa
» voix. Le ſuccès ne répond point
» à ſes promeſſes, & le ſang d'un
» million de malheureux inutile-
» ment verſé, excite contre lui des
» murmures. Bernard les combat,
» triomphe ; trouve encore le ſe-
» cret de ſauver ſon autorité de ce
» naufrage, & meurt toujours en-
» vié, toujours révéré, toujours

» dans l'appareil de sa bassesse, (*ou*
» *plutôt de son humilité*,) toujours
» dans l'éclat de sa gloire.

A propos d'Aristote, M. D. M. tombe trop fortement sur les Scholastiques. » Mêlant, *dit-il*, les » principes ténébreux des barbares » Commentateurs d'Aristote, avec » les dogmes augustes de la Reli- » gion, on en fit l'Art nommé » Scholastique, qui occupa seul les » deux siècles suivans.... La Scho- » lastique (qui regna dans le 12e » âge) rouloit sur une alliance per- » pétuelle de la Dialectique & de » la Théologie. Or ces deux Scien- » ces ne doivent être unies que » rarement &c. « La notion de ces Sciences suffit pour rompre, ou du moins pour tempérer le cours de ce raisonnement. En effet la Dialectique n'est que l'art de raisonner, réduit à des principes sûrs & à des régles infaillibles; comme la Théologie n'est que l'exposition de

nos

›s dogmes, revêtus de leurs preu-
:s, ſuivis de leurs conſéquences,
: ſéparés de tout ce qui leur eſt
:ranger ou contraire. Or peut-on
outer qu'une ſaine Dialectique ne
›it d'un grand ſecours pour expo-
:r ſi méthodiquement nos dogmes
ıcrés? L'abus de cette forme logi-
ue n'eſt jamais venu que du tranſ-
ort qu'on en a fait à quelques
ueſtions également ſubtiles & inu-
.les. On n'auroit jamais dû ajoûter
es queſtions au corps des Sciences
.ogmatiques; ces vaines recher-
hes ſur nos dogmes, loin d'en
claircir la nature, ne font qu'en
.vilir la dignité : on ne doit pas
es confondre avec les controver-
ẽs qui conſtituent la vraie Scholaſ-
ique. Ces diſputes frivoles étoient
les écarts hors de la ſphère de
'objet Théologique, où les bons
;cholaſtiques ſe renferment exac-
ement. Nous ſouhaiterions que
'Auteur eût mieux ſaiſi ces limites

qui séparent ici le nécessaire du superflu. La meilleure apologie de la Scholastique, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans les Ecoles célèbres, c'est la censure qu'en font d'après les Sectaires, quelques Philosophes modernes. Si elle étoit moins utile & moins solide, ils affecteroient moins de la mépriser & s'efforceroient plus de la réfuter.

Dans le 13e âge, que M. D. M. appelle le siècle des *Humanités*, il convient que les Papes contribuèrent plus au XIVe & au XVe siècle, à rappeller les Lettres, qu'ils n'avoient *contribué à les rendre étrangères dans les siècles précédents*. Il pouvoit se souvenir que, dans les âges barbares, le dépôt des Lettres ne fut conservé que par le Clergé; que ces âges, les plus féconds en découvertes avantageuses, n'en durent guères l'invention qu'à des hommes consacrés aux Autels, & qu'enfin pour le service de l'Eglise,

on élevoit alors des monumens dont nous admirons encore la grandeur, la magnificence & la solidité.

Ce fut dans cet âge, & dans le suivant, que l'Empire Ottoman étendit ses conquêtes & ses ravages. Voici quelques traits de la peinture qu'on nous fait ici de Mahomet II. » C'est un homme en „ qui tous les talens, toutes les „ vertus, tous les vices réunis of„ frent tout, excepté la foiblesse. „ Jamais personne ne conçut un „ nombre si prodigieux d'objets : „ jamais personne n'en conçut un „ petit nombre avec tant de net„ teté. Son génie, poussé par une „ insatiable ambition, embrassoit „ sans cesse les plus sublimes pro„ jets, & en calculoit en même „ temps les plus petits détails. Im„ pénétrable dans ses vuës, l'exé„ cution seule en montroit la gran„ deur ..... Au milieu du vaste

„ corps qui lui obéissoit, il en con-
„ noissoit tous les mouvemens
„ comme s'il n'en eût eu qu'un
„ petit nombre ; & dans l'action il
„ sçavoit si bien en faire jouer les
„ ressorts, qu'on eût dit qu'il avoit
„ le double de soldats. Survenoit-il
„ de ces coups que tout l'art ne
„ peut prévoir ? un instant l'éclai-
„ roit sur le parti qu'il devoit pren-
„ dre ; & cette résolution subite
„ avoit tout le mérite d'une lon-
„ gue méditation..... Son courage
„ avoit toute la vivacité de la témé-
„ rité, & toute la prudence du fle-
„ gme. « Le goût qu'il avoit pour les Arts, ne les empêcha pas de *fuir pour jamais de la Grèce. Errans, fugitifs, ils vinrent à Florence, où une famille puissante leur fournit un magnifique asyle, & les rendit à l'Univers.* On voit bien qu'il s'agit ici de l'illustre maison de Medicis. En formant le Tableau de ce siècle, il n'y a point de partie

dans les Arts & dans les Sciences, dans l'ancien & dans le nouveau monde, dans l'Empire & dans le Sacerdoce, qui ne ſoit miſe à contribution, pour fournir une foule de contraſtes.

Le 15ᵉ âge, le ſiècle de Richelieu & de Deſcartes, étale ici toutes ſes richeſſes avec le même luxe & le même appareil. Dans les penſées de M. D. M., s'il y avoit moins de ſaillies & de chutes, dans ſes expreſſions moins de métaphores & de poëſie, il approcheroit plus de cette *ſimplicité* & de cette *force* dont il fait un mérite aux génies de Rome & d'Athènes. Mais il aime toujours mieux les éclairs rapides qui éblouiſſent les yeux, qu'une lumière douce & pure, qui ne fait que les flatter & les ſatiſfaire.

Le 16ᵉ âge eſt le ſiècle de Louis XIV & de Newton. Tous les arts, tous les talens s'empreſſent d'il-

lustrer le règne d'un Monarque qui avoit le goût du beau & du grand. L'Angleterre paroît ici comme rivale de la France. Les Ecrivains des deux Nations sont comparés, & mis dans une opposition dont la Critique murmure quelquefois. Sur la Philosophie & sur les Philosophes, les jugemens de l'Auteur ne seront pas reçus sans appel.

Le 17^e^ âge s'annonce par Pierre Le Grand & Leibnitz. On n'y oublie presque aucun des Auteurs, dont cet âge peut se glorifier. Le 18^e^ âge, ou le siècle de Louis XV & de Frédéric, occupe ici un grand espace. Le zéle de l'Auteur, pour les Arts & pour les Sciences, s'allume au feu qui fait brûler un légitime encens. Son éloquence poëtique invite & anime tous les talens à s'intéresser pour la conservation & pour la perfection des Arts. Ce Volume est terminé par des considérations sur l'Histoire, par une

Lettre ſur l'éducation des femmes, & par un Dialogue ſur une eſpèce de bonheur : tous ces différents morceaux ſe lient avec le corps de l'Ouvrage, & tendent également à la gloire & au profit des Arts & des Sciences.

Quelques fautes & quelques licences qui ſont échappées à M. De Mehegan, ne nous ont point empêché de remarquer avec plaiſir, dans ſon Ouvrage, beaucoup de choſes penſées avec eſprit, énoncées avec agrément, & frappées avec force. Cependant ce ne ſont encore guères que des fleurs ; mais qui promettent de bons fruits. A force d'étudier & d'admiret certains modèles, dont les principes ſont auſſi dangereux que leur génie paroît ſublime, l'Auteur doit craindre de prendre d'eux plus que le titre de ſes Ouvrages, c'eſt-à-dire d'adopter une partie de leurs idées, & de s'accoutumer à ne juger que

d'après leurs préjugés. Quand on a autant d'esprit que M. De Mehegan, on ne sçauroit trop craindre cet écueil.

> L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

ARTICLE LXVI.

FABLES ET CONTES, avec un Discours sur la Littérature Allemande ; in-12. A Paris, chez Duchesne. M. DCC. LIV.

CE Recueil est un choix : Phedre, Avien, MM. Gay & Moore, & sur-tout M. Gellert, en ont fourni les Pièces. Le Traducteur, homme d'esprit & de goût, a cru, avec raison, qu'on ne pourroit mieux appliquer qu'à son travail la maxime : *Malheur aux faiseurs de Traductions Littérales.* En se donnant moins d'aisance & de liberté, il ne se fût pas assuré,

parmi les Fabuliſtes, un rang auſſi diſtingué que celui qu'il mérite. Comme la Littérature d'Allemagne nous eſt plus étrangère que celle d'Angleterre; dans un *Diſcours préliminaire*, qui a autant d'agrément que d'étenduë, on nous donne les connoiſſances qui peuvent nous manquer, du moins ſur la Poëſie Allemande : ce Diſcours en contient l'Hiſtoire abrégée, & en expoſe l'état actuel.

Le Traducteur fixe en France la ſource, d'où le goût de la belle Littérature a paſſé en Allemagne : juſqu'à préſent les Allemans ne s'étoient guères appliqués qu'aux ſciences ſérieuſes & ſolides, qu'à l'érudition profonde & recherchée. On remarque ici qu'ils prodiguoient cette érudition avec excès dans des Ouvrages, où nous l'épargnons avec trop d'œconomie. En ſuivant les progrès de la Poëſie Allemande, le Traducteur les rap-

porte à trois époques principales. Le premier âge de cette Poësie s'est écoulé depuis Frédéric I, jusqu'à la mort de Frédéric II. Alors les Muses Germaniques *joignirent bientôt une sorte d'élégance à la naïveté*. Ce ne fut qu'une Aurore assez courte : ces Muses se replongerent dans la nuit, pour n'en sortir qu'au second âge, où le grand Opitz parut. Pour déterminer cet âge, on auroit dû ajoûter ce que bien des Lecteurs peuvent ignorer; sçavoir, qu'Opitz étoit un Poëte Silésien, qui vécut dans le dix-septième siècle, & mourut l'an 1639. Dans ses Ouvrages, la diction Allemande atteignit une pureté où elle n'étoit jamais parvenue : Opitz en fixa en quelque sorte le caractère, *& la polit sans l'énerver*.

Le troisième âge de la Poësie Allemande est celui des Gunther, des Neukirch, des Hagedorn, des Haller, des Gottsched, des Rabener &

des Gellert : Auteurs presque tous vivans. Ainsi en Allemagne la Littérature, qui par-tout suit le sort de la Poësie, s'élève à son midi, tandis que dans des climats voisins elle semble décliner à son couchant. Si la Germanie n'est pas plutôt devenue un pays lettré, on ne s'en prend ici qu'aux mœurs de ses peuples & à la forme de son gouvernement, qui n'ont pas assez honoré les talens agréables pour en favoriser la culture.

Notre Traducteur fait le caractère des Poëtes du troisième âge. *Gunther*, dit-il, *a marché le premier sur les traces du grand Opitz*. Mais ses talens ont fait son malheur : un Poëte, qui en étoit jaloux sans pouvoir les égaler, mêla, dans la boisson de Gunther, des drogues qui l'enyvrèrent au moment qu'on devoit le présenter au Roi Auguste II. Au milieu de son compliment il fit devant le Monarque

une chute honteuſe : cet accident fut une diſgrace dont il ne put dévorer l'amertume ; il en mourut à l'âge de vingt-huit ans. Ses Ouvrages, malgré leurs défauts qu'on attribue à la jeuneſſe & aux malheurs de l'Auteur, *plairont toujours, parce qu'ils ſont pleins de génie.:* on n'en a cependant bien ſenti le mérite qu'après la mort de Gunther.

Neukirch n'a point fait de meilleur Poëme que celui qu'il *appelle* ſa *Converſion poëtique ;* il y *abjure ſa Poëſie enflée & giganteſque. Cet aveu*, dit-on, *qu'il a fait de ſes défauts, le rend digne d'être nommé parmi ceux qui les ont évités.*

Comme le Traducteur ne paroît pas ſi verſé dans la Philoſophie que dans la Poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'il rende plus de juſtice aux talens poëtiques qu'aux connoiſſances philoſophiques de M. Haller. Dans les Vers de ce Sçavant,

il y a des traits frappans & sublimes qui l'égalent aux plus grands Poëtes ; il peint la nature, non d'après eux, mais d'après elle-même ; son pinceau crée, en quelque sorte, les beautés qu'on admire dans sa *Description des Alpes*.

M. Hagedorn n'a pas l'énergie de M. Haller ; mais son style est plus correct, ses sentimens plus délicats, ses images plus gracieuses : on lui décerne le titre d'*Anacréon Allemand*, & l'on nous assure qu'*il a quelques morceaux comparables à ce que nos Chapelle & nos La Fare ont fait dans ce genre.*

On place ici M. Rabener (dont nos Mémoires ont fait connoître quelques Ouvrages) entre Swift & Rabelais : pour rendre cette place plus digne de ses talens, on insinue que Rabelais a eu le *sort de tous les bons Auteurs : leurs talens sont à eux seuls, & leurs défauts*

sont presque toujours de leur siè
Il nous paroît que les folies Rabelais sont plutôt du crû de s génie original que du siècle d Amyot, des Du Bellay, des Mo tagne, &c.

De tous ces Poëtes, M. Geller est celui qu'on prétend avoir le plus contribué au progrès & à la gloire des Lettres en Allemagne : il y a peu de genres de Poësie, où il ne se soit exercé. Dans ses Comédies, il ose traiter des sujets qu'on croit épuisés par nos plus grands Maîtres ; en les traitant, il montre les ressources de son génie. On nous donne ici le sujet de plusieurs de ces pièces : nous transcrivons celui de la *malade imaginaire*. C'est, *dit-on*, » une sorte de petite maîtresse, spirituelle comme un enfant & plus capricieuse encore, » jouant les vapeurs pour fixer » seule l'attention d'un cercle, & » pour obtenir quelque ajustement

» d'un homme simple, qui est bien
» la meilleure pâte de mari qu'il
» y ait sur la terre. Cette femme,
» si on la plaint, jette les hauts
» cris pour qu'on la plaigne encore
» davantage, & si on ne la plaint
» pas autant qu'elle l'a résolu, de-
» vient réellement malade de fu-
» reur & de désespoir. L'envie d'a-
» voir une robe d'un nouveau goût,
» la fait tomber en syncope, & on
» la guérit avec des pompons, &c.
On nous assure au reste que dépouillée de sa *force naturelle* & de *son harmonie touchante*, la Poësie de M. G. se soûtient encore, dans les Traductions, *par la sublimité & sur-tout par la vérité des sentimens.*

M. Gottsched *a donné deux excellents Traités sur l'Eloquence & sur la Poësie Allemande*, c'est tout ce qu'on nous apprend de lui. Mme Gottsched est, en Allemagne, une Dacier, comme Mlle Zigler

une Deshoulières. On rémarque comme une *singularité frappa[nte]* que les Professeurs des Univers[ités] Allemandes *aient été les Moliè[re]* *les Boileau & les La Fontaine* [de] *l'Allemagne*. Ainsi, dans la Grèce les leçons publiques des Académie[s] étoient données par les plus grands génies de leur siècle.

Emporté par son zéle pour l'honneur des Lettres, l'Auteur de ce Discours préliminaire avance quelques paradoxes, dont nous ne garantissons point la vérité. *La gloire des plus fameux Conquérans*, dit-il, *a toujours diminué d'âge en âge, tandis que celle du petit nombre de Princes, qui ont fait fleurir les Lettres, est augmentée de jour en jour*. Est-il donc bien vrai que la gloire d'Alexandre & celle de François I. suivent le cours d'une progression inverse; l'une croissant, l'autre décroissant dans la raison directe des temps?

Le cœur de M. Gellert n'eſt pas moins parfait que ſon génie, ſes mœurs ſont auſſi pures & auſſi aimables que ſes Ouvrages : le Traducteur s'eſt prévalu de l'exemple de ce Poëte, qui ne ſe permit jamais le moindre trait de licence, pour avancer que *les hommes, qui ſe ſont le plus diſtingués dans les Sciences & dans les Lettres, ont preſque toujours été les hommes les plus vertueux..... & que le véritable génie a ſa ſource dans le cœur.* Qu'il ſeroit à ſouhaiter que notre ſiècle ne fournît pas trop d'exceptions à une régle ſi glorieuſe aux gens de Lettres & de génie !

A la fin de ce Diſcours préliminaire, on trouve des réponſes aux doutes que M. Chriſt, célèbre Critique, forme *contre l'authenticité du Phédre recouvré par M. Pithou.* Nous ſçavons qu'on prépare une Edition de Phèdre, où l'on reveu-

dique à cet ancien Auteur ses Fables, par des argumens fondés sur des recherches plus profondes que tout ce qu'on oppose ici à M. Christ.

La plûpart des Fables que nous annonçons, nous ont paru bonnes: presque toutes sont parsemées de moralités fines & vraies : par exemple (Fable 1re) après avoir entendu la Mouche soûtenir à l'Araignée que le temple où elles discouroient, étoit l'ouvrage du hazard & d'un arrangement fortuit d'atomes, on reprend ainsi :

La Mouche révolte en ce point :
La Mouche, direz-vous, raisonnoit en insecte,
Ou plutôt ne raisonnoit point.
Un temple quel qu'il soit, suppose un Architecte :
Mais l'Univers est-il donc moins parfait ?
Tant d'ordre & de magnificence

Pourroient-ils n'être point l'effet
D'une parfaite intelligence ?
(*Fable* 4^e.)

Qui pourroit éviter l'appât de la louange ?
J'ai beau vous avertir qu'on doit s'en défier,
J'y ferois pris tout le premier.
(*Fable* 7^e.)

Pour amaffer force ducats
Pas n'eft befoin d'être un Homère ;
Un fot fait bien mieux fon affaire :
Et j'en prends à témoin tant de riches Midas.

On fera bien-aife de trouver ici une Fable entière. Nous copions, fans choix & fans préférence, la vingtième du fecond Livre : elle eft de M. Gellert.

L'Ours qui danse.

Un Ours dont le deftin avoit fait un danfeur,

Mais qui n'en étoit pas moins Ours au
fond du cœur,
Dédaignant les Cités, las de courir le
monde,
Regagna sa patrie, une forêt profonde.
Aussi-tôt chacun s'empressa,
L'embrassa,
Sur-tout complimens sincères:
Car les Ours ne flattent guères.
Pour exprimer leurs sentimens,
Ils n'ont qu'un ton & qu'une voie:
Ils se félicitoient par des mugissemens,
Et la nature au loin frémissoit de leur
joie.
Deux Ours se rencontroient ; le frère est
de retour.
Moi, je comptois vous l'apprendre!
Qu'a-t-il vû ? qu'a-t-il fait ? Chacun
lui fait la cour,
Chacun veut le voir & l'entendre.
Après divers propos & divers passe-
temps,
On vient à parler de la danse.
Instruit par les humains à marcher en
cadence,

Pélérin alors ſe levant à trois temps,
Déploya ſes membres agiles.
troupe d'admirer, d'en vouloir faire
autant ;
Mais à peine les plus habiles
Se tenoient debout un inſtant.
plûpart accablés du poids de leur
machine,
A demi ſe courboient
Et ſoudain retomboient.
s uns ſur le côté ; les autres ſur
l'échine :
n'en voyoit que mieux le Dupré des
forêts,
Qui flatté d'être inimitable,
Se ſignala par de nouveaux ſuccès.
Va-t-en, Baladin miſérable,
S'écria la troupe en courroux,
enſé, tu prétens en ſçavoir plus que
nous !
tte ailleurs ton adreſſe à nos yeux mé-
priſable :
! que nous produiroient tes talens
ſuperflus ?

En dormirions-nous mieux ? en mangerions-nous plus ?
A ces mots le danseur, qui leur avoit sçû plaire,
Fut chassé comme un pauvre hére.
Des dons les plus flatteurs, tel est souvent le prix,
Les talens font plus d'ennemis
Que les défauts n'en sçauroient faire.

Nous ne répondons pas qu'on ne trouve des taches dans ce Recueil ; mais elles sont presque toutes aussi aisées à effacer, que l'image outrée du perdreau blessé, qui tombe & *retentit* sur la terre, paroît facile à retoucher.

ARTICLE LXVII.

ANALYSE RAISONNÉE de Bayle, ou Abrégé méthodique de ses Ouvrages, particuliérement de son Dictionnaire

historique & critique, dont les Remarques ont été fondues dans le Texte, pour former un corps instructif & agréable de Lectures suivies. Tomes III. & IV. *In*-12. A Londres, M.DCC.LV. *Suite de l'Article LIV. au mois de Mai.*

QUAND on voulut rendre publiques (en 1733) les Remarques de feu M. l'Abbé Le Clerc sur le Dictionnaire de Bayle, le Censeur Royal, qui étoit un célèbre Docteur & Professeur de la Maison de Sorbonne, mit, dans son approbation, ces paroles aussi judicieuses que remarquables : » Le „ Dictionnaire de Bayle n'auroit „ jamais dû voir le jour ; & la Re- „ ligion le réprouva dès qu'il parut. „ Elle fut indignée de s'y voir atta- „ quée en tant de manières, tandis „ qu'on y plaidoit la cause des Infi- „ dèles, des Hérétiques, des Athées,

„ même, & de tous ſes ennemis; „ comme ſi l'Auteur n'en eût voulu „ qu'à elle ſeule.« Ce qui fut dit alors du grand Dictionnaire, convient encore mieux à l'*Analyſe*, qu'on publie aujourd'hui, parce que le poiſon s'y trouve plus réuni & plus capable, par cette raiſon, de produire les plus funeſtes effets. Nous avons à vérifier cette Critique par les Articles du Pyrrhoniſme & du Manichéiſme, qui n'ont pû entrer dans nos Mémoires de Mai, & ſur leſquels nous avons promis quelques Obſervations.

III. *

Fauſſeté & impiété de la doctrine de Bayle ſur le Pyrrhoniſme.

Le Pyrrhoniſme conſiſte à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des Sciences ; à

* Ce chiffre ſuit l'ordre des Articles, traités dans nos Mémoires de Mai.

répandre

répandre des nuages sur la Physique, sur la Morale, sur les Dogmes &c. Les effets naturels de ce systême sont l'indifférence pour toute espèce de bien; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect; l'esprit de contradiction en matière de devoirs & d'obligations &c. Si Bayle avoit été Philosophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fausse que pernicieuse: mais il a pris une route toute contraire. Cet Auteur est plus Pyrrhonien qu'Arcésilas, Pyrrhon & tous les chefs de la secte. Le Recueil de ses Œuvres porte par-tout l'empreinte de cette façon de penser; & c'est ce qu'on nous rend dans la nouvelle Analyse. Nous n'en citerons qu'un petit nombre de traits. La réfutation suivie du Pyrrhonisme de Bayle a exercé d'habiles gens, dont

on peut consulter les Ouvrages.*

Bayle ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme: ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes; d'en développer les rapports & les conséquences; de faire valoir les argumens que *les* Pyrrhoniens emploient, & de n'y opposer que des raisons très-foibles, très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de ce dernier cas: *On a sujet de se tranquilliser*, dit-il, *sur cet Article* du Pyrrhonisme. *Il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu, dans les Fidèles; la force de l'éducation, dans les autres hommes, &*

* On peut voir sur-tout le grand Volume de M. De Crouzas. Ce Livre n'est pas bien fait; mais il s'y trouve d'excellentes choses.

vous voulez même, l'ignorance & penchant naturel à décider, sont n bouclier impénétrable aux traits es Sceptiques. N'admire-t-on pas i la bonté des remèdes que le Phisophe de Rotterdam indique cone le Pyrrhonisme ? Trois de ces emèdes, sçavoir, l'ignorance, les réjugés de l'éducation, le penant à décider, (ce qui est la mêe chose que la présomption) sont es vices : un homme sage doit s'en réserver ou s'en délivrer. *Suppoons* qu'il jouisse de cet avantage ; u'il soit venu à bout de n'être l'eslave ni de l'ignorance, ni des préagés, ni de la présomption, quelle era sa ressource contre le Pyrrhoisme ? *La grace de Dieu*, nous dit Bayle. Or ceci est assurément trèsingulier. Voilà le don de Dieu, le bienfait par excellence qui sert de supplément à l'ignorance, aux préjugés, à la présomption. Le bon effet que ces vices auroient pû pro-

duire est confié, en leur absence, aux opérations de la Grace. Il faut bien qu'elle se charge de cette fonction; qu'elle répare le défaut causé par l'extirpation de ces vices; qu'elle soit, à leur place, *un bouclier impénétrable aux traits des Sceptiques*. Avoit-on jamais ouï parler d'une Théologie pareille?

Mais enfin cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la présomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de *la* grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhonisme? D'abord Bayle réduit ce don de Dieu aux *Fidèles*; d'où il faut conclure que s'il est question d'un payen, ou d'un hérétique, qui cherche la vérité; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, ne pourra parvenir à ce qu'il desire; c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre n'aura les secours nécessaires pour éviter le Pyrrhonisme. Ensuite le *Fidèle* même, le Chrétien orthodoxe,

ſuppoſé qu'il vienne à être tenté ſur ſa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une régle sûre pour diſtinguer la lumière & l'impreſſion de la grace? ne pourra-t-il pas craindre l'illuſion, le fanatiſme, ou, plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu ſe dégager, c'eſt-à-dire de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption?

Que ſera-ce encore ſi cet homme, ſoit qu'on le ſuppoſe payen, ou hérétique, ou Fidèle, eſt inſtruit des *argumens* de la *Théologie ?* Bayle nous dit, que *ſi Arcéſilas revenoit dans le monde, & s'il avoit à combattre nos Théologiens, il ſeroit mille fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatiſtes de l'ancienne Grèce ;* que *la Théologie Chrétienne lui fourniroit des argumens inſolubles.* Suppoſons les mêmes connoiſſances dans cet homme qui cherchera aujourd'hui la vérité; faiſons-le exemt d'ignorance, de

préjugés, de présomption, & de plus très-versé dans la doctrine des Théologiens : si cette doctrine *lui fournit des argumens insolubles*, comment reconnoîtra-t-il les impressions secrètes de la Grace ? ou plutôt comment accordera-t-il la fidélité qui est due à ces impressions, avec *les argumens insolubles*, dont il aura la tête remplie? On ne peut donc conclure autre chose, sinon que ce même homme aboutira au Pyrrhonisme, & qu'il y demeurera très-attaché. Or il est fort possible, quoi qu'en dise Bayle, qu'il se trouve un grand nombre de personnes dont les unes soient ou s'imaginent être dans cette hypothèse, & dont les autres suivent le mouvement de leurs passions pour s'y mettre. *Si* ces gens-là, au reste, avoient besoin de conseil pour s'engager ou pour se confirmer dans le Pyrrhonisme, les Œuvres de Bayle & l'Analyse qu'on

vient d'en faire, feroient juftement les Livres qu'il faudroit leur mettre entre les mains. Ils y apprendroient bientôt à fe moquer de tous les principes de vérité. Nous venons de voir le bel ufage que Bayle fait de *la grace de Dieu*, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la préfomption : voici préfentement le combat qu'il imagine entre la raifon & la foi.

Deux Abbés, felon lui, difputoient un jour fur nos Myftères : *l'un ne fçavoit que fa routine ; l'autre étoit bon Philofophe*, c'eft-à-dire excellent Pyrrhonien. Ce dernier *nia que la vérité fût reconnoiffable à quelques marques*, & fa preuve fut que l'évidence même ne pouvoit la caractérifer, puifqu'en Théologie on rejette *comme fauffes plufieurs notions qui font de la dernière évidence.* Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus

qu'on a expliqués mille fois, mais que les incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les Dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer en ennemi couvert, mais très-réel & très-décidé, le premier de nos Mystères, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisième, ne different point entre elles : c'est la base de tous nos raisonnemens... & cette maxime néanmoins est démentie par le Mystère de la Trinité.* Voilà une objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger de l'Etre infini. Les autres croient que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition

du Myſtère de la Trinité, puiſqu'on peut très-bien dire que le Père; le Fils & le S. Eſprit, qui ne ſont pas différents de la ſubſtance divine, ne different point non plus entre eux conſidérés quant à cette ſubſtance : ce qui n'empêche pas que le Père, le Fils & le Saint-Eſprit ne ſoient trois perſonnes diſtinctes. L'une ou l'autre de ces réponſes peut ſatisfaire des Eſprits raiſonnables; mais quand il y reſteroit encore quelque difficulté, au moins ne ſuffiroit-elle pas pour autoriſer un Pyrrhonien à ſoûtenir que l'axiome propoſé combat évidemment le Myſtère, & qu'ainſi l'évidence eſt en contraſte avec la foi. Qui dit *évidence*, ne laiſſe aucun lieu ni à l'explication, ni à la diſpute. Si l'on diſoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui eſt trois natures, ou trois perſonnes qui ſont une ſeule perſonne, la contradiction ſeroit évidente, parce

qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens ; car on diroit que la Nature divine est une & n'est pas une, puisqu'elle est trois natures ; & que les Personnes divines sont trois & ne sont pas trois, puisqu'elles sont une seule personne. Voilà, encore une fois, ce qui accableroit, ce qui détruiroit la raison ; mais tel n'est pas le langage de notre foi : elle nous apprend simplement qu'en Dieu il y a trois personnes, & une seule nature. Nous ne concevons pas ce Mystère ; nous avouons qu'il surpasse toutes nos pensées, qu'il ne nous est pas donné de sonder cette profondeur de l'Etre divin : mais nous connoissons en même temps que notre raison n'en est point blessée ; que les principes de vérité, qui lui servent de flambeau, ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme ; & il en est de même des autres Mystères,

tels que l'Incarnation, l'Euchariſtie, le Péché originel &c. contre leſquels l'Abbé Pyrrhonien de Bayle & de ſon Abbréviateur étale auſſi de prétendues évidences, qui ſe réfutent pourtant ou qui s'expliquent très-bien : preuve certaine que le terme d'*évidence* eſt prodigué là mal-à-propos. Au reſte il falloit véritablement que l'autre Abbé, qui prenoit part à cette converſation, *ne ſçût que ſa routine*, puiſque ſon zéle ſe bornoit à répondre par des invectives. Toutes les fois qu'un Pyrrhonien trouvera des Antagoniſtes de cette eſpèce, il pourra triompher à ſon aiſe ; & s'il rencontre parmi les Infidèles des gens aſſez crédules pour s'être laiſſé perſuader, par la lecture de Bayle ou de l'Analyſe, que le Pyrrhoniſme eſt une bonne voie pour parvenir à la Foi Chrétienne, ce ſera pour-lors que ce Pyrrhonien fera toutes les conquêtes qu'il voudra.

Ici, sans doute, on sera tenté de nous demander s'il est possible qu'un homme tel que Bayle, qui entendoit les termes dont il se servoit, ait regardé le Pyrrhonisme, le doute général & réfléchi sur toutes sortes de matières, comme une *heureuse disposition* à la Foi ? Eh quoi ! ajoûtera-t-on, pour parvenir au Christianisme, il faut se laisser convaincre par les motifs qui rendent cette Religion évidemment croyable : motifs dont les principaux sont la voix des miracles, l'accomplissement des Prophéties, l'établissement de l'Eglise, les caractères de Divinité qui brillent dans son Instituteur, l'excellence de la Morale Evangélique &c. N'est-il pas évident que la considération de ces motifs & leur influence sur l'esprit humain, supposent de l'attention, de la bonne foi, de la détermination à reconnoître le vrai & à rejetter le faux ? Mais comment

se persuader que telles soient ou puissent être les dispositions d'un Pyrrhonien, qui fait son capital de disputer sur tout, de ne convenir de rien, de chercher des obscurités jusqu'au sein de la lumière, de forger des hypothèses pour éteindre l'évidence ? N'est-il pas nécessaire qu'il arrive de deux choses l'une; ou que cet homme cesse d'être Pyrrhonien avant que d'entrer dans la route qui mène au Christianisme : ce qui est contraire à la présente hypothèse ; ou qu'il entre dans cette route comme un enthousiaste & un fanatique, c'est-à-dire comme quelqu'un qui agit sans raison, sans réflexion, qui se laisse conduire par l'imagination ou par l'instinct : ce qui ne mérite ni d'être proposé pour exemple, ni d'avoir l'approbation des hommes raisonnables; & comment d'ailleurs accorder cet enthousiasme & ce fanatisme avec le caractère d'un Pyrrhonien ?

Tout ceci n'empêche point Bayle & son Abbréviateur de nous dire que le Pyrrhonisme est *le parti le moins contraire au Christianisme.* » Quand un homme, *ajoûtent-ils*, » sera bien convaincu qu'il n'a rien » de bon à se promettre de ses dis- » cussions philosophiques, il se sen- » tira plus disposé à invoquer Dieu, » & à lui demander la persuasion » des vérités que l'on doit croire&c. Langage séducteur, & qui n'a été répandu dans tous les Volumes du Philosophe de Rotterdam, que pour faire illusion aux simples. Langage néanmoins totalement dénué de sens & de logique. Car puisqu'on suppose un Pyrrhonien parfait, n'est-il pas manifeste que cet homme fera profession de douter de tous les points dont on nous parle ici ; & qu'au lieu d'être disposé à *invoquer Dieu*, pour obtenir *la persuasion des vérités* de l'Evangile, il mettra en problême, s'il y

a un Dieu, s'il faut l'invoquer, si l'invocation peut nous obtenir des graces, si la Religion Chrétienne mérite qu'on faſſe des vœux pour la connoître, si les dogmes & la morale qu'elle enſeigne ſont des *vérités* &c. Cette invocation, ces vœux ſont très-bons pour quelqu'un qui eſt perſuadé que Dieu, le ſouverain Maître de tout, exige des hommages; qu'il a révelé la manière dont on doit les lui rendre; que cette manière eſt compriſe dans le détail des vérités évangéliques; & qu'enfin, pour embraſſer ces vérités avec toute la perfection de ſentimens qui eſt digne de Dieu, il faut implorer le ſecours de ſa grace. Si Bayle a imaginé un homme dans cette ſituation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien? & s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il de choſes dont un eſprit de cette trempe diſpute ou ſe moque perpétuellement? C'en eſt aſſez, &

peut-être trop sur ce point. Il est si contraire au bon sens de faire du Pyrrhonisme *une heureuse disposition* à la foi, qu'on pourra bien regarder comme des paroles superflues tout ce que nous venons de dire pour combattre cette opinion.* Ajoûtons qu'elle est réfutée en partie, dans le Dictionnaire même de Bayle, à l'Article *Pyrrhon*, puisqu'on y trouve une citation du Ministre La Placette, & une autre de Vossius, où le Pyrrho-

* Cette opinion, toute absurde qu'elle est, a pourtant été encore préconisée, depuis peu, dans un de nos papiers publics. L'Auteur, qui avoit raison de ne se pas nommer, donnoit cette folie pour une *vérité;* & ce paradoxe (déja très-ancien, puisque Bayle l'avoit hérité de la Motthe le Vayer) pour une *nouveauté.* Nous ne doutons point qu'il ne se soit trouvé des sots qui aient admiré cette doctrine comme *vraie* & comme *nouvelle*; deux qualités qui lui sont totalement étrangeres.

nisme est représenté comme quelque chose d'extrêmement contraire à la Religion. Ceci du moins est une espèce d'antidote que Bayle lui-même fournit à ses Lecteurs. L'Auteur de l'Analyse prive les siens de cet avantage : il ne fait mention ni du Texte de La Placette, ni de celui de Vossius ; & l'on en concluera, indépendamment de mille autres raisons, qu'il y a plus de dangers à courir dans la lecture de l'Analyse que dans celle du grand Dictionnaire critique.

IV.

Ecarts de Bayle en raisonnant sur le Manichéisme.

Les premiers écarts de ce Critique sont dans le récit qu'il fait des aventures de Manès où Manichée. Ce récit ne contient presque pas un mot de vérité. Aussi M. De Beausobre, écrivant l'histoire du Manichéisme, a-t-il obser-

vé que Bayle *auroit mieux fait d'omettre l'Article de Manichée & des Manichéens*, que de nous le donner si imparfait. Cette critique tombe aussi sur l'Auteur de l'Analyse. Si son projet le conduisoit à transcrire l'Article du Dictionnaire, au moins devoit-il, par des observations particulières, réformer cette Notice. Il auroit fait voir par-là qu'en composant son Abrégé, il avoit aussi songé à la vérité & à l'érudition; qu'il ne s'étoit pas proposé uniquement de rassembler le poison répandu dans les immenses Volumes du Philosophe de Rotterdam, &c.

Bayle n'a pas mieux rendu le systême de Manichée, que l'histoire de sa vie. Il raisonne des deux principes & de leurs qualités, ou propriétés, tout autrement que cet Hérésiarque. Selon Manichée, il y avoit deux Etres coéternels, mais qui ne sont nullement égaux en

connoiſſances & en pouvoir : entre eux nulle tranſaction, nulle création commune, & la puiſſance des ténébres étoit tellement dans la dépendance du bon principe, que celui-ci pouvoit uſer de ſes forces contre elle. Selon Bayle, outre les deux principes, il y avoit un troiſiéme Etre, indifférent au bien & au mal : entre les deux principes oppoſés, l'égalité étoit parfaite, ſi l'on en excepte ce qui concerne les perfections morales : ils s'étoient accordés l'un & l'autre dans la création du monde : les tranſactions avoient lieu entre eux, & enfin ils pouvoient combattre à armes égales. On peut voir le détail de tout ceci dans le troiſième Volume du Dictionnaire de M. De Chauffepié, qui diſtingue fort bien le Manichéiſme de Manès, du Manichéiſme *forgé par le Critique de Rotterdam.*

Ce ne ſont encore là que les moindres écarts de Bayle : ſon objet

principal étoit de faire servir la doctrine des deux principes à combattre les attributs de Dieu, la Providence, la liberté de l'homme, toute l'œconomie du Christianisme. Rien de plus détestable que ce dessein, & rien de plus impie que l'exécution. D'abord ce dangereux Ecrivain s'attache à prendre, pour ainsi dire, toute la somme du mal moral qui existe dans le monde. Il n'attribue pas ce mal & tous les désordres qui en résultent, au mauvais principe coéternel à Dieu : cette hypothèse est trop absurde en elle-même ; il se contente de l'approprier à ses idées. Ainsi le Démon est substitué au principe Manichéen, & quoiqu'il ne soit pas représenté comme aussi puissant que Dieu, il paroît néanmoins en bataille contre Jesus-Christ, & l'issuë du combat est toute à son avantage. Le tableau de ces *victoires* du Démon, mis en opposition avec Jesus-Christ, est la chose du monde

la plus révoltante. Dans l'Analyſe, on ne nous épargne point l'horreur de ce récit; nous ne pouvons en tranſcrire que quelques lignes: » En » parcourant l'Hiſtoire, *dit Bayle* » *& ſon Abbréviateur d'après lui**, » nous ne trouvons que peu de » triomphes de Jeſus-Chriſt, & » nous rencontrons par-tout les tro- » phées du Démon. Cette guerre » eſt une ſuite continuelle, ou preſ- » que continuelle, de proſpérités » du côté des mauvais Anges; & ſi » ce parti rebelle faiſoit des Annales » de ſes exploits, il n'y auroit point » de jour qui ne fût marqué d'une » ample matière de feux de joie, de » chants de triomphe, & de telles » autres marques de bons ſuccès: il » ne ſeroit pas néceſſaire que l'An- » naliſte uſât d'hyperboles & de flat- » teries, pour faire connoître la ſu-

* *Analyſe T. III. Article des dogmes de Xénophane.*

» périorité de cette faction. « La suite, qui remplit six ou sept pages, dans l'Analyse, est la Description vive, animée, exaggérée des conquêtes du Démon ; & Bayle conclut en ces termes plus impies encore que les précédents : » Il est donc » incontestable que la victoire de» meure au Démon. Il gagne tous » les damnés, & il ne perd que le » petit nombre des ames prédesti» nées au Paradis. Il est donc *victor* » *prælio* & *victor bello*. Jesus-Christ » ne combat point pour lui arracher » les morts : il faut donc dire que » cette guerre se termine à l'avan» tage du Démon : on lui céde, on » lui abandonne tout ce qu'il pré» tendoit, &c.

Bayle n'a oublié qu'une chose, en cet endroit, c'est de donner un démenti formel à S. Paul, qui dit aux Colossiens (chap. 2.) que *Jesus-Christ a désarmé les principautés & les puissances* ; qu'il *les a menées*

hardiment en triomphe à la face de toute la terre, après les avoir vaincues par le ſacrifice de ſa vie. Mais ce démenti, pour n'être pas formel, n'en eſt pas moins contenu dans le tableau inſultant, dont nous venons d'indiquer les premiers traits. On a remarqué * que l'Athée Vanini avoit déja ébauché *l'odieux parallèle entre l'empire de Dieu & celui du Démon.* Ce pourroit bien être dans le Livre de cet impie que Bayle auroit puiſé la même idée; mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que Vanini lui-même dit quelque choſe pour réfuter ces blaſphêmes: au lieu que, dans le Dictionnaire critique, on ne trouve pas le moindre mot qui tempère l'objection. ** Cependant qu'eſt-ce au fond que cette difficulté? *Telum*

* Voyez les Remarq. de M. l'Abbé Joly ſur le Dict. de Bayle (Art. *Xénophane.*)

** C'eſt la Réflexion qu'on trouve dans les Remarques de M. l'Abbé Joly.

imbelle fine ictu. Nous ne parlons point des exaggérations répandues dans ce parallèle injurieux; comme quand il est dit simplement, absolument & sans restriction, qu'après la chute d'Adam, *le Démon fut maître du genre humain.* Quelle étrange absurdité! est-ce donc que l'empire du Démon fut en aucun temps & en aucune manière affranchi des Loix & de la volonté du Créateur?

Mais que signifient ces expressions *Victor prælio, victor bello?* Bayle entend deux choses: la première, que le Démon est vainqueur dans le combat, parce qu'il fait commettre plus de mauvaises actions, que Jesus-Christ n'en fait commettre de bonnes; la seconde, qu'il est vainqueur, à la fin de la guerre, parce qu'il y a plus de damnés que de prédestinés. Sur quoi nous faisons en peu de mots les observations suivantes. 1° Comme

l'idée

l'idée de *Vainqueur* emporte celle d'un ennemi indépendant de son adversaire ; il faudroit, pour donner cette dénomination au Démon, qu'il usât de ses artifices indépendamment de la permission de Jesus-Christ : ce qui est faux dans tous les sens qu'on peut imaginer. 2° Pour qu'on pût comparer les mauvaises actions que fait commettre le Démon aux bonnes dont la grace de Jesus-Christ est le principe, il faudroit que le Démon agît, comme Jesus-Christ, sur les puissances de notre ame : ce qui est encore très-faux, & si faux même, qu'à proprement parler, ce n'est point le Démon qui nous fait pécher ; mais notre seul libre arbitre qui est coupable de l'offense que nous commettons. 3° Pour que le Démon méritât le titre de *Vainqueur* à la fin de la guerre, il seroit nécessaire que les sujets qu'il entraîne dans l'abysme, fussent tous soustraits à

l'empire de Jesus-Christ : autre fausseté manifeste. Car l'empire de Jesus-Christ s'étend aussi-bien sur les Réprouvés que sur les Saints : sa gloire éclate par la punition des coupables, comme par la récompense des gens de bien. C'est un grand Roi, qui distribue par lui-même les couronnes à ceux qui l'ont bien servi, & qui se venge des rebelles par le ministère des Démons. Dit-on, dans le gouvernement des Etats politiques, *que les* Bourreaux, qui exécutent les Arrêts de la Justice du Prince contre les scélérats, font la guerre à ce Prince & sont ses Vainqueurs, parce qu'ils lui ôtent le moyen de répandre désormais des graces sur ces criminels ? 4° De ce que le nombre des réprouvés est plus grand que celui des prédestinés, on ne peut non plus en rien conclure à l'avantage du Démon & de sa guerre prétendue. C'est encore le cas de la com-

paraiſon dont on vient de ſe ſervir : les Exécuteurs de la Juſtice humaine ſeroient-ils vainqueurs du Prince, s'il arrivoit que le nombre des criminels à punir, ſurpaſsât celui des ſujets dignes de récompenſes ? Bayle, en un mot, ſe moque des Lecteurs avec ſa ſentence, *Victor prælio, victor bello*; comme ſi les exploits du Prince des Ténèbres réduiſoient l'empire de Jeſus-Chriſt à des bornes plus étroites ; comme ſi Jeſus-Chriſt, vaincu par un ennemi fier & abſolu, gémiſſoit de la diminution de ſes Etats.

Cependant voici le fort des objections de Bayle : le mal moral exiſte ; il couvre même la face de la terre ; il perd la plûpart des hommes : or comment un Dieu unique, un ſeul Principe, infiniment puiſſant & infiniment bon, a-t-il permis l'exiſtence d'un mal qu'il lui étoit ſi facile & ſi glorieux d'empêcher ? Ceci, *répond le Critique*, eſt un myſtère

dont on ne trouve la preuve que dans l'Ecriture : en vain tâcheroit-on de l'expliquer par la raison ; ses lumières sont insuffisantes à cet égard, & quiconque ne voudroit suivre que la direction de ce flambeau, coureroit grand risque de tomber dans les piéges des Manichéens. Car ces hérétiques, avec leur hypothèse absurde des deux principes, *expliquent cent fois mieux les expériences, que ne font les Orthodoxes avec la supposition si juste & si nécessaire d'un premier principe infiniment bon & tout-puissant.* Ainsi abrégeons-nous le fameux argument de Bayle & de son Abbréviateur : * Argument ré-

* *Analyse T. 4. Article du Manichéisme.* Nous ne pouvons disconvenir que l'Auteur de cet Abrégé paroît improuver, en deux endroits, les longs argumens de Bayle, touchant l'existence du mal moral : cette improbation est sage, mais il valoit encore mieux ne point transcrire ces longs argumens. D'ail-

pété & pouſſé en cent façons différentes, dans les ſept ou huit Volumes *in-fol.* du Philoſophe de Rotterdam : argument qui énonce une fauſſe déférence pour l'Ecriture. Car s'il eſt évident que le ſeul vrai Dieu, principe unique & infiniment bon, n'a pû permettre le mal moral ; comme il n'eſt pas poſſible de prouver par l'évidence (qui eſt un principe métaphyſique) la vérité des ſaints Livres, celui qui ſçaura bien le ſyſtême des Manichéens ; & qui voudra le faire valoir, ne tiendra nul compte des paſſages qu'on lui citera de l'ancien & du nouveau Teſtament ; il dira que

leurs l'Abbréviateur ne nous recommande, comme Bayle, que *d'acquieſcer humblement*, ſur ce point, *aux myſtères de la Religion.* Réponſe très-foible dans les principes de Bayle : on en voit la raiſon dans l'obſervation que nous faiſons ici, & qu'il ſeroit aiſé d'étendre beaucoup.

d'élever son é
l'ombre d'un pr
thodoxe : il exal
la détruire ensu
préconisoit la F
ver les motifs :
notre ressource
de Dieu, & tou
doient à la mé

C'est une sin
que de prétend
les expériences
tence du bien &
l'hypothèse abs
cipes, qu'*avec*
& nécessaire d'u
infiniment bon

Juſqu'ici ce qu'on appelloit les *poſtulata* des Sciences, étoient des choſes exemtes de toute contradiction. Aujourd'hui, pour expliquer le bien & le mal moral, on demande qu'il ſoit permis de ſuppoſer l'impoſſible, c'eſt-à-dire deux principes coéternels, oppoſés, capables néanmoins de s'accorder pour remplir le monde de vertus & de crimes. Voilà, nous le diſons ſans craindre d'être contredits, la deſtruction du ſens commun, & l'opprobre de la Philoſophie.

Mais enfin comment le mal moral exiſte-t-il ſous un Dieu qui eſt la bonté même ? On a réſolu cette queſtion par des Volumes entiers. Nous allons terminer notre Extrait, & nous ne pouvons traiter ce point dans toute ſon étenduë. Contentons-nous des obſervations ſuivantes :

Si l'on exige que nous rendions compte de toutes les raiſons qui

ont déterminé Dieu à permettre le mal moral ; nous répondrons que la demande est déraisonnable, & qu'il est impossible d'y satisfaire. Des esprits, bornés comme les nôtres, ne pénétrent point l'être de Dieu, les conseils de Dieu, les rapports qui peuvent se trouver entre les décrets de Dieu. Nous avons même tant de peine à connoître les hommes, & ceux d'entre les hommes qui sont nos meilleurs amis ! Mais ce qui ne nous est point inconnu, c'est qu'avant tout, Dieu cherche sa gloire dans l'ordre de providence qu'il garde envers ses créatures ; qu'il sçait tirer sa gloire du bien & du mal ; qu'il manifeste sa gloire par la récompense des bons, & par la punition des méchans ; qu'il a eu droit de chercher sa gloire au risque de notre perte &c.

Si l'on veut sçavoir comment la bonté infinie de ce souverain Etre est justifiée parmi tant de crimes

qui inondent la terre ; nous dirons que c'eſt par le préſent qu'il a fait aux hommes de la liberté, & des ſecours de ſa grace : préſent de la liberté qui, dans les vuës de Dieu, eſt la puiſſance de faire le bien avec mérite, parceque c'eſt la puiſſance de faire le bien avec choix. Bayle conſidère preſque toujours ce préſent comme ſi ce n'étoit que la puiſſance de faire le mal ; & cette notion eſt auſſi peu juſte, qu'elle indique peu de bonne foi dans l'Auteur.

Si l'on demande pourquoi Dieu a fait préſent aux hommes d'une puiſſance dont il prévoyoit les abus ; & comment ſa bonté infinie n'a pas empêché ces abus par le ſecours efficace de ſa grace, nous remarquerons trois choſes :

1°. La préſcience de Dieu n'influant point, comme cauſe, dans les évenemens libres, Dieu n'a pas été obligé de changer l'ordre de ſes deſſeins, parce qu'il prévoyoit les

abus de la liberté. Tout ce que Dieu se devoit à lui-même, c'étoit de donner aux hommes des moyens pour éviter le mal ; &, s'ils ne l'évitoient pas, de tirer le bien de ce mal même. Les Manichéens anciens & modernes ont-ils jamais prouvé que Dieu ait manqué à l'une ou à l'autre de ces obligations ?

2°. Quand on prétend obliger Dieu, en vertu de ses perfections, à empêcher, dans tous les cas, le mauvais usage de la liberté, c'est-à-*dire* de la puissance de faire le bien & le mal ; on affirme équivalemment que Dieu n'a pas pû donner à l'homme cette puissance. Car que seroit-ce qu'une puissance dont la détermination actuelle au mal ne pourroit être supposée, sans contredire formellement les attributs de Dieu ? Cependant il nous est très-connu que la liberté est une perfection réelle ; une perfection qui éleve l'homme au-dessus de tous les au-

tres êtres dont cet univers eſt peuplé &c.

3°. En exigeant que Dieu prévienne, à chaque moment & dans tous les hommes, les abus de la liberté; on fait un ſyſtême où Dieu eſt privé de la gloire d'avoir été ſervi fidèlement, généreuſement, malgré les tentations, & parmi les dangers qui accompagnent toujours l'uſage de la liberté : on prive auſſi les élus de la gloire qu'ils méritent pour avoir préféré Dieu à tout : préférence qui doit ſe manifeſter par la comparaiſon de ceux dont la volonté ſe ſera déterminée au parti contraire, c'eſt-à-dire au mépris de Dieu, au péché. Ajoûtons que, dans l'hypothèſe des attentions continuelles & ſcrupuleuſes de Dieu pour empêcher tout mauvais uſage de la liberté, les préceptes & les conſeils, les exhortations & les menaces ſeroient inutiles; que toute l'œconomie de la Religion ſeroit

une superfluité ; les hommes ne pouvant être supposés s'écarter des volontés de Dieu. Il faudroit, sur tout ceci, des développemens où nous ne pouvons entrer.

Si, à l'exemple de Bayle, on combat la permission du mal moral par des comparaisons tirées de la conduite des hommes ; si l'on dit qu'un père ne doit pas mettre, entre les mains de son fils, une épée qui le blessera ; qu'une mère ne doit pas exposer ses filles à des compagnies dangereuses &c. nous indiquerons facilement le vice de ces similitudes.

D'abord les hommes sont comptables de leurs actions : un père répond naturellement de la conservation de son fils ; une mère de la vertu de ses filles. Dieu au contraire est le maître absolu de tout ; il ne dépend de personne : en permettant un mal que l'homme peut éviter, il ne blesse ni les droits de ses attributs, ni les loix de l'humanité &c.

Enſuite la plûpart des hommes ne peuvent ſe conduire que par des voies particulières. Leur ſyſtême eſt borné à eux-mêmes, ou à un petit nombre de rapports : ſi un père perd ſon fils, par l'imprudence qu'il aura eue de lui confier une arme meurtrière, qu'eſt-ce qui lui tiendra lieu de cette perte ? comment ſe conſolera une mère du déshonneur de ſes filles, lorſqu'elle même pourra ſe reprocher d'en avoir été cauſe par ſon indiſcréte facilité ? Mais Dieu a formé un plan général. Tout y entre ; tout y tient un rang. Le bien y brille d'une vive lumière, & y reçoit les récompenſes qui lui ont été promiſes : le mal y eſt jugé & condamné, mais de façon qu'il en réſulte toujours des avantages, ſoit pour le plan même formé par le Créateur, ſoit pour les juſtes qui en ſont l'ornement, ſoit pour la gloire de Dieu qui en eſt le terme.

Enfin, quand les hommes ſont

gés d'une grande adminiſtra-
, telle qu'eſt, par exemple, celle
n Royaume ou d'une Républi-
e, il arrive quelquefois que ces
aîtres puiſſants permettent des
aux, dans l'eſpérance de ſe pro-
urer des biens vrais ou imaginai-
es. Or ce que la prudence, l'inté-
êt, la paſſion ſuggère à des hom-
mes d'Etat; Dieu l'exécute par des
voies & pour des fins toujours gran-
des, toujours ſages, toujours pro-
pres à vérifier ce mot du Prophète:
Ut juſtificeris in ſermonibus tuis & vincas cùm judicaris.

Quoique cet Extrait ſoit long, il ne contient que l'eſquiſſe des matières dont nous avons fait l'annonce: c'en eſt aſſez néanmoins, pour avertir les Lecteurs de ſe tenir en garde contre la doctrine de Bayle & de l'Analyſe. La Religion & la conſcience doivent achever des inſtructions que nous n'avons pû qu'ébaucher.

ARTICLE LXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LORRAINE.

DE NANCY.

ON publie le premier Volume des *Mémoires de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres*, établie en cette Ville. C'est un *in*-12. où l'on voit deux Parties ; la première contenant l'Histoire, très-bien rédigée, de cette Académie ; la seconde comprenant les Pièces qui y ont été lues jusqu'à la fin de 1754. Quoique plusieurs de ces morceaux de Littérature aient été annoncés successivement dans nos Mémoires, nous ne laisserons pas de rendre compte du Recueil entier, & de faire connoître les progrès d'une Société qui contribue si noblement à immortaliser le règne de Stanislas.

FRANCE.

DE SAINT-OMER.

Il y a, dans cette Ville, un Collége d'Anglois où les bonnes études sont en vigueur. On cultive très-bien, parmi cette jeunesse, le Latin & le Grec; deux Langues que la Nation Angloise honore encore de son estime. Depuis peu ces Elèves ont publié des Poësies Latines d'un bon goût, pour célébrer l'avènement de M. De Brunes de Montlouet au Siège Episcopal de S. Omer. Nous avons lû avec plaisir quelques-unes de ces productions, sur-tout une Ode où la Bretagne (Patrie du Prélat) affligée d'abord de son départ, se console dans l'attente de la gloire qui est destinée à ses travaux & à ses vertus.

Cum longinqua suas posceret infula
Nuper delicias, Armorica extulit,
Mœstam sparsa comam, non placidum
caput,
Undosi hospita littoris;
Instantisque mali conscia, flebiles
Effudit gemitus: occidit, occidit
Spes vana, heu! quid juvat inclytam
Eduxisse propaginem,
Eductam rapiant si tamen exteræ
Æquâ sorte manus? . . . .
. . . .
. . . .
Quid tamen invidis
Surdum sollicito vocibus æthera?

I, quò te meritis debita præmia
I, quò fata ferunt tua.

. . . .

Te Pax blanda præit; te bene mutuo
Mentes lætus Amor nectere vinculo;
Te sincera Fides, inque periculis
Virtus fulgere gestiens;
Nec vultu deerit Candor amabili,
Doctrinæque comes grata, Modestia;
Nec quæ Justitiæ munia temperat
Certâ lege, Benignitas. &c.

DE PARIS.

On a répandu, dans le Public, un *Avis* très-instructif, *sur la nouvelle Edition de l'Histoire de France, par le P. Daniel de la Compagnie de Jesus.* Cette Edition comprendra 16 Tomes *in*-4°. compris le règne de Louis XIII. en grand, & les fastes du règne de Louis XIV. On y trouvera un très-grand nombre d'Additions, non dans le Texte auquel on ne change rien, mais en forme de Notes & de Dissertations; avec des Plans, des Cartes géographiques, des Vignettes représentant des Monnoies &c. La souscription sera ouverte jusqu'au mois de Septembre inclusivement; & le prix doit être, pour les Souscripteurs, de 162 liv. petit papier, & de 204 liv. grand papier. Les non-souscrivants payeront 200 liv. l'exemplaire en petit papier, & 260 liv. en grand. Il faudroit voir tout l'*Avis* qui comprend

12 pag. *in*-4°. Les Libraires associés sont le Mercier, Desaint & Saillant, De Hansy, Jean-Thomas Hérissant, Boudet, Baiche, Durand, C. J. B. Hérissant fils, D'Houry fils, Desprez, Le Prieur.

Le second Tome du *Nouveau Traité de Diplomatique* paroît chez Desprez. On fait espérer que les autres Volumes, jusqu'à la concurrence de 5 *in*-4°. suivront de près. Nous avons lû le premier, qui nous a paru bien fait : si les suivans parviennent jusqu'à nous, ce sera l'occasion de rendre compte de tout l'Ouvrage.

Le septième Volume du *Dictionnaire Apostolique*, par le P. Hyacinthe de Montargon, est en vente chez Lottin, rue S. Jacques. Ce Tome est le premier des Mystères, & comprend des Discours ou Sermons, suivant le projet de l'Auteur, sur l'Incarnation de J. C. sur la Nativité, sur la Circoncision, sur le S. Nom de Jesus, sur l'Epiphanie, sur la Passion. On connoît le mérite de cet Ouvrage; & il nous suffit présentement de l'annoncer. *Le prix de chaque Tome est toujours de 4 liv. en blanc, & 5 liv. relié.*

Réflexions critiques sur la méthode, publiée par M. l'Abbé De Villefroy, pour l'explication de l'Ecriture sainte, adressées aux Auteurs des principes discutés &c. c'est-à-dire aux PP. Capucins, Elèves de

M. l'Abbé De Villefroy. *Vol. in-12. de* 174 *pag.* Il se trouve chez Prault, Quai de Gesvres, & Duchesne, rue S. Jaques. En dépouillant le Polémique répandu dans cet Ouvrage, il est possible, utile & agréable d'en rendre compte.

Le Tome cinquième des *Leçons de Physique expérimentale*, par M. l'Abbé Nollet, de l'Académie Royale des Sciences &c. paroît depuis quelques jours chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques. Ce Volume, de près de 600 pag. contient trois Leçons, dont l'objet est la Lumière & tout ce qui s'y rapporte. Nous tâcherons d'exposer bientôt cette curieuse nouveauté.

Augustin-Martin Lottin, rue S. Jacques, vient d'imprimer une *Histoire de Louis XII.* en 3 Volumes *in-12.* où il semble qu'on doit trouver des Anecdotes. L'Auteur, qui nous est inconnu, a fait de grandes recherches; &, au coup d'œil, son style paroît propre de l'Histoire. Nous en dirons quelque chose.

On trouve chez Nyon & Guyllin, Quai des August. 2 Vol. *in-12.* sous le titre d'*Essai sur l'état du Commerce d'Angleterre.* Ce Livre contient une partie de l'Essai de John Cary, célèbre Marchand de Bristol, sur le même sujet: on y a fait des changemens, des additions &c. la Préface

Cavelier, rue S. Jacq
beaucoup de Livres d'It
& d'Angleterre, la plû
comme nous l'avons v
logue. On trouve chez
des Exemplaires d'un
Cours complet de la L
distribué par exercices &
lon, Secrétaire intime
Pologne, Electeur de S
imprimés à Dresde en 1
déja connu par son H
Eugène, & par celle de
de Bohème. Quant à
Langue Françoise, il
y trouve tout ce qu
les autres Grammaires
la fidélité de l'Auteur

chez Faucon &c. Nous croirions assez qu'en fait de Grammaire, les emprunts sont plus permis qu'en toute autre science. Du moins les exemples de ces emprunts sont-ils fréquents, & autorisés par des noms célèbres.

Grammaire Hébraïque à l'usage des Ecoles de Sorbonne, avec laquelle on peut apprendre les principes de l'Hébreu, sans le secours d'aucun Maître. Par M. l'Abbé Ladvocat, Docteur, Bibliothècaire & Professeur de la Chaire d'Orléans, en Sorbonne; *in*-8°. pag. 192. *Chez Vincent, rue S. Severin.* L'Auteur expose d'abord l'Histoire de la fondation faite par feu Mgr le Duc d'Orléans, en faveur de la Langue sainte. Il conclut des termes mêmes de l'acte passé à ce sujet, que *la Chaire d'Orléans n'est point destinée à enseigner la Grammaire; mais à interpréter l'Ecriture sainte selon le Texte Hébreu.* Cela supposé, il est visible qu'une Grammaire courte, facile & telle qu'on puisse l'apprendre sans Maître, est nécessaire aux Elèves. C'est dans cette vuë que M. l'Abbé Ladvocat publie celle-ci qui, en effet, prévient & résout toutes les difficultés dont les Commençans ont coûtume d'être effrayés. Les conjugaisons surtout, qui embarrassent le plus par leurs

commodes ...
dra & les retiendra sans pei
qu'il faut voir dans le Livre
le Censeur Royal, M. l'Ab
froy, *conseille l'usage à qu
étudier la Langue sainte.*

Briasson Libraire, rue S. J
tribue constamment & utiler
public la grande Table du
Sçavans. Il vient de donn
cinquième, qui comprem
moitié de la lettre F jusques
tié de la lettre I.

Le même Libraire, très-bi
Livres de toutes espèces, a des
de la belle Dissertation de M.
*cause qui corrompt & noircit
Bled dans les épis &c.* Ouvr
depuis peu par l'Académie c
& dont nous rendrons com
... aussi chez ce L

Le Sr Patte, Graveur, rue des Noyers, vient de mettre au jour la Place de Louis XV. que l'on exécute sur l'Esplanade du Pont tournant, en face des Tuilleries, d'après les desseins de M. Gabriel, premier Architecte du Roi. *Le prix de cette Estampe, qui est de la grandeur de la feuille de Nom de JESUS, est de 1 liv. 4 sols.*

Le même vend aussi un Arc de Triomphe à la gloire du Roi, qui a été exécuté, en décoration, sur les desseins de M. Servandoni, le jour que M. le Duc de Gesvres est venu poser la première pierre de la Place commencée devant l'Eglise de S. Sulpice. *Grandeur de la feuille de Nom de JESUS ; prix 1 liv. 10 sols.*

Il paroît une *Réponse* bien faite *au Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre, & de changer le systême des Maisons Religieuses.* (Brochure *in-12.* de 51 pag.) On en trouve des Exemplaires chez *Chaubert*, Quai des Augustins, & Claude *Hérissant*, rue Neuve Notre-Dame.

TABLE DES ARTICLES de Juin, 1755.

ARTICLE LXI. *Dissertation sur les Tuyaux Capillaires &c.*

Discours Latin où l'on fait voir que la vertu n'est pas moins nécessaire à la Monarchie qu'à l'Etat Républic. &c. 1349